JERUSALEM
DÉLIVRÉE,
POËME HÉROÏQUE
DU TASSE.

TOME PREMIER.

BIBL. SS
IO. & PA.
DE URB

Ex libris
S. Joannis et Pauli de Urbe

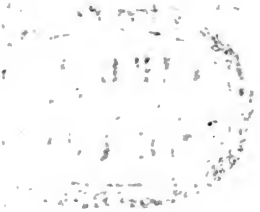
A AMSTERDAM,
Par LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVI.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

L 464

Digitized by Google



Digitized by Google

A SON ALTESSE

SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC

D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR ;

La permiſſion que vous m'avez donnée de vous conſacrer l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous préſenter aujourd'hui, a été l'ame

Digitized by Google

& le ſoutien de mon entrepriſe. Si la Traduction de la Jéruſalem du Taſſe a quelque ſuccès, elle le devra uniquement au deſir que j'ai eu qu'elle ne fût pas tout-à-fait indigne d'être offerte à VOTRE ALTESSE SERENISSIME.

Nourri dans le ſein des Muſes, élevé ſous les yeux d'un Pere qui en étoit également le protecteur & le favori, on ſait, MONSEIGNEUR, que la fineſſe de votre goût ſurpaſſe encore l'étendue des connoiſſances que vous avez acquiſes & dans les Sciences & dans les beaux Arts ; & que la Nature vous a prodigué les dons qu'elle eſt accoutumée à répandre dans votre auguſte Famille. C'eſt à un Prince dont l'eſprit eſt ſi éclairé, dont le goût eſt ſi délicat, que j'avois envie de plaire. Quel motif pour m'exciter, mais quelle raiſon en même-temps pour m'alarmer ſur le ſuccès de mon entrepriſe !

Auſſi ne l'aurois-je jamais formée, ſi votre bonté, MONSEIGNEUR,

Digitized by Google

e m'avoit raſſuré. Cette bonté qui e vous rend pas moins aimable que os autres qualités vous rendent eſti- nable, m'a donné de la confiance : lle m'a fait eſpérer qu'en faveur de non zele, vous feriez grace aux im- erfections de mon Ouvrage.

Quelques admirateurs du Taſſe nt prétendu que la Jéruſalem déli- rée étoit une école de l'Art militai- e, de la Politique, de la plus par- aite Morale, & de toutes les Ver- us. Quand la prévention n'auroit oint de part à un jugement ſi avan- ageux, je me garderois bien, MONSEIGNEUR, de vous pré- enter la lecture de ce Poëme comme une inſtruction. Ce n'eſt point aux enfants des Héros qu'il faut propoſer des exemples étrangers. Héritier de tous les talents d'un Pere qui a fait l'admiration de l'Europe, votre pé- nétration, votre ſecret dans les af- faires, votre courage, votre fermeté dans vos réſolutions, déja nous an- noncent l'avenir. L'amour que vous

Digitized by Google

faites éclater pour la juſtice, la faveur que vous accordez au mérite dans tous les genres, déja préviennent nos plus douces eſpérances.

Une illuſtre Princeſſe, après vous avoir donné le principe de toutes les vertus en vous donnant le jour, s'eſt attachée à les former en vous par ſes ſages conſeils & par des exemples encore plus puiſſants que les conſeils. Quelles leçons de ſageſſe peut-on donner? Quels exemples de Vertu propoſer à celui que la Vertu même a pris ſoin d'inſtruire?

Je ne préſente donc à VOTRE ALTESSE SERENISSIME la lecture de ce Poëme que comme un délaſſement d'eſprit. Donnez à le parcourir, MONSEIGNEUR, quelques-uns de ces moments que vous deſtinez aux Muſes. Comme mon unique but a été de pouvoir contribuer pendant quelques heures à votre amuſement, l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous offrir n'eſt qu'un eſſai de mon zele, heureux s'il m'eſt permis de

Digitized by Google

ous en donner un jour de plus fortes marques : heureux ſi j'ai occaſion de vous témoigner, MONSEIGNEUR, la vive reconnoiſſance que j'ai de vos bienfaits.

En attendant je ne puis que redoubler mes attentions & mon attachement pour une jeune Princeſſe à qui vous tenez à préſent lieu de Pere. Image vivante de ſa Mere & de ſon Frere, toutes leurs vertus ſe développent chaque jour dans ſon ame ; & la maniere dont elle répond aux ſoins qu'on prend, ſoit pour former ſon cœur, ſoit pour orner ſon eſprit, nous eſt un sûr garant qu'elle reſſemblera bientôt parfaitement à ceux qu'on lui propoſe pour modeles.

Puiſſe une Race ſi vertueuſe jamais ne s'éteindre. Puiſſions-nous, MONSEIGNEUR, voir bientôt dans vos illuſtres deſcendants ſe perpétuer un Héroïſme aimable. Le Ciel ſans doute écoutera nos vœux : auteur des nœuds que vous venez de former, lui-même a pris ſoin d'aſſembler deux

Digitized by Google

cœurs en qui la nobleſſe des ſentiments ſe trouve jointe à la Vertu & à la Religion.

Quels fruits cette union ne doit-elle pas produire ? Que ne devons-nous pas eſpérer d'une ſi heureuſe Alliance ? Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
MIRABAUD.

PREFACE.

IL y a déja eu plusieurs Traductions Françaises de la Jérusalem délivrée. Blaise de Vigenere en fit une du vivant même du Tasse, & sur les premiers exemplaires, assez imparfaits, qui parurent de son Poëme. Cette Traduction est écrite dans une langue si différente de celle qu'on parle aujourd'hui en France; elle est d'un style si inférieur, même à celui de nos bons écrivains de ces temps-là, que la lecture en est désagréable & pénible. D'ailleurs Vigenere s'y est donné tant de libertés, que son ouvrage peut à peine avoir nom de Traduction.

Jean Baudouin, de l'Académie Française, en fit une autre, il y a environ cent ans. Celle-ci est plus littérale & plus intelligible que celle de Vigenere; mais je ne sais si la lecture en est beaucoup plus satisfaisante. M. de Segrais disait que l'Iliade d'Homere, quoique traduite en vieux Gaulois, étoit néanmoins agréable à lire; au lieu que la Traduction de Bau-

douin, écrite en bon Français, faiſoit bâiller ceux qui la liſoient. Il vouloit par-là relever le Poëte Grec audeſſus du Poëte Italien; & il ne ſentoit pas que par cette comparaiſon il ne mettoit réellement que le Traducteur moderne du Taſſe audeſſous du Traducteur gaulois d'Homere. Il faut convenir que le ſtyle de Baudouin répond aſſez à la mauvaiſe opinion qu'en avoit M. de Segrais.

Ces deux Traductions de la Jéruſalem du Taſſe ſont en Proſe. Monſieur le Clerc qui étoit Poëte, & de l'Académie Françaiſe auſſi, avoit entrepris d'en faire une en Vers. Il n'a paru de ſa Traduction que les cinq premiers Chants : la mort ou des raiſons que j'ignore l'ont empêché de donner le reſte. On ſait la difficulté qu'il y a à traduire en Vers, ſurtout lorſqu'on veut le faire auſſi littéralement, & d'une maniere auſſi contrainte que M. le Clerc l'avoit entrepris. Non-ſeulement il traduiſoit le Taſſe à la lettre, mais même il le rendoit preſque Vers pour Vers. Il eſt moralement impoſſible de réuſſir dans un pareil projet: tout le ſuccès qu'un Traducteur en peut attendre, c'eſt d'étonner ſes lecteurs par la peine que ſon ouvrage a dû lui coûter. Quoique il y ait dans la Traduction de M. le Clerc pluſieurs Stances aſſez heureuſes, il y en a néanmoins un ſi grand nombre de manquées, & le nombre des

ers médiocres y eſt ſi ſupérieur à celui
:s bons, qu'on a peu de regret que l'ou-
age ne ſoit pas achevé.

Il y a une autre Traduction de la Jé-
ſalem en Vers Français, imprimée en
171. Cette derniere eſt complette, &
n'eſt pas un avantage pour le Public.
a médiocrité du ſtyle ſe ſouffre dans la
oſe, mais elle eſt inſupportable dans les
ers, & on peut aſſurer que la Poéſie de
tte Traduction eſt fort audeſſous du mé-
ocre. Qui ne connoîtroit la Jéruſalem
Taſſe que par la critique haſardée que
. Deſpréaux en a faite, & par les Vers
nuyeux d'un mauvais Poëte qui l'a tra-
ite, n'auroit certainement pas une
aute idée de ce Poëte célebre.

Une Traduction Françaiſe qui conſer-
eroit au Taſſe les mêmes beautés qu'il
dans ſa langue, répareroit ſûrement
tort que ſes mauvais Traducteurs &
n injuſte critique lui ont fait. Je ne
e flatte point que la mienne ait aſſez
e ſuccès pour produire un tel effet. Ma
raduction ne ſera point aſſez parfaite
our rendre au Taſſe toute la gloire
u'on lui a injuſtement enlevée : mais
'eſpere du moins qu'elle donnera de ſon
oëme une idée plus avantageuſe que
'en ont donné ceux qui l'ont traduit
vant moi. Ce n'eſt pas pouſſer la pré-
omption bien loin que de prétendre
'emporter ſur des Traducteurs dont on

Digitized by Google

ne lit aujourd'hui les Ouvrages qu'avec dégoût. J'ai pu mieux réuſſir & être encore fort éloigné dans la perfection.

Il ne me ſera pas ſi aiſé d'effacer l'impreſſion que la Critique de M. Despreaux a faite dans l'eſprit d'un grand nombre de perſonnes contre le Poëme du Taſſe. Quelque ſuccès que puiſſe avoir ce Poëme que j'ai traduit ; quelques raiſonnements que j'emploie pour détruire un préjugé déraiſonnable, je crains que le mal ne ſoit à préſent ſans remede. Si la Traduction que je donne eſt favorablement reçue du Public, le plaiſir que fera la lecture de cet ouvrage ſera paſſager, il ne tiendra guere contre une opinion qui a déja pris de profondes racines. A l'égard des raiſons que je pourrai alléguer, on ſait que les raiſons ne paſſent point juſqu'au cœur, elles s'arrêtent à l'eſprit, au lieu que la Satyre s'imprime dans le cœur ; & lorſqu'un homme auſſi illuſtre que Boileau eſt auteur de la Satyre, elle s'y grave de traits preſque ineffaçables.

Pluſieurs perſonnes ont déja entrepris de défendre le Poëme du Taſſe. M. l'Abbé Terraſſon eſt celui qui l'a fait juſqu'ici avec plus de force. Ce rigoureux Cenſeur d'Homere, dans ſa Diſſertation Critique ſur l'Iliade, n'a pas manqué de relever le Poëme moderne audeſſus de l'ancien toutes les fois que l'occaſion

'en eſt préſentée : mais ſur-tout il s'eſt ıttaché à faire voir combien eſt fauſſe 'idée que Boileau nous donne de la Jéruſalem délivrée. Je ne répéterai point ce que M. l'Abbé Terraſſon a déja dit ſur cela beaucoup mieux que je ne pourrois le faire ; ou plutôt, comme les raiſonnements qu'emploie M. l'Abbé Terraſſon ſont tirés de la céleſte Jéruſalem même, je ne préviendrai point mes lecteurs. Ils vont avoir ce Poëme ſous les yeux, & jugeront eux-mêmes lequel des deux doit l'emporter, ou du Critique du Taſſe, ou de ſon Défenſeur.

M. Deſpreaux, extrêmement prévenu pour les anciens, avoit lu la Jéruſalem avec des yeux qui ne lui permettoient guere de trouver des beautés dans un Poëme moderne. Il ſavoit d'ailleurs confuſément que ce Poëme avoit eſſuyé quelques contradictions en Italie. C'eſt ſur une prévention exceſſive en faveur de l'Antiquité, & ſur une notion vague des Critiques faites autrefois contre le Poëme du Taſſe que M. Deſpreaux a formé la ſienne. La lecture de la Jéruſalem fera connoître ſi c'eſt en général un Poëme mépriſable ; & le ſimple récit des contradictions que le Taſſe a eſſuyées, fera voir ce qu'on doit juger en particulier du petit mot ſatyrique par lequel on a prétendu le caractériſer.

Entre les ouvrages qui parurent à la

louange de la Jéruſalem délivrée, celui qui fit le plus de bruit, fut un Dialogue que Pellegrini compoſa ſur le Poëme Epique. L'Auteur de cet ouvrage y relevoit le Taſſe fort audeſſus de l'Arioſte. Le Poëme de Roland, diſoit-il, eſt ſemblable à un grand & vaſte Palais rempli d'appartements magnifiques, orné partout de marbre précieux, & enrichi d'or & d'azur; mais conſtruit contre toutes les regles de l'art, & propre ſeulement à frapper l'imagination des ignorants. Au-lieu que la Jéruſalem reſſemble à un Palais moins vaſte, mais qui a toutes ſes proportions, les ornements n'y ſont point prodigués ſans choix, ils y ſont répandus avec meſure & avec goût: c'eſt un palais conſtruit dans la plus parfaite régularité, & qui plaît infiniment aux connoiſſeurs.

Ce fut à l'occaſion de cet ouvrage de Pellegrini, que les Académiciens de la Cruſca firent paroître leur ſentiment ſur le Poëme de la Jéruſalem; ou plutôt ce fut de-là que les Florentins prirent occaſion de faire éclater le ſecret reſſentiment qu'ils avoient contre l'Auteur de ce Poëme. Sebaſtien de Roſſi, Secretaire de la Cruſca, fut chargé par ſes confreres de répondre au Dialogue de Pellegrini, & il le fit dans les termes les plus mordants, & de la maniere du monde la plus mépriſante pour le Taſſe;

Digitized by Google

il ſoutint dans ſa réponſe que le Poëme de l'Arioſte eſt un Palais très-régulier, qui a par-deſſus celui du Taſſe tous les ornements & toutes les beautés dont Pellegrini convient; au-lieu que la Jéruſalem eſt un mépriſable bâtiment, petit, étroit, écraſé, ſans proportion, ſans ornement, & ſemblable à ces cabanes qui ſe voient à Rome auprès des magnifiques Thermes de Diocletien. Un ſeul, dit-il, des appartements du Palais conſtruit par l'Arioſte eſt préférable à tout l'édifice du Taſſe. Le moindre des épiſodes de Roland vaut mieux que toute la Jéruſalem enſemble : enfin, ajoute-t'il, il y a autant de différence entre ces deux Poëmes qu'entre la lumiere du Soleil & celle d'un petit lampion.

Une Critique ſi outrée & ſi déraiſonnable fit d'abord croire que les Académiciens de la Cruſca ne parloient point ſérieuſement; leur ouvrage fut regardé comme un de ces jeux d'eſprit, que la plume de quelques Savants a produits pour faire briller leur ſubtilité en ſoutenant des paradoxes. Cette Critique ſi peu vraiſemblable étoit pourtant ſérieuſe. L'Académie de Florence avoit véritablement intention d'avilir le Taſſe, & Roſſi eut ſoin de ne laiſſer aucun doute ſur l'intention de ſes confreres. Comme l'âpreté avec laquelle les Florentins ſe déchaînoient contre un Poëme univerſellement

applaudi, ſurprenoit tout le monde ; Roſſi rendit publiques les raiſons particulieres que les Florentins avoient de ſe plaindre de l'Auteur de ce Poëme. Voici quelles étoient ces raiſons.

Dans une édition des œuvres du Taſſe, faite à Véniſe en 1583, on avoit inſéré deux diſcours en forme de haraugue que le Taſſe avoit compoſés, l'un ſous le nom de ſon Pere, & l'autre ſous le nom d'un Florentin appellé Martelli. La conteſtation qui avoit été entre ces deux Hommes, au ſujet de la commiſſion dont le Prince de Salerne s'étoit chargé d'aller repréſenter à Charles-Quint les droits de la Nation Napolitaine, avoit donné lieu au Taſſe de compoſer ces Diſcours. Dans celui qu'il faiſoit faire à Martelli, il expoſoit les raiſons qui pouvoient diſſuader le Prince de Salerne d'accepter cette commiſſion : dans l'autre il faiſoit valoir avec force celles qui devoient le porter à s'en charger, & il faut avouer que dans ce dernier diſcours le Taſſe faiſoit parler ſon Pere avec aſſez de mépris pour les Florentins. Naples, dit-il, n'eſt point comme Florence, une Ville remplie de Bourgeois & de Marchands : on peut dire du Sénat de Naples ce que Cinéas diſoit autrefois à Pirrhus de celui de Rome, que c'eſt une aſſemblée de Rois. . . . La Nobleſſe Napolitaine ne reſſemble point à la populace

lace & aux vils Artiſants de Florence, qu'un Savonarole par ſes diſcours inſenſés a entraînés dans la révolte & dans le déſordre, &c.

Roſſi reproche encore au Taſſe de n'avoir pas daigné dire un ſeul mot de la ville de Florence, dans un parallele qu'il avoit fait des beautés de France & de celles d'Italie; ce qu'il regarde comme un oubli injurieux aux Florentins, & comme une affectation inexcuſable de mépris pour eux; & il a ſi fort à cœur ce mépris affecté pour ſa Nation, qu'il fait enſuite une longue énumération des hommes illuſtres que Florence a produits. Tout Juge partial eſt récuſable. L'Académie de la Cruſca eût beaucoup mieux fait de cacher ſon reſſentiment contre le Taſſe, que de le témoigner avec aigreur, comme elle eut l'imprudence de le faire. En rendant publiques les raiſons particulieres qu'elle avoit de ſe plaindre du Poëte, elle énervoit la critique qu'elle avoit faite du Poëme, & rendoit ſon jugement nul.

Le Taſſe fit d'abord l'Apologie de ſon Poëme, enſuite il fit la ſienne propre, afin de ſe juſtifier des torts que les Florentins lui imputoient à leur égard. Pellegrini dont le Dialogue avoit été attaqué par Roſſi, lui répondit; & celui-ci repliqua par un ouvrage beaucoup plus gros que le premier, mais qui n'étoit

pas plus ſolide. Je me garderai bien de faire entrer mes Lecteurs dans un détail de réponſes & de repliques qui peut être amuſant dans la chaleur d'une diſpute, mais qui eſt fort ennuyeux lorſque la diſpute eſt refroidie. Il ſuffit de dire qu'on vit alors paroître un aſſez grand nombre d'Ouvrages, preſque tous en faveur du Taſſe, & que le paradoxe de la Cruſca, dont le faux étoit trop ſenſible, ne fit point fortune.

L'Arioſte eut néanmoins ſes partiſans; il en a même encore aujourd'hui, & en aura toujours. Beaucoup de perſonnes ſont moins bleſſées du manque de régularité dans un Poëme, qu'elles ne ſont touchées du badinage, de la vivacité des ſaillies agréables qui s'y trouvent. Les uns ſe plaiſent au ſérieux; les autres aiment mieux l'enjoué & le comique. Le plaiſir eſt un ſentiment involontaire qui dépend de notre humeur & de la ſituation particuliere de notre eſprit. Il eſt permis d'avouer qu'on ſe divertit davantage à une repréſentation du Malade imaginaire ou du Bourgeois Gentilhomme, qu'à celles des Femmes ſavantes & du Miſanthrope; mais on ne pourroit ſoutenir ſans déshonorer ſon goût, que ces deux dernieres Pieces ſont inférieures aux deux autres, & qu'elles ne ſont pas plus régulieres. La Critique des Florentins étoit ridicule, en ce qu'ils

ſoutenoient que le Poëme de Roland n'étoit pas moins régulier que celui de la Jéruſalem, & que l'Arioſte avoit obſervé les regles du Poëme Epique auſſi exactement que le Taſſe.

Il ſeroit difficile de parler aujourd'hui plus judicieuſement ſur cette matiere, que le fit alors le petit-neveu * de l'Arioſte. Quoique engagé en quelque ſorte à donner à ſon Oncle la préférence ſur le Taſſe : voici néanmoins comme il s'exprime. On ne peut, dit-il, comparer enſemble ces deux Poëtes, qui ne ſe reſſemblent en rien. Le ſtyle de l'un eſt ſérieux & magnifique ; celui de l'autre eſt ſimple & badin. Le Taſſe a ſuivi les regles d'Arioſte ; l'Arioſte n'a eu que la nature pour guide. Le Taſſe en s'aſſujettiſſant dans ſon Poëme à l'unité d'action, s'eſt privé d'un avantage conſidérable, qui eſt la multiplicité des aventures ; l'Arioſte exempt de cette contrainte, a rempli le ſien d'un grand nombre d'événements agréables, qui en rendent la lecture très-amuſante. Ils ſont néanmoins parvenus l'un & l'autre au même but, qui eſt de plaire, mais ils y ſont parvenus par des routes différentes ; & comme on conviendra difficilement laquelle de ces routes eſt la meilleure, on ne peut comparer enſemble ces deux Poëtes, ni par conſéquent

* Horace Arioſte.

décider lequel des deux l'emporte ſur l'autre.

L'Académie de la Cruſca ne ſe contentoit point de mettre le Taſſe infiniment audeſſous de l'Arioſte, elle le mettoit encore audeſſous de tous les Poëtes un peu eſtimés qui avoient vécu avant lui. La Jéruſalem, diſoit Roſſi, eſt un ouvrage fort inférieur à tous ceux qui ont paru juſqu'à préſent; la nouveauté le fait lire, mais il tombera bientôt dans l'oubli & ne s'en relevera jamais. C'eſt un Poëme ſec, pauvre, eſtropié, ſans proportion, ſans inventions, ennuyeux, déſagréable: le ſtyle en eſt peu fleuri, trop ſerré, froid, obſcur: les comparaiſons baſſes & pédanteſques, les Vers rudes & ſautillants. Voilà l'idée que les Critiques Italiens du Taſſe nous donnent de ſon Poëme. Voyons préſentement ſi cette idée répond à celle que Boileau nous en veut donner.

Depuis que cet illuſtre ſatyrique a dit qu'un ſot peut préférer avec impunité le clinquant du Taſſe à tout l'or de Virgile, il n'y a perſonne qui ne regarde la Jeruſalem comme un Poëme dont le clinquant fait tout le mérite. Le nom du Taſſe ne ſe préſente plus à notre eſprit qu'accompagné de l'idée déſavantageuſe de clinquant; & c'eſt à Boileau que le Taſſe eſt redevable de cette idée acceſſoire, dont je crains qu'il ne puiſ-

ſe déſormais ſe débarraſſer que difficilement. Telle eſt l'impreſſion que la Satyre fait dans nos cœurs naturellement malins.

Par un Ouvrage rempli de clinquant, on entend communément un Ouvrage fleuri, mais dont les fleurs ſont de courte durée : un ouvrage rempli de penſées plus eſpécieuſes que ſolides, plein d'un faux brillant qui ſéduit d'abord, mais qui ne tient guere contre une attention ſérieuſe : une Ouvrage où la raiſon & le jugement ont eu moins de part que l'imagination; un Ouvrage enfin rempli de ce que les Italiens appellent concetti, dont le ſérieux de notre langue condamne l'uſage. En rapprochant ainſi la Critique de Boileau de celle de la Cruſca, on voit que ces deux Critiques donnent du Poëme de la Jéruſalem deux idées entiérement oppoſées. Selon Boileau, la Jéruſalem eſt un Poëme qui doit ſéduire à la premiere vue par un ſtyle agréable, fleuri, brillant, vif, plein d'imagination. Selon les Italiens, c'eſt un Poëme déſagréable, ſans fleurs, obſcur, froid, ennuyeux. Boileau reproche le clinquant au Taſſe ; & c'eſt préciſément le contraire du clinquant que les Italiens lui ont reproché.

Si le Poëte Français avoit fait attention aux critiques qui avoient déja paru contre la Jéruſalem, il n'auroit pas ca-

ractériſé le Taſſe par un défaut tout oppoſé à ceux que les Italiens lui reprochent. Il eſt aiſé de voir qu'il avoit peu de connaiſſances de ces Critiques: mais connoiſſoit-il mieux le Poëme même, ou du moins en jugeoit-il plus ſainement ? En comparaiſon de l'Arioſte & des autres Poëtes d'Italie, l'Académie de la Cruſca avoit raiſon de trouver le Poëme du Taſſe ſec, & ſon ſtyle froid & ſans fleurs. Jamais en effet aucun Poëte Italien n'a été plus ménager que lui de ces penſées brillantes, mais peu naturelles; de ces beautés qui ne ſont qu'apparentes, de ces concetti, en un mot, que les Auteurs de cette nation ont ſouvent prodigué dans leurs écrits. Il ſemble cependant que Boileau ait fait en lui-même ce raiſonnement avant que de caractériſer le Taſſe. L'Auteur de la Jéruſalem étoit Italien: on reproche aux Poëtes Italiens les concetti, qui ſont ce que nous appellons du clinquant: par conſéquent la Jéruſalem eſt un Poëme qui n'eſt rempli que de clinquant. Voilà la conſéquence que Boileau paroît avoir tirée d'un raiſonnement ſi ſolide. J'eſpere que le Lecteur ſe paſſera de mon diſcours pour en tirer une autre qui ne ſera pas à l'avantage de ſa Critique.

Sans vouloir décider entre deux Poëtes qui ont également leurs beautés &

leurs partisans, rien ne fait mieux sentir ce qu'étoit le Tasse, par rapport aux autres Poëtes d'Italie, que son Aminte comparée au Pastor-Fido de Guarini. Ces deux pieces sont connues de tout le monde. Dans le Pastor-Fido les pensées sont fines, recherchées, l'esprit y est répandu par-tout avec profusion : c'est un défaut qu'on pardonne aisément à l'Auteur; mais dans une Pastorale, c'est pourtant un défaut. Les pensées de l'Aminte sont plus naturelles, moins recherchées, plutôt délicates que fines : ses expressions plus simples, plus convenables au genre Pastoral. Il en est de même de la Jérusalem. Le style en est élevé, tel qu'il convient au Poëme Epique : mais cependant le Tasse y a conservé son caractere. Avare de concetti, rarement il s'écarte du naturel. La sagesse regne dans ses pensées comme dans ses expressions. Il observe toujours une exacte bienséance. Son Poëme se soutient par une noblesse de style, supérieure même au brillant de l'esprit.

Une prévention assez ordinaire contre la Jérusalem du Tasse, c'est l'opinion où l'on est qu'un Poëme Epique a besoin pour réussir d'être soutenu par ce merveilleux que la Théologie païenne seule pouvoit soutenir. Les Dieux des Païens étoient en même temps l'objet de leur culte dans les Temples, & celui de leur

amuſement ſur les Théatres & dans leurs Poéſies : au-lieu que notre Religion ſainte nous inſpire un reſpect, nous jette dans un ſérieux qui s'accorde mal avec le plaiſir. On penſoit à-peu-près de cette maniere ſur le Poëme Dramatique, avant que les Tragédies de Polieucte, d'Athalie euſſent paru. Ces excellentes Pieces ont détruit la prévention où l'on étoit au ſujet de la Tragédie. Ce que les Auteurs de ces Pieces ont fait par rapport au Poëme Dramatique, l'Auteur de la Jéruſalem l'avoit fait avant eux à l'égard du Poëme Epique. Le Taſſe, Corneille & Racine, animés d'un génie également beau, ont puiſé dans les mêmes ſources. L'Ecriture ſainte leur a fourni leurs expreſſions, leurs ſentiments, leurs idées. Dans la Jéruſalem le merveilleux des miracles employés avec choix, ne fait point regretter les fictions Païennes : & dans ce Poëme, comme dans Polieucte, & dans Athalie, la pureté des ſentiments, la ſainteté de la morale, la grandeur des idées ſe trouvent également ſoutenues par la nobleſſe des expreſſions.

Si M. Despreaux s'étoit contenté de dire que le Poëme du Taſſe eſt inférieur à celui de Virgile, je n'entreprendrois point de le contredire là-deſſus. Mon zele pour le Poëte que je traduis ne m'a point aveuglé ſur ſes défauts : il ne

m'aveugle

m'aveugle pas non plus ſur les beautés qu'on admire avec raiſon dans Virgile. Je ſens d'ailleurs mon inſuffiſance : le Taſſe auroit en moi un trop foible défenſeur, & le parti des Modernes un apologiſte très-inutile. Après ce que tant d'habiles gens ont infructueuſement écrit, ſoit pour détourner les adorateurs de l'Antiquité du culte ſuperſtitieux qu'ils lui rendent, ſoit pour inſpirer aux Modernes rebelles plus de reſpect pour les Anciens, il n'y a plus lieu d'eſpérer que ceux-ci rentrent jamais ſous le joug qu'ils ont ſecoué, ni que les autres mettent plus de ſageſſe dans leur culte.

Le Taſſe lui-même peut-être me déſavoueroit, ſi j'oſois mettre ſon Poëme en parallele avec l'Enéide. On ne ſauroit être plus prévenu qu'il l'étoit en faveur de Virgile & d'Homere. Il les traite * l'un & l'autre de Maîtres par excellence dans toutes les ſciences & dans tous les arts : il les prend pour ſes guides, il les regarde comme ſes modeles ; il ſuit leurs pas, il imite leurs idées. Si je mettois le Taſſe à côté de ces grands Poëtes, leurs Admirateurs me diroient bientôt que la Jéruſalem eſt une copie très-défectueuſe, faite d'après d'excellents Originaux ; & que ſi Virgile a aſſez bien imité les idées d'Homere, le Taſſe les a gâtées. Il les a per-

* Dans ſon Apologie.

fectionnées, leur répondroit pour moi M. l'Abbé Terraſſon. *Les plus grands Admirateurs d'Homere*, dit-il, *n'ont pu emprunter aucun de ſes traits, ſans y faire quelque changement; ils croient l'imiter, & ils le corrigent.* Le Lecteur va voir quel uſage le Taſſe a fait des idées qu'il a empruntées, ſoit d'Homere, ſoit de Virgile : il comparera lui-même le Poëte moderne avec ſes originaux, & il jugera ſi Paul Beni a eu raiſon de le préférer à eux.

Ce ſavant Grec, tranſplanté en Italie, fit au commencement du ſiecle paſſé un Ouvrage aſſez étendu, dans lequel il compare exactement la Jéruſalem à l'Iliade & à l'Enéide, & donne partout la préférence au premier de ces trois Poëmes. Les Partiſans des Modernes regarderont Paul Beni comme un homme éclairé, judicieux, qui a courageuſement rendu témoignage à la vérité. Les Admirateurs des Anciens traiteront ce Grec de transfuge, de traître, qui pour ſe rendre agréable aux Italiens, parmi leſquels il vivoit, a lâchement abandonné la bonne cauſe, & trahi ſon opinion. A cela leurs Adverſaires ne manqueront pas de repliquer, que le parti des Modernes n'ayant jamais été le plus nombreux, même en Italie, il ne peut y avoir de lâcheté à ſe déclarer en leur faveur; & que c'eſt au-contraire le man-

Digitized by Google

que de courage qui retient encore un grand nombre de perſonnes dans le parti oppoſé. Peut-être même me reprocheront-ils ce défaut de courage, comme une raiſon qui m'a empêché de me déclarer ouvertement pour le Poëte que j'ai traduit.

Mais ſi je n'ai point eu recours à des raiſonnements qui m'ont paru inutiles, pour relever mon Auteur audeſſus de ſes modeles, j'ai du moins tâché de le faire valoir d'une maniere que je crois beaucoup plus forte & plus perſuaſive que tous les raiſonnements. J'ai eſſayé de rendre ſon Poëme agréable en notre langue. Si ma Traduction plaît, j'aurai rendu un plus grand ſervice au Taſſe que ſi j'avois employé un grand nombre de raiſons pour prouver que ſon Poëme doit plaire; au-lieu que ſi elle ne réuſſit pas, tous les raiſonnements que j'aurois pu faire pour relever ce Poëme tomberoient avec ma traduction, dont je dois à préſent rendre compte, & que je vais tâcher de juſtifier.

Tout Ouvrage où le but principal de l'Auteur eſt d'inſtruire, tel qu'une Hiſtoire, un Traité de Morale, de Phyſique, peut être traduit fidelément, quoique d'une maniere peu élégante & peu agréable: il ſuffit que les raiſonnements & les faits y ſoient exactement rendus, parce que ce ſont les raiſonnements &

les faits qui ſont l'eſſentiel de ces ſortes d'Ouvrages, & que l'agrément n'y eſt qu'acceſſoire. Il n'en eſt pas de même d'un Poëme & des autres Ouvrages dont le but eſt de plaire ; comme l'agrément fait l'eſſentiel de ces derniers, il faut qu'une traduction rende l'agrément qu'ils ont dans leur langue originale, il faut qu'elle plaiſe ; autrement elle peut être littérale, mais on ne peut pas dire qu'elle ſoit fidelle. C'eſt un principe que j'ai toujours eu devant les yeux en traduiſant la Jéruſalem du Taſſe.

Ce Poëme plaît beaucoup à tous ceux qui entendent l'Italien. Pour le traduire en Français d'une maniere agréable, j'ai dû me livrer au génie de notre langue, & me conformer au goût le plus général de notre nation : & je n'ai pu le faire ſans prendre néceſſairement quelques libertés. Mais je prie le Lecteur de ne pas croire, ſur la foi de mes Critiques, que j'ai pouſſé trop loin ces libertés. Elles ſe réduiſent à quelques expreſſions que j'ai changées, & à quelques circonſtances peu intéreſſantes que j'ai ſupprimées. Car d'avoir quelquefois dérangé l'ordre des penſées de mon Auteur ; c'eſt-à-dire, d'avoir mis au milieu ce qu'il mettoit au commencement d'une de ſes Stances, où à la fin ce qu'il mettoit au milieu, je ne penſe pas qu'on puiſſe raiſonnablement le condamner. En

rendant les penſées du Taſſe le plus fidélement qu'il m'a été poſſible, j'ai tâché en même temps de m'approprier ſes idées & de faire enſorte que ſes penſées paruſſent être les miennes ; c'étoit, je crois, le plus ſûr moyen de conſerver à ſon Poëme, dans ma Traduction, une partie des beautés qu'on admire dans l'Original.

La premiere condition qu'on exige pour qu'une Traduction plaiſe, c'eſt que la peine qu'elle a dû coûter ne ſe faſſe pas ſentir. Tout aſſujettiſſement trop marqué déplaît au Lecteur, toute ſervitude le fatigue, il porte lui-même, en quelque maniere, une partie du joug dont il voit que le Traducteur n'a pu s'affranchir. Il faut que celui-ci, comme a dit un homme d'eſprit, ſache cacher ſes fers, & s'il ſe peut, qu'il les couvre de fleurs. Si je n'ai pas orné les miens autant que je l'aurois ſouhaité, j'ai du moins fait tous mes efforts pour les cacher : j'ai eu intention de les porter ſeul ; j'ai craint ſur-tout qu'on ne remarquât dans mon ouvrage l'air emprunté & le ton humiliant d'une Traduction ſervile.

Les comparaiſons trop fréquentes dans un Poëme ralentiſſent le diſcours ; au-lieu d'échauffer l'imagination, comme c'eſt le deſſein du Poëte, elles la refroidiſſent. Le Taſſe, grand imitateur d'Homere, n'eſt pas tout-à-fait tombé dans l'excès

qu'on a reproché là-deſſus au Poëte Grec : il ne s'eſt pourtant pas aſſez garanti d'un défaut qu'il regardoit apparemment comme une beauté, & ſon Poëme auroit pu ſe paſſer de pluſieurs comparaiſons dont il a cru l'embellir. Je les ai toutes rendues dans ma Traduction, à la réſerve d'une ſeule que j'ai pris la liberté de retrancher. C'eſt au troiſieme Chant, où l'adreſſe de Clorinde à ſe couvrir de ſon bouclier, dans la chaleur du combat, eſt comparée à celle des Maures, qui dans leurs jeux ſavent éviter les coups de balles. J'ai pu d'autant moins me réſoudre à laiſſer cette comparaiſon, qu'elle eſt précédée immédiatement par une autre beaucoup plus noble, où Clorinde eſt comparée à un taureau pourſuivi par des dogues, qu'il met eux-mêmes en fuite, dès qu'il s'arrête & qu'il leur préſente ſes cornes terribles. Ces deux images, dont l'une eſt noble & l'autre badine, ne me paroiſſent point faire un bon effet, lorſqu'on les préſente l'une à côté de l'autre, ſur-tout dans la circonſtance ſérieuſe d'un combat, & le *Coſtume* qu'on prétend gratuitement que le Taſſe a voulu obſerver dans cet endroit, n'en ſauve point le défectueux.

J'ai ſupprimé au ſeptieme Chant une aſſez longue liſte de noms, qui m'ont paru ralentir la narration. C'eſt à l'en-

Digitized by Google

droit où le Héraut envoyé par Argant vient pour la seconde fois défier les Chrétiens. Le Poëte y fait une énumération fort longue de tous ceux qui s'offrirent pour combattre le Sarrazin. J'ai dit que la plupart de ces Guerriers qui devoient être alors présents, étant déja connus du Lecteur, il étoit inutile de l'ennuyer par la liste de leurs noms, & des noms de plusieurs autres Guerriers obscurs auxquels il ne s'intéresse point. Mais je n'ai pas dit la principale raison que j'avois de supprimer ces noms; & pour l'honneur du Poëte que je traduit, je ne la dirois point encore aujourd'hui si l'on ne m'y avoit en quelque maniere forcé, en m'accusant d'avoir manqué de goût dans cet endroit de ma Traduction.

Il est certain que dans le cours de son Poëme, le Tasse veut donner une idée avantageuse de plusieurs de ces Guerriers qu'il nomme en cette occasion, tels que Guelfe, Odoart, Gildippe. Or ces Guerriers qui s'offrent de si bonne grace, quoiqu'un peu tard, à combattre Argant, sont les mêmes que le danger qu'il y auroit eu pour eux à se mesurer contre un adversaire si redoutable, avoit un instant auparavant glacé d'effroi. Le Poëte ne les a point nommés quand ils ont eu peur; mais lorsque le vieux Comte de Toulouse veut aller, malgré son grand âge, combattre le Sarrazin; lorsque la

honte de céder à un vieillard a enfin ranimé le courage de ces Guerriers : c'eſt alors qu'il les nomme, pour faire un vain étalage de leur valeur ; comme ſi cette tardive valeur, qu'ils ne montrent qu'après coup, pouvoit effacer l'impreſſion que leur poltronerie a déja faite dans l'eſprit du Lecteur. C'eſt un petit écart de la part du Taſſe, que j'avois voulu lui ſauver en ſupprimant ces noms ; & je ne m'étois pas artendu qu'une perſonne particuliérement intéreſſée à la gloire du Poëte Italien m'en feroit un crime.

Il eſt inutile que j'entre dans le détail de quelques autres choſes peu importantes, que j'ai cru devoir ſupprimer. Ce ſont, ou de petites circonſtances qui n'intéreſſent point, ou quelques diſcours qui m'ont paru un peu diffus, & que j'ai reſſerrés davantage, en y laiſſant tout l'eſſentiel. Je dois cependant avertir que dans cette nouvelle édition j'ai donné plus d'étendue pluſieurs endroits, qu'on m'a reproché avec raiſon d'avoir un peu trop abrégés dans la premiere.

A l'égard des changements, j'en ai fait quelques-uns que j'ai jugé néceſſaires. Les Italiens ne ſont pas bleſſés, comme nous, de trouver dans des Poéſies Chrétiennes un mêlange de nos idées avec celles des Païens. Les noms de Michel & de Gabriel, à côté de ceux de Pluton & d'Alecto, les choquent ſi peu, qu'ils

ont trouvé étrange que je ne les aie pas mis dans ma Traduction comme ils ſont dans l'original. Non ſeulement ce mêlange d'idées profanes & ſacrées, dans un Poëme Chrétien nous déplaît, mais même il peut répandre ſur l'Ouvrage entier une eſpece de ridicule qui nous empêcheroit d'en appercevoir les beautés. Vivement affectés du ridicule, par-tout où nous le rencontrons, il nous arrête, il s'empare de notre attention, nous ne voyons que lui ſeul; c'eſt un levain pour nous, qui eſt capable de corrompre ce qui peut y avoir de beau dans un Ouvrage. J'ai voulu épargner au Taſſe ce déſagrément; ſon Poëme a trop de beautés pour les expoſer à n'être point apperçues, faute de quelques expreſſions changées. Ce changement après tout ne regarde point ſes idées, il ne tombe que ſur ſes termes: par ceux de Pluton, d'Alecto, le Taſſe entend le Monarque des Enfers, le démon de la diſcorde: & c'eſt ainſi que je les ai rendus.

Mais, dit-on, appartient-il à un Traducteur d'ajuſter l'Ouvrage d'un autre à ſon goût particulier, ou à celui de ſa nation & de ſon ſiecle? Oui, cette liberté lui eſt permiſe, pourvu qu'il en uſe avec autant de diſcrétion que moi; pourvu qu'il rende toutes les penſées de ſon Auteur, & qu'il ne lui en ſubſtitue

point d'autres ; pourvu qu'il ſe tienne dans les bornes que la raiſon preſcrit, & qu'on veut injuſtement faire entendre que j'ai franchies. Cette exactitude religieuſe ne convient qu'aux ſeuls livres qui ſont la regle de notre foi. Quelque eſtime que j'aie pour le Taſſe, je ne regarde pas ſon Poëme comme un Ouvrage ſans défaut, du moins par rapport à notre maniere de penſer : j'ai ſenti qu'il plairoit davantage ſi je ne le rendois pas ſcrupuleuſement tel qu'il eſt ; en un mot, je voulois que ma Traduction plût ; & ſi je n'avois pas pris les libertés qu'on me reproche, j'aurois apparemment éprouvé le même ſort que les Traducteurs qui m'ont précédé, & dont on releve néanmoins beaucoup la fidélité. Il eſt ſans doute aiſé de faire une Traduction fort ſupérieure à la mienne : je ſouhaite même pour l'honneur du Taſſe, & pour l'avantage du public, qu'il en paroiſſe bientôt quelqu'une ; mais ſi le Traducteur ne s'écarte point des principes auxquels on auroit voulu m'aſſujettir, j'oſe lui annoncer d'avance que ſon Ouvrage aura peu de ſuccès.

Le ſtyle dont j'ai traduit le Taſſe n'a pas été plus épargné que le reſte de ma Traduction. On a dit qu'il étoit proſaïque, inſipide, & pareil à celui de nos Romans & de nos Nouvelles galantes. Il me ſiéroit mal d'entreprendre ici l'apo-

logie de mon ſtyle, je ſais que j'aurois mauvaiſe grace à le vouloir relever; mais mon Critique ſur ce point eſt un juge qu'il m'eſt permis de récuſer; il faut que nous laiſſions l'un & l'autre ce jugement au public. Mon intention a été de prendre un milieu entre le ſtyle trop ſimple & le ſtyle trop figuré; mais un milieu qui approchât pourtant plus de ce dernier que de l'autre. Deux raiſons principales m'ont déterminé à faire choix de ce ſtyle.

La premiere, c'eſt qu'il m'a toujours paru qu'un ſtyle trop chargé de figures, trop rempli d'expreſſions qui s'écartent de l'uſage ordinaire, fatiguoit bientôt le Lecteur, ſur-tout dans un Ouvrage en Proſe. Ce n'eſt point en s'écartant ſi fort du naturel, qu'on s'approche de la raiſon: on peut orner la nature, mais il ne faut pas la défigurer. Cette haute Poéſie, ce ſtyle archi-poétique, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, a beſoin d'être ménagé avec art; autrement ce n'eſt qu'un jargon ſublime qui étonne l'eſprit, & qui ne dit rien au cœur. M. de Fénelon, qu'on ſouhaiteroit que j'euſſe pris pour modele, ne me paroît pas tout-à-fait exempt de ce défaut. Son Poëme eſt certainement digne d'une haute eſtime. Cet Auteur eſt admirable pour les mœurs, les images, les ſentiments; mais il me ſemble qu'il a quelquefois prodigué la

Poéſie, & que dans pluſieurs circonſtances qui ne l'exigeoient, & où néanmoins il l'emploie, il auroit pu s'exprimer d'une maniere auſſi noble, & plus naturelle.

Comme nous ne pouvons juger des choſes que par l'impreſſion qu'elles font ſur nous, & que ce qui déplaît aux uns ne déplaît pas toujours aux autres, ce dégoût que je parois avoir pour un entaſſement d'expreſſions poétiques, ne ſemblera pas à tout le monde une raiſon qui ait dû ſeul me déterminer au ſtyle que j'ai choiſi. En traduiſant un Poëte, ne doit-on pas faire ſentir que c'eſt un Poëte qu'on traduit ? Quel Ouvrage doit plus reſſembler à un Poëme que la traduction de ce même Poëme ? C'eſt ainſi qu'on a raiſonné contre moi, comme ſi j'avois prétendu ſoutenir le contraire d'une vérité ſi ſenſible. Le principe qu'on allegue eſt inconteſtable : je crois m'y être conformé ; & c'eſt ſur ce principe même qu'eſt fondée la ſeconde raiſon que j'ai eu de traduire mon Auteur de la maniere dont je l'ai fait.

Lorſque le Taſſe publia ſon Poëme de la Jéruſalem délivrée, j'ai dit plus haut que les Académiciens de la Cruſca firent de ce Poëme la plus âpre & la plus dure Critique. Ils le traiterent d'Ouvrage miſérable, ſans Poéſie, ſans invention : ils le trouverent écrit d'un ſtyle

bas, & entiérement dépourvu de tout ce qu'on appelle fleurs & ornements. Cette Critique étoit ridiculement outrée ; mais il ne faut pas croire néanmoins qu'elle fût ſans quelque léger fondement. N'étant point Italien, je ne puis me vanter d'entendre toutes les fineſſes d'une langue qui n'eſt pas la mienne ; mais j'ai aſſez lu le Poëme du Taſſe, je l'ai aſſez étudié pour oſer dire qu'on y chercheroit en vain ce feu poétique toujours également ſoutenu, qu'on remarque dans quelques autres Poëmes, & qu'apparemment les Florentins y auroient voulu trouver. Un enthouſiaſme effréné qui ne donne point de relâche au Lecteur, un feu dont l'ardeur ne ſe ralentit jamais, ne font point le caractere de ce grand Poëte ; c'eſt le choix des termes, c'eſt le naturel, l'élégant, le noble, qui font l'apanage de ſon ſtyle. Il ſait pourtant s'élever, quand il eſt à propos de le faire, & alors il emploie la plus ſublime Poéſie ; mais comme il eſt rempli de ſentiments, & qu'il a ſouvent beſoin de parler au cœur une langue qu'il puiſſe entendre, ſouvent il eſt obligé de le prendre ſur un ton plus bas ; & c'eſt ce ton moyen, quoique toujours beau, toujours harmonieux, qui domine le plus dans ſon Poëme.

Voilà le jugement équitable & avantageux en même tems, que toute l'Ita-

lie porta sur la Jérusalem délivrée ; & ce qu'il y a de plus décisif, c'est que le Tasse lui-même souscrivit à ce jugement. Quoique malgré les Critiques de la Crusca, son Poëme fût généralement goûté, comme il se croyoit capable d'en composer un, où le plus haut ton de la Poésie fût soutenu également par-tout, il fit quelques années après un nouveau Poëme, sous le titre de Jérusalem conquise. A la vérité il soutint dans ce dernier le ton qu'il s'étoit promis de soutenir ; mais ce fut aux dépens du naturel, du sentiment & des graces, qui ne s'allient pas aisément avec ce ton, & il eut le désagrément de voir tomber son nouvel Ouvrage. Heureux si, sans vouloir trop s'écarter de son génie, il eût compris que le son de la trompette ne convient pas toujours pour annoncer des choses communes ; que le grand & le médiocre ne doivent pas se réciter avec la même emphase, & que les combats & les amours doivent se chanter sur différents tons.

Après ce que je viens de dire, il est aisé de décider si la Jérusalem délivrée doit être traduite de même style que celui qui conviendroit, par exemple, à la Jérusalem conquise, ou à d'autres Poëmes écrits dans le même goût, tels que ceux de Milton, du Camoëns, &c. Que le Lecteur prononce à présent si

le jugement que quelques perſonnes ont porté de mon ſtyle, n'eſt pas un jugement précipité, & un effet de la prévention où lon eſt communément ſur tout ce qui s'appelle Poëme Epique. En rendant les penſées de mon Auteur, j'ai dû rendre ſon eſprit. Lorſqu'il s'eſt élevé, j'ai fait mes efforts pour ſuivre de loin ſon vol : je l'ai ſuivi de plus près quand il a marché d'un pas modéré. J'ai eu intention par-tout de ne pas déshonorer ſon Ouvrage, par un mauvais choix de termes qui le rendit méconnoiſſable dans ma Traduction ; & ſi mon intention n'a pas été parfaitement remplie, on conviendra du moins que le ton de la plus haute Poéſie n'eſt pas celui que je devois prendre en le traduiſant. Après tout il doit être d'un bon augure pour moi, qu'on m'ait fait ſur mon ſtyle préciſément les mêmes reproches que le Taſſe avoit eſſuyés ſur le ſien de la part des Florentins.

Si un reſſentiment particulier, ſi des raiſons perſonnelles avoient autrefois armé la Critique contre le Taſſe, il y a beaucoup d'apparence qu'un motif pareil l'a excitée contre moi, & c'eſt une autre conformité que je puis avoir encore avec lui. Quelques-uns ont été bleſſés de trouver dans ma Préface que les jugements de M. Deſpreaux n'étoient

pas toujours infaillibles ; & que cet illuſtre Critique s'étoit en effet trompé dans l'idée qu'il a voulu donner de la Jéruſalem du Taſſe. Peut-être auſſi ont-ils cru mal-à-propos, qu'en attaquant le grand défenſeur de l'antiquité, j'en voulois indirectement à la cauſe qu'il a défendue. Quoi qu'il en ſoit, pour venger les Anciens que j'eſtime beaucoup, & que je n'ai point attaqué ; pour venger M. Deſpreaux lui-même, pour qui j'ai autant d'eſtime que pour un ancien, ils ont prétendu punir mon audace, & affoiblir en quelque ſorte mes raiſonnements, en rabaiſſant ma Traduction.

D'autres, avec auſſi peu de fondement, ont cru que je voulois blâmer le goût des Poëtes Italiens, dont je reconnois comme eux tout le mérite : ils ont pris vivement la défenſe des ces Poëtes, & m'ont porté à moi-même de rudes coups. Une femme d'eſprit s'eſt crue en droit de faire l'Apologie du goût de ſa nation : elle m'a attaqué avec une chaleur à laquelle je n'avois certainement pas donné lieu : elle a emprunté pour écrire contre moi la même plume dont Roſſi s'étoit ſervi en écrivant contre le Taſſe. Lorſque ſon Ouvrage parut, je le lus avec ſurpriſe, mais avec attention, & il m'a été utile. Sans ſouſcrire généralement à toutes ſes critiques, j'ai reconnu

reconnu la solidité de plusieurs, & je m'y suis soumis. J'ai corrigé dans ma Traduction toutes les fautes qu'elle y a relevées, quand elles m'ont paru être effectivement des fautes. Mon ouvrage en doit être à présent meilleur : c'est un service qu'elle a rendu au Public, aussi bien qu'à moi. Il seroit seulement à souhaiter que la maniere dont elle m'a obligé, & le ton qu'elle a pris pour m'instruire, lui eussent mérité de ma part un peu plus de reconnoissance. Je rends justice à ses talents, j'estime son esprit, son savoir; que ne puis-je encore me louer de sa politesse !

Elle ne trouvera pas mauvais que je lui rappelle, avant que de finir, les derniers traits de sa Critique; comme ce qu'elle pouvoit dire de plus favorable à ma Traduction; ce sont ses propres armes que je lui remets à la main. *Si cette Traduction*, dit-elle, *toute défectueuse qu'elle est, a eu néanmoins beaucoup de succès, il en faut conclure en faveur de l'excellence de l'Original.* On n'ignore pas cependant que cet excellent Original avoit été déja traduit plusieurs fois, & même, à ce qu'on prétend, avec beaucoup de fidélité, sans que néanmoins son excellence fût reconnue, ni qu'on rendît aucune justice à son mérite, d'où le Lecteur conclut tout de suite, que pour faire cesser la prévention

où l'on étoit à l'égard du Taſſe, il falloit donc le traduire de la maniere dont je l'ai fait. Mais une conſéquence plus modeſte, qu'il m'eſt permis de tirer des paroles de mon Critique, c'eſt que ſi ma Traduction a eu en effet quelque ſuccès, l'édition que j'en donne aujourd'hui au Public étant moins défectueuſe que la premiere, je puis légitimement me flatter qu'elle en aura encore davantage.

VIE
DU TASSE.

LA famille du Taſſe étoit noble & ancienne, quoique fort déchue du luſtre qu'elle avoit eu autrefois. On dit que ſes Ancêtres, connus dans le Milanez ſous le nom de la Tour, ayant été chaſſés du pays par les Viſconti, vinrent s'établir entre Côme & Bergame, ſur la montagne de Taſſo, dont le nom leur demeura depuis. Bernardo Taſſo, pere de notre Poëte, étoit Poëte lui-même, & homme de mérite. L'état de ſes affaires l'obligea de s'attacher à Ferrand de Sanſeverin, Prince de Salerne, qui le fit ſon Secretaire, & eut toujours une extrême confiance en lui. Etant paſſé avec ce Seigneur dans le Royaume de Naples, il épouſa Porcia de Roſſi, d'une noble famille de ce pays-là. C'eſt de Bernardo & de Porcia que nâquit Torquato Taſſo, qui eſt celui dont nous parlons. Il vint au monde à Sorrente, près de Naples, le 11 mars 1544.

Si les premieres années de la vie des hommes annoncent ce qu'ils ſeront un jour, jamais enfance n'a dû faire eſpérer un plus grand ſuccès dans les Lettres, que l'enfance du Taſſe. A ſix mois, dit l'Auteur * Italien de ſa vie, il parloit déja & articuloit diſtinctement ſes paroles. A l'âge de trois ans il commença à

* *Jean-Baptiſte Manſon, Marquis de Ville, qui avoit connu particuliérement le Taſſe.*

étudier la Grammaire, & il se portoit à l'étude avec tant d'ardeur & tant de goût, que son pere n'hésita point de l'envoyer au College des Jésuites dès l'âge de quatre ans. Sous ces habiles maîtres le petit Torquato fit de si grands progrès, qu'à sept ans il savoit parfaitement le Latin, & très-passablement le Grec. Il donna même à cet âge des preuves autentiques de son génie en récitant publiquement des pièces Latines, en Prose & en Vers, qu'il avoit composées. Dans sa plus tendre enfance il ne marqua jamais rien d'enfant : jamais on ne le vit rire, & très-rarement pleurer. Son esprit étoit si avancé, que les Jésuites, le jugeant capable de participer aux plus saints mysteres de la Religion, lui firent faire à huit ans sa premiere Communion. Enfin à l'âge de neuf ans il fut condamné à la mort avec son pere ; & la maturité de son esprit, qui le distinguoit en tout des autres enfants, fut peut-être cause de cette sévérité sans exemple dont on usa à son égard.

La raison admet difficilement le merveilleux ; elle peut être en garde contre celui dont les premieres années de la vie du Tasse se trouvent accompagnées ; mais sans adopter ce merveilleux dans toutes ses circonstances, il en résulte du moins que le Tasse étoit un de ces génies rares, en faveur de qui la Nature quelquefois s'écarte de l'uniformité qu'on lui voit observer à l'égard des autres. Voici quel fut le sujet de la Sentence de mort rendue contre son pere & contre lui.

Pierre de Tolede, Vice-Roi de Naples, ayant entrepris d'établir l'Inquisition dans ce Royaume, Sanseverin, Prince de Salerne, se chargea d'aller représenter à l'Empereur Charles-Quint les droits de la Nation Napolitaine. Cette démarche lui attira la bienveillance du peuple & la haine du Vice-Roi, qui

ne manqua pas dans la ſuite de faire paſſer Sanſeverin dans l'eſprit de l'Empereur, pour un ſujet peu ſoumis & un homme dangereux. Sanſeverin, informé de la mauvaiſe impreſſion que le Vice-Roi avoit donné de lui à Charles-Quint, envoya demander à ce Prince un ſauf-conduit pour aller ſe juſtifier en ſa préſence : mais l'Empereur répondit durement à ſon Envoyé, qu'il ne traitoit point avec ſes ſujets. Par cette réponſe Sanſeverin jugea qu'on l'avoit perdu dans l'eſprit de ſon Maître. Il prit le parti d'abandonner le Royaume de Naples, en déclarant qu'il renonçoit à l'obéiſſance qu'il avoit jurée à Charles-Quint. Bernardo Taſſo ſuivit le Prince de Salerne, & emmena avec lui ſon fils Torquato, qui n'avoit alors que neuf ans. Dès que Sanſeverin fut parti, le Vice-Roi le fit déclarer rebelle avec tous ſes adhérants, qui furent condamnés à la mort, & Torquato y fut compris malgré ſon extrême jeuneſſe.

Quoique le Taſſe fût né à Sorrente, c'étoit à Naples qu'il avoit été élevé : ſes parents l'y avoient conduit dans un âge ſi tendre, qu'il regardoit cette derniere Ville comme le lieu de ſa naiſſance. Il ſe vit contraint d'en ſortir, & d'abandonner une mere qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit encore plus aimé. On peut croire qu'il ſentit vivement une ſi dure ſéparation. Il fit à cette occaſion de très-jolis vers, où il déplore ſon malheur, & où il ſe compare au jeune Aſcanius, que, dans un âge pareil au ſien, le deſtin barbare chaſſa de ſa patrie, & arracha comme lui d'entre les bras de ſa mere.

Bernardo Taſſo, obligé de ſuivre en divers lieux la fortune du Prince de Salerne, laiſſa ſon fils à Rome, ſous la conduite d'un de ſes

amis ; & cet ami, nommé Morice Cantaneo, cultiva avec un extrême ſoin les heureuſes diſpoſitions qu'il remarquoit dans le jeune homme qu'on lui avoit confié. Après la mort de Sanſeverin, Bernardo étant paſſé au Service du Duc de Mantoue, fit venir auprès de lui ſon fils, qu'il n'avoit point vu depuis quelques années. Surpris de l'avancement de ſon eſprit il l'envoya peu de temps après à la ſuite du Prince Scipion, depuis Cardinal de Gonzague, pour étudier dans l'Univerſité de Padoue. A l'âge de ſeize ans le Taſſe y ſoutint, avec un applaudiſſement général, des Theſes ſur les quatre Sciences qu'on enſeigne dans cette célebre Univerſité. Et un an après il y compoſa ſon Poëme de Renaud, qui lui attira de grands applaudiſſements.

Le pere du Taſſe vit avec quelque regret le ſuccès qu'avoit eu le Poëme de ſon fils. Il craignoit, avec raiſon, que le talent de la Poéſie ne le détournât d'occupations plus ſérieuſes & plus utiles à ſa fortune. Cela ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prévu. Torquato entraîné par un goût dominant, ſuivit l'exemple de Pétrarque & de Bocace ; à qui un pareil penchant avoit fait négliger l'étude des Loix, malgré les deſirs & les remontrances de leurs peres.

A l'âge de vingt ans le Taſſe fut reçu dans l'Académie de Padoue. Il y prit le titre d'Académicien repentant, voulant dire par-là qu'il ſe repentoit de tout le temps qu'il avoit employé à toute autre choſe qu'à la Poéſie & à l'étude des Belles-Lettres ; & pour ſe conformer parfaitement au titre qu'il avoit pris, il ſongea auſſi-tôt à compoſer un nouveau Poëme, qui fut celui de la Jéruſalem délivrée. Il en dreſſa le plan, & commença à y travailler.

Attiré par les offres que lui firent Alphonſe ſecond, Duc de Ferrare, & Louis ſon frere, Cardinal d'Eſt, il alla s'établir à Ferrare à l'âge de vingt-deux ans. Il y fut reçu par ces deux Princes avec les démonſtrations les plus fortes de bienveillance & d'eſtime, & il ſe détermina à dédier ſa Jéruſalem au Duc Alphonſe. Les quatre premiers Chants de ce Poëme parurent bientôt après. Ils répondirent parfaitement aux eſpérances qu'on en avoit eues. Le nom du Taſſe devint célebre dans les Pays étrangers. Les careſſes qu'il reçut du Roi Charles IX, & des Seigneurs de ſa Cour, dans un voyage qu'il fit en France à la ſuite du Cardinal d'Eſt, lui firent connoître que ſa réputation ne ſe bornoit point à l'Italie. L'honneur qu'il fait à la Nation Françaiſe dans ſa Jéruſalem, dont le Héros principal eſt Français, devoit naturellement engager cette Nation à lui témoigner une eſtime particuliere. L'accueil que les Français firent au Taſſe, fut un témoignage de leur reconnoiſſance, & une preuve en même-temps de la juſtice qu'ils rendoient à ſon mérite.

Pendant les ſept ou huit années qui s'écoulerent avant que le Poëme de la Jéruſalem fût fini, le Taſſe compoſa pluſieurs autres Ouvrages, moins connus en France qu'ils ne ſont eſtimés en Italie. J'en excepte ſon Aminte qui a été traduite en notre langue, & dont les Français connoiſſent le mérite. On ſait que cette piece eſt l'original du Paſtor-Fido, & de la Fili di Sciro, qui parurent quelques années après. L'Aminte fit regarder ſon Auteur comme un homme qui avoit rétabli dans ſon ſiecle la Poéſie Paſtorale; & la Jéruſalem Délivrée, qui fut achevée un an après que l'Aminte eut paru, fit paſſer le Taſſe pour le reſtaurateur du Poëme Epique.

Le ſuccès qu'eut le Poëme de la Jéruſalem eſt prodigieux. Tous les beaux eſprits d'Italie, tous les Savants qui étoient alors en grand nombre, toutes les Académies, excepté une ſeule, comblerent d'éloges ſon Auteur. Ce Poëme fut traduit en Latin, en Françaiſ, en Eſpagnol, en langues Orientales même, preſque au moment qu'il vit le jour. Il s'en fit en cinq ans huit éditions différentes. Cinquante ouvrages, ſoit en proſe, ſoit en vers, furent imprimés à la louange du Poëme & du Poëte. L'Auteur de la Jéruſalem univerſellement applaudi, relevé par ſes contemporains au-deſſus de tous les Poëtes modernes, au-deſſus même des anciens, à qui on eut l'audace de le préférer; le Taſſe enfin, peut-être trop exalté, jouiſſoit de la plus brillante réputation que jamais Poëte ait eu pendant ſa vie, lorſque ce bonheur fut troublé par un accident qui devint pour lui la ſource de toutes ſes infortunes.

Le Duc de Ferrare avoit une jeune Sœur nommée Léonore. Cette Princeſſe demeuroit avec la Ducheſſe d'Urbin, ſa ſœur aînée, dans le Palais d'Alphonſe. Elle avoit de l'eſprit, elle aimoit les Lettres, & eſtimoit particuliérement le Taſſe. Malgré l'incertitude que le Manſo veut répandre ſur les amours de ſon ami, afin de le juſtifier de la faute qu'on lui imputa, il y a bien de l'apparence que le Taſſe fit cette Princeſſe le but de ſes galanteries poétiques, & peut-être l'objet d'une occupation plus ſérieuſe. Les vers où il ſe compare à Phaëton & à Icare, dont il dit qu'il imite la témérité: les plaintes qu'il fait ſur un mariage qui ſe traitoit pour la Princeſſe Léonore, & la joie qu'il témoigne enſuite ſur la rupture de ce mariage,

ge. La ſévérité avec laquelle Alphonſe en uſa à ſon égard après que ſon intrigue eut éclaté : l'intérêt que Léonore prit à ſa diſgrace, qu'elle tâcha en vain de faire ceſſer : enfin ſes amours rendus publics par l'indiſcrétion d'un ami à qui il s'étoit imprudemment confié : toutes ces raiſons ne permettent guere de douter que le bruit qui ſe répandit dans Ferrare n'eût un fondement légitime. Quoi qu'il en ſoit, le Taſſe éprouva à l'âge de trente-deux ans le ſort de ces téméraires à qui il s'étoit comparé ; & s'il ne perdit pas la vie comme eux, il lui en coûta du moins la ſanté & la liberté. Son eſprit s'affoiblit, ſa raiſon ſe troubla, ſon imagination s'égara, le reſte de ſa vie ne fut qu'un tiſſu d'amertumes : & pendant les dix-huit années qu'il vécut encore depuis, on peut dire qu'il paya bien cher la gloire que ſes Ouvrages lui avoient acquiſe, & les faveurs qu'il avoit reçues de l'amour.

Un Gentilhomme Ferrarois, à qui le Taſſe avoit fait confidence d'un ſecret dangereux qu'il ne devoit confier à perſonne, manqua à la fidélité qu'il devoit à ſon ami. Le Taſſe en fut informé. Il lui reprocha un jour ſon indiſcrétion dans le palais du Duc de Ferrare. Au lieu de s'excuſer comme il le devoit, cet infidele confident voulut mal-à-propos tourner la choſe en plaiſanterie. C'étoit faire tacitement l'aveu du crime qu'on lui reprochoit. Le Taſſe, indigné d'une plaiſanterie ſi déplacée, ne put retenir ſa colere, & lui donna un ſoufflet. Comme ils étoient alors dans un lieu où le reſpect les empêchoit de pouſſer plus loin leur querelle, ils ſortirent ſur le champ pour l'aller vuider hors de la Ville. Trois freres qu'avoit le confident du Taſſe, ayant appris ce qui venoit de ſe paſſer, cou-

rurent dans le moment au ſecours de leur frere. Ils le trouverent aux priſes avec ſon ennemi, & ils eurent aſſez peu de généroſité pour l'attaquer tous quatre à la fois. Mais le Taſſe ſe défendit avec tant de valeur, qu'il bleſſa deux de ſes quatre adverſaires & donna le temps d'arriver à ceux qui accouroient pour les ſéparer : après quoi, l'imagination encore toute échauffée du courage qu'il venoit de faire paroître, il eut l'imprudence de revenir chez lui. Pour les quatre freres, ils n'oſerent rentrer dans la Ville, & prévinrent d'eux-mêmes l'arrêt qui les en a bannis. Cette action de vigueur, peu commune aux Poëtes, fit dire du Taſſe que la plume ou l'épée à la main, nul ne lui étoit comparable, & elle le rendit auſſi célebre par ſa valeur qu'il l'étoit par ſes écrits.

Cependant le Duc de Ferrare, inſtruit de la querelle & du ſujet qu'il y avoit donné lieu, fit arrêter le Taſſe, ſous prétexte de le mettre à couvert du reſſentiment de ſes ennemis. Ce fut alors que ſon imagination refroidie lui laiſſa clairement enviſager les ſuites dangereuſes de ſon imprudence. Soit qu'il fût coupable ou non de la faute qu'on lui imputoit, la vraiſemblance étoit contre lui. Il ſavoit que l'opinion d'une injure reçue produit preſque toujours dans l'eſprit des Princes le même effet que la réalité, & il craignit avec raiſon qu'Alphonſe irrité ne couvrît ſon propre reſſentiment du prétexte de vouloir le garantir de celui des autres.

Le Taſſe étoit naturellement mélancolique. Il n'eſt point de légeres diſgraces pour les hommes en qui l'humeur noire domine : tout prend dans leur eſprit la teinture déſagréable de cette humeur dont ils abondent. Les réflexions que notre Poëte eut lieu de faire pen-

dant une assez longue détention, augmenterent à l'excès sa mélancolie. En proie aux pensées les plus funestes, il s'abadonna à des vaines terreurs : la violence, le poison, la mort sous toutes les formes étoit sans cesse présente à son esprit. Il se résolut enfin à se tirer d'un péril qui lui paroissoit inévitable, s'il y demeuroit plus long-temps exposé. Il trouva le moyen de se déguiser ; il sortit de sa prison, & s'en alla à Turin, où il croyoit pouvoir demeurer caché sous un autre nom que le sien.

Malgré son déguisement, il y fut bientôt reconnu. Le Duc de Savoie informé que ce Poëte célebre étoit dans Turin, le fit venir, & le traita avec honneur. Si le Tasse eût été dans une autre situation d'esprit, il auroit pu être sensible aux traitements que lui fit ce Prince, & se seroit cru en sûreté à sa Cour ; mais la mélancolie avoit jetté dans son ame de trop profondes racines. La liberté qu'il s'étoit procurée n'avoit point dissipé ses frayeurs. Il se regardoit comme un criminel d'Etat, que le Prince qu'il avoit offensé devoit poursuivre partout. Dès qu'il se vit découvert, il craignit que le Duc de Savoie n'eût la lâche complaisance de le livrer au Duc de Ferrare, ou de se défaire de lui par le poison. Cette noire pensée le fit sortir avec précipitation de Turin pour s'en aller à Rome, où il espéroit trouver un sûr asyle.

L'inquiétude de son esprit ne le laissa pas jouir long-temps des douceurs qu'il commençoit à goûter dans cet asyle. Le desir lui prit d'aller à Sorrente voir sa sœur aînée, qui étoit établie dans cette Ville, & qu'il n'avoit point vue depuis son enfance ; c'étoit s'exposer à de plus grands dangers que ceux qu'il avoit courus jusqu'alors. L'Arrêt de mort rendu à Naples con-

tre lui subsistoit toujours, & il alloit dans un pays où sa tête étoit proscrite : mais son imagination, fortement affectée de la crainte du Duc de Ferrare, l'empêchoit de sentir toute l'étendue d'un plus grand péril où il s'exposoit. Il se travestit en paysan, & arriva heureusement à Sorrente. Trois mois après qu'il fut chez sa sœur, il reçut une lettre de la Princesse Léonore, à qui il avoit soin de donner de ses nouvelles, par laquelle cette Princesse lui conseilloit de revenir à Ferrare ; elle l'assuroit qu'il n'auroit rien à craindre de la part de son frere. Peu de temps après il en reçut une seconde, où Léonore, usant de l'empire qu'elle avoit sur son cœur, lui ordonnoit de revenir sans différer. Cette seconde lettre le détermina sur le champ. *Je pars*, dit-il à sa sœur, *je vais me remettre volontairement dans mes premiers fers.* Il partit en effet, & après avoir essuyé à Rome une dangereuse maladie, il se rendit à Ferrare.

Le Duc ne l'y reçut point mal, & dans les premiers jours il ne parut pas qu'Alphonse eût conservé du ressentiment contre lui : mais la facilité avec laquelle il écouta peu après les discours qu'on lui tint sur l'aliénation de son esprit, fait juger qu'il ne lui avoit pas rendu entiérement ses bonnes graces. Il est vrai que ces discours n'étoient pas sans fondement : la mélancolie qui avoit ruiné la santé du Tasse, lui avoit en même-temps affoibli l'esprit ; mais sa raison ne fut jamais altérée au point que ses ennemis le publierent, & qu'Alphonse parut le croire. Ce Prince qui se faisoit autrefois un plaisir de son entretien, en vint dans la suite avec lui jusqu'à refuser de l'entendre dans ses justifications. Il ne lui fut plus même permis de voir la Princesse Léonore, & on lui ôta toute consolation dans son malheur, comme on lui ôtoit tout moyen d'y remédier. La différence qu'il y avoit entre

les traitemens que le Taſſe eſſuyoit alors à la Cour d'Alphonſe, & ceux qu'il y avoit éprouvés pendant les dix années brillantes de ſa jeuneſſe, le frappa vivement : il ne put ſoutenir la comparaiſon qu'il en fit, & il réſolut d'abandonner un ſéjour où le ſouvenir de ſon bonheur paſſé ne ſervoit qu'à redoubler ſes peines.

Dans pluſieurs Villes d'Italie où il alla au ſortir de Ferrare, il ne trouva point le repos qui le fuyoit par-tout. Le bruit de ſa folie l'avoit devancé dans ces Villes ; & comme en tous lieux il portoit ſon humeur ſombre & chagrine, ſa préſence ne fit point revenir de l'opinion qui s'étoit répandue au déſavantage de ſa raiſon. Enfin ſon inquiétude, ou plutôt ſon malheur, le ramena dans une Ville où il ne devoit jamais rentrer, & il revint une ſeconde fois à Ferrare. Ce fut alors qu'Alphonſe, plus prévenu, ou plus irrité contre lui qu'auparavant, le fit enfermer dans l'Hôpital de ſainte Anne, comme un malade à la guériſon duquel il falloit ſérieuſement ſonger. Les ordres furent auſſi-tôt donnés pour qu'on lui fît tous les remedes néceſſaires, & ſurtout il y eut défenſe expreſſe de le laiſſer ſortir.

Il eſt aiſé de juger l'effet qu'un pareil traitement dut produire ſur une tête déja auſſi affoiblie que celle du Taſſe. Les remedes aigrirent ſon mal au lieu de le diminuer, ſa mélancolie redoubla : il tomba dans des vapeurs noires qui lui ôtoient par intervalle l'uſage de ſa raiſon ; & dans les accès de ce mal il devint ſujet aux mêmes viſions qui s'emparent ordinairement de ces cerveaux foibles. Il crut que ſa maladie n'étoit point naturelle, & que la magie y avoit part. Il s'imagina qu'un Lutin avoit été ſuſcité par ſes ennemis pour le tourmenter. Ce Lutin lui faiſoit éprouver de temps en temps les effets d'une malice badine, en lui enlevant,

disoit-il, les choses destinées pour sa nourriture, ou en dérangeant ses papiers & ses livres. Quelquefois un génie plus grave s'apparoissoit à lui, & il croyoit avoir avec ce dernier des conversations sérieuses & remplies de piété.

Le Tasse eût été moins à plaindre si sa raison entiérement égarée lui eût ôté le sentiment de son état : mais ses absences d'esprit étoient passageres ; il revenoit dans son bon sens ; & le retour de sa raison étoit toujours suivi de réflexions attristantes : son ame se replongeoit bientôt dans cette même noirceur qui avoit causé son mal, & qui l'entretenoit.

Mais ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que dans cet état déplorable son génie poétique ne l'abandonna point. Dans tout le cours de sa vie le Tasse n'a point cessé de faire des Vers, ou d'écrire en Prose. Ce fut au plus fort de ses disgraces qu'il eut à répondre aux Critiques qui parurent alors contre sa Jérusalem ; & il le fit avec une force de raisonnement qui renversa ses Critiques. Accablé de malheurs & d'infirmités, son amour pour les Muses, vainqueur de sa mauvaise fortune, lui a fait produire un grand nombre d'ouvrages. Et si ses derniers écrits manquent du feu qui se trouve dans les premiers, on y remarque du moins une merveilleuse facilité, & les restes encore estimables de ce rare talent qu'il avoit reçu de la nature.

Cette seconde détention du Tasse fut bien plus longue & plus fâcheuse que la premiere.

En vain l'Empereur, le Pape, toutes les Puissances d'Italie s'entremirent pour obtenir sa liberté : soit que les recommandations de ces Princes ne fussent point assez fortes, soit que l'égarement de son esprit, qui étoit connu de tout le monde, justifiât la conduite d'Alphonse à son égard, le Duc de Ferrare demeura

inflexible jusqu'au temps du mariage du Prince César d'Est. Ce fut pendant les réjouissances qui se firent à l'occasion de ce mariage, qu'Alphonse, donnant son ressentiment à la joie publique, consentit enfin que l'infortuné Tasse sortiroit de son infirmerie, & il en sortit, comme on le croira aisément, avec la santé du corps & de l'esprit plus altérée qu'il ne l'avoit eue en y entrant.

Le Tasse dit lui-même qu'il étoit dans sa quarante-deuxieme année, lorsque pour la seconde fois il recouvra sa liberté, après deux ans d'infirmités continuelles, & sept ans de prison. Il se retira d'abord à Mantoue chez le Duc Vincent de Gonzague, qui avoit le plus contribué à son élargissement; mais dégoûté avec raison de tout attachement pour les Princes, & sentant d'ailleurs que l'air de Mantoue lui étoit contraire, il fit demander la permission d'aller à Naples, afin d'y rétablir sa santé, & de poursuivre en cette Ville la restitution des biens de sa mere, qui avoient été confisqués. Cette permission que le Tasse obtint aisément, ne lui procura point l'effet qu'il en attendoit. Sa vie fut trop courte pour qu'il pût voir la fin du procès qu'il lui fallut essuyer avant que de rentrer dans ses biens, & sa santé étoit trop altérée pour que l'air natal la pût parfaitement rétablir. Mais les douceurs d'une vie libre & paisible ne laisserent pas d'éclaircir beaucoup son humeur sombre, & s'il ne retrouva point à Naples une santé parfaite, il y trouva du moins un repos d'esprit qui lui étoit inconnu depuis dix ans.

La vie tranquille que le Tasse menoit en cette Ville, ne l'empêcha point de faire de temps en temps quelque voyage, soit à Rome, soit en d'autres Villes d'Italie. Le Grand-Duc Ferdinand, qui l'avoit connu étant Cardinal, & qui

avoit conſervé pour lui beaucoup d'eſtime ; voulut l'attirer à Florence, & employa même pour cela l'autorité du Pape. Le Taſſe ne put ſe diſpenſer d'avoir quelque complaiſance pour un Prince qui témoignoit le ſouhaiter avec tant d'ardeur. Il ſe rendit auprès de lui, mais il s'y rendit avec une ferme réſolution de ne faire à Florence que fort peu de ſéjour. Ce fut à l'occaſion de ce voyage que les Académiciens de la Cruſca, pour réparer en quelque ſorte le tort qu'ils avoient fait à leur goût, en critiquant ſon Poëme de la Jéruſaiem d'une maniere outrageante, lui firent d'auſſi grands honneurs, & lui donnerent autant de louanges qu'ils avoient marqué de mépris pour lui dans leur injuſte critique.

Si les malheurs du Taſſe n'avoient pu étouffer ſon génie poétique ; ſi, comme nous avons dit, au plus fort de ſes diſgraces, il ne ceſſa point de faire des Vers, on peut juger que la tranquillité dont il jouit à Naples ne fut pas oiſive. Les critiques qui avoient paru de ſa Jéruſalem lui avoient fait faire de ſérieuſes réflexions ſur ce Poëme. Sans ſouſcrire à tout ce qu'on lui reprochoit dans ces critiques outrées, il convint que ſon Poëme pouvoit être plus parfait, & il entreprit de le corriger. Son premier deſſein avoit été de le faire, en ajoutant quatre Chants nouveaux, & en répandant une centaine de Strophes dans les autres Chants du Poëme, dont il devoit en même-temps retrancher quelques endroits. Mais abandonnant ce premier deſſein, il en forma un autre qui auroit effrayé toute imagination moins féconde que la ſienne. Ce ne fut plus en retranchant ou en ajoutant quelques Vers qu'il entreprit de corriger ſa Jéruſalem : il le fit en compoſant un nouveau Poëme, ſous le nom de Jéruſalem Conquiſe, dans lequel, à la réſerve du ſujet

principal, & de quelques idées particulieres qu'il a conſervées, tout juſqu'au titre eſt changé d'un bout à l'autre.

Malgré l'imitation ſervile d'Homere qu'on remarque dans la Jéruſalem Conquiſe ; malgré l'exactitude ſcrupuleuſe avec laquelle le Taſſe y a ſuivi les regles du Poëme Epique données par Arioſte, ce nouvel ouvrage eut peu de ſuccès. Le ſtyle en eſt noble, mais diffus ; la Poéſie ſonore, mais froide : le cœur y eſt peu touché, l'imagination peu émue. Ce Poëme, d'un quart plus long que la Jéruſalem délivrée, lui eſt infiniment inférieur ; il ne ſervit qu'à faire admirer la fécondité de ſon Auteur.

Mais on l'eût admirée bien davantage, ſi le Taſſe eût eu le temps d'exécuter le nouveau projet qu'il avoit formé. Auſſi docile après que ſon ſecond Poëme eut paru, qu'il l'avoit été avant que de le faire paroître pour contenter ſes critiques, ou pour ſe ſatisfaire lui-même, il avoit réſolu d'en compoſer un troiſieme, dans lequel, en évitant les défauts qu'on lui reprochoit dans les premiers, il vouloit faire entrer tout ce qui avoit plu dans les deux autres, & peut-être y ajouter encore des idées nouvelles.

Il n'y a pas d'apparence, après tout, que cette troiſieme Jéruſalem eût été plus parfaite que les deux premieres. Quelques génies heureux s'affranchiſſant de la loi commune, ont conſervé leur feu poétique parmi les glaces de la vieilleſſe. Mais ces génies ſont rares : il eſt peu de Sophocles ; & les Muſes, ainſi que les amours, n'ont qu'une ſaiſon. Quoique le Taſſe ne fût pas encore dans un âge avancé, les diſgraces qu'il avoit eſſuyées, les infirmités auxquelles il étoit ſujet depuis tant d'années, avoient enfin étouffé ſon feu. Comme d'ailleurs il avoit commencé

à être Poëte dans un âge où les hommes ignorent encore la différence qui eſt entre la Proſe & les Vers, il devoit ſubir le ſort des eſprits prématurés : on ſait que la nature les prive de bonne heure des dons qu'elle leur a faits avant le temps.

Un homme tel que le Taſſe, qui ſembloit n'avoir reçu le jour que pour ſacrifier aux Muſes à qui il s'étoit conſacré dès l'enfance, devoit naturellement ceſſer de vivre en ceſſant d'être Poëte : auſſi le terme de ſa carriere poétique fut celui de ſa vie. Mais cette carriere illuſtre ſe termina d'une maniere bien glorieuſe pour ce grand Poëte. On lui décerna des honneurs que peu d'autres Poëtes avoient obtenus avant lui, & qu'aucun n'avoit ſi bien mérités. Avant que de mourir, le Taſſe connut bien clairement l'eſtime qu'avoit pour lui toute l'Italie. Et s'il ne reçut point la récompenſe qu'on préparoit à ſon mérite, il fut du moins qu'elle lui étoit deſtinée : il vit l'empreſſement avec lequel on attendoit le jour de ſon triomphe ; & ce qui devoit être plus flatteur encore pour lui que le triomphe même, il entendit les regrets qui ſe faiſoient par-tout ſur ce que la mort lui alloit ravir un prix que ſon mérite lui avoit ſi juſtement acquis.

Le Cardinal Cinthio Aldobrandin, à qui il avoit dédié ſa Jéruſalem Conquiſe, demanda au Pape Clément VIII, ſon oncle, que, ſelon un ancien uſage, la couronne de laurier & le triomphe au Capitole lui fuſſent décernés. Clément y conſentit avec joie, & le Taſſe fut mandé à Rome. Il ne fut point inſenſible à une nouvelle ſi flatteuſe pour ſa gloire. Malgré ſa ſanté qui dépériſſoit tous les jours, il ſe rendit à Rome, & y fut logé dans le Palais du Pape. *Venez, illuſtre Poëte*, lui dit Clé-

Digitized by Google

ment VIII, *venez recevoir une couronne à laquelle vous allez faire autant d'honneur qu'elle en a fait à ceux qui l'ont reçue avant vous.* Les ordres furent donnés auſſi-tôt pour préparer la cérémonie du triomphe que le Cardinal Cinthio avoit deſſein de rendre pompeuſe.

La ſanté du Taſſe extrêmement affoiblie, ne permettoit guere qu'on différât cette pompe ; le moindre retardement ſuffiſoit pour le priver des honneurs qu'on lui deſtinoit. En effet, le Cardinal Cinthio ayant été quelques jours indiſpoſé, lorſqu'il fut rétablit, le Taſſe ne ſe trouva plus en état de recevoir ces honneurs qui lui étoient préparés. Il tomba dans une foibleſſe qui lui fit juger que la fin de ſa vie étoit prochaine. Pour employer plus chrétiennement le peu de temps qui lui reſtoit, il ſe fit porter dans la maiſon des Religieux de ſaint Onuphre. Il y vécut encore trois ſemaines, & y mourut enfin le 15 avril 1595, dans tous les ſentiments d'une véritable piété. Il étoit âgé de cinquante-un ans, un mois & quelques jours.

Jamais Poëte n'a dû ſe flatter plus légitimement que le Taſſe de s'être acquis dans la mémoire des hommes cette immortalité à laquelle tous les Poëtes aſpirent. Il en eut même dans les derniers jours de ſa vie une preuve ſenſible. La crainte que lui témoignerent les Religieux de ſaint Onuphre qu'on ne leur enlevât ſon corps, l'empreſſement avec lequel ils lui demanderent qu'il fût inhumé dans leur Egliſe, & qu'il voulût bien leur laiſſer ſur cela ſa volonté par écrit, dut lui faire juger qu'on le regardoit comme un de ces hommes extraordinaires, dont les reſtes ſont précieux, parce que leur nom eſt immortel. Mais peu touché alors d'une gloire

Digitized by Google

passagere, il ne s'occupoit que du Ciel ; il ne songeoit qu'à se rendre digne d'y recevoir une couronne préférable au vain laurier qui l'attendoit au Capitole.

JERUSALEM
DELIVRÉE.

CHANT PREMIER.

JE chante cette guerre que la piété fit entreprendre, & ce Capitaine qui délivra le Saint Tombeau de Jesus-Christ. Cette glorieuse conquête lui coûta bien des travaux : il dut à sa valeur & à sa prudence le succès de son entreprise. En vain les peuples unis de l'Asie & de l'Afrique s'opposerent à ses armes : en vain les puissances de l'enfer se déclarerent contre lui ; aidé de la faveur du Ciel, il surmonta ces obstacles, & sous ces saints étendards il ramene ses compagnons égarés.

O Muse ! toi qui n'as pas sur l'Hélicon le front ceint d'un laurier périssable ; mais qui dans le Ciel as la tête couronnée d'étoiles d'un immortel éclat, inspire à mon cœur une ardeur divine, donne de la noblesse à mes chants, & daigne me pardonner si dans cet ouvrage j'ose quelquefois parer la vérité d'ornements qui lui sont

Digitized by Google

étrangers. Tu connois le penchant des hommes pour ce qui leur paroît agréable : tu sais combien ils sont sensibles aux charmes d'une élégante Poésie ; la vérité, lorsqu'elle s'offre à eux sous une image riante, entraîne & soumet les plus indociles. C'est ainsi que nous présentons à un enfant malade les bords du vase frotté d'une douce liqueur ; trompé par cet innocent artifice, il avale la liqueur amere, & la santé qu'il recouvre devient le fruit de son erreur.

Et toi, magnanime Alphonse, par qui j'ai évité les atteintes de la fortune ennemie ; toi qui me sauvant d'une mer orageuse prête à m'engloutir, m'as recueillis dans un heureux port, reçois favorablement cet ouvrage que je te consacre. Peut-être, & j'ose l'augurer, il me sera permis un jour de célébrer tes propres exploits. Si la paix se rétablit jamais entre les peuples qui adorent Jesus-Christ, & qu'épris d'un saint zele ils arment par mer & par terre, pour arracher des mains des infideles l'illustre proie qu'ils ont ravie, qui sera plus digne que toi d'être le Chef d'une si haute entreprise ? C'est à toi sans doute qu'ils déféreront alors le Commandement général, ou sur mer, ou sur terre, à ton choix. Rival de Godefroy, prête une oreille attentive à mes chants, & te prépare aux combats.

Il y avoit déja plus de cinq ans que les Chrétiens étoient passés dans l'Orient pour l'exécution de leur glorieux dessein. Ils avoient pris Nicée d'assaut ; ils s'étoient rendus maîtres par intelligence de la puissante ville d'Antioche ; & après l'avoir défendue contre les efforts d'une armée innombrable de Persans, ils s'étoient emparés de Tortose. L'hiver ayant interrompu leurs exploits, ils attendoient alors le printemps pour recommencer la

Digitized by Google

guerre. Déja la fin de cette saison fâcheuse qui suspend les travaux de Mars approchoit, lorsque le Souverain Maître du monde, du haut de son trône sublime, de ce trône autant élevé audessus des étoiles que les étoiles le sont audessus de l'enfer, jetta les yeux ici-bas, & à l'instant tout ce que renferme l'univers entier lui fut présent. Tout s'offrit aux yeux de l'Eternel; mais ce fut particuliérement en Syrie, sur les Princes Chrétiens, qu'il arrêta ses regards.

Par cette pénétration avec laquelle il sonde les cœurs, & découvre les plus secretes pensées des hommes, il vit Godefroy tout occupé du desir d'affranchir la Ville sainte du cruel joug qui l'opprime : pour ce guerrier plein de foi & de zele, la gloire du monde est vile, les honneurs, les richesses sont mépriſables. Il remarqua dans Baudouin, son frere, un esprit ambitieux, aspirant sans cesse aux grandeurs humaines. Le vaillant Tancrede lui parut épris d'un amour funeste qui le tourmente nuit & jour, lui donne du dégoût pour la vie. Il vit Boëmond, attentif à jetter les fondements de sa nouvelle souveraineté, à introduire dans ses Etats de nouvelles loix, de nouvaux usages, & à y établir la véritable Religion. Le Prince d'Antioche est tellement occupé de ces soins, qu'il semble avoir oublié tout le reste. Il découvrit dans Renaud une ame toute guerriere, & un courage ennemi du repos : ce n'est point pour les trésors ni pour les grandeurs qu'il soupire ; mais il a une soif ardente & immodérée de la gloire. Guelfe, son oncle, l'entretenoit des illustres exemples qu'ont laissé les Héros de l'antiquité, & le jeune homme écoutoit avidement les discours de ce sage guerrier.

Après que l'Eternel eut pénétré les sentiments

les plus ſecrets de ces Princes & des autres Chefs de l'armée chrétienne, il fit venir à lui Gabriel, qui tient le ſecond rang parmi les eſprits céleſtes; cet Ange qui ſert d'interprete fidele entre Dieu & les juſtes, qui annonce ſur la terre les décrets du Très-Haut, & rapporte aux pieds de ſon trône les vœux des mortels. Partez, lui dit le Seigneur, allez trouver Godefroy, & lui dites de ma part: Pourquoi demeurez-vous dans l'inaction? Pourquoi différez-vous à rompre les fers où Jéruſalem gémit? Appellez les Chefs du Conſeil; réveillez le zele des plus lents, excitez-les tous à cette ſainte entrepriſe. Soyez leur Général, je vous éleve à ce haut rang; que ceux qui ont été juſqu'à préſent vos égaux, deviennent les exécuteurs de vos ordres.

Le Seigneur dit, & Gabriel à l'inſtant ſe diſpoſe à lui obéir. Il revêtit ſa ſubſtance inviſible d'une forme aërienne: il prit la figure d'un jeune homme d'une beauté majeſtueuſe: il entoura ſa tête de rayons éclatants, & attacha à ſes épaules des ailes blanches dont les extrêmités étoient dorées. C'eſt par le ſecours de ces ailes qu'il fend les vents & les nues, & qu'il parcourt avec rapidité la terre & les mers. L'Ange ainſi revêtu s'élance du haut des cieux; il ſuſpendit un moment ſon vol audeſſus du Liban, puis il ſe précipita vers les plaines de Tortoſe.

Le ſoleil commençoit à ſortir du ſein de l'Océan: la moitié de ſon globe lumineux éclairoit déja le monde; l'autre moitié étoit encore cachée ſous les eaux; & Godefroy, ſelon ſa coutume, offroit à Dieu ſes vœux & ſes hommages, lorſque l'Envoyé céleſte, brillant encore, lui apparut du côté de l'Orient, & lui dit: Godefroy, voici la ſaiſon favorable pour recommencer la guerre. Pourquoi différez-vous à tirer Jéruſalem de l'oppreſſion? Aſſemblez

blez tous les Chefs de l'armée, réveillez leur zele, excitez leur courage. Dieu vous a élu pour être leur Général, ils se soumettront à vous sans répugnance. C'est le Seigneur qui m'envoie vers vous, c'est sa volonté suprême que je vous annonce ; quelle espérance ne devez-vous pas concevoir de la victoire ? avec quelle ardeur ne vous acquitterez-vous point de l'emploi qu'il vous confie ? Gabriel à ces mots disparut, & remonta dans les Cieux. Godefroy fut ébloui de cette vision ; il en demeura quelque temps interdit ; mais après être revenu à lui, faisant réflexion sur ce qu'un Ange venoit de lui annoncer de la part de Dieu, le desir qu'il avoit de voir finir cette guerre, dont la conduite devoit être désormais confiée à ses soins, se convertit en un zele plein d'ardeur. La joie ambitieuse de se voir préféré aux autres n'y eut aucune part : mais on peut dire que sa volonté se trouvant en cela conforme à celle de son Dieu, elle en prit une nouvelle force, ainsi qu'une étincelle qui s'unit à un grand feu. Il invita aussi-tôt, par des messagers réitérés, tous les Chefs dispersés aux environs de Tortose, à s'assembler dans cette Ville : au conseil qu'il leur donnoit, il joignit les plus vives instances, il employa si efficacement tout ce qui peut réveiller le courage & exciter une ame généreuse, qu'il sut en quelque sorte les contraindre & les charmer en même-temps. Les principaux de l'armée s'assemblent, une foule d'autres guerriers les suit. Le seul Boëmond ne s'y trouva point. Partie se loge dans la Ville, partie campe au dehors. Enfin le jour auquel se devoit tenir cet important Conseil étant arrivé, tous les Chefs se rendirent en un même lieu, & y formèrent un illustre Sénat. Alors Godefroy leur adressa ce

discours avec beaucoup de grace & de majesté.

Soldats du Dieu vivant, qu'il a choisis pour être les restaurateurs de son culte ; vous qu'il a préservés jusqu'ici de tous périls & sur mer & dans les combats ; vous dont il s'est servi pour arborer ses étendards, & faire révérer son saint Nom chez les nations nombreuses que vous avez soumises, ce n'est point pour acquérir une gloire passagere, en domptant des peuples barbares, que nous avons abandonnés nos familles & notre patrie, & que nous nous sommes exposés sans crainte aux hazards d'une guerre longue & difficile : nous n'avons pas prodigué notre sang pour un prix de si peu de valeur. Le but de notre entreprise a été de délivrer la Cité sainte & de briser le joug indigne sous lequel nos freres sont assujettis ; de fonder ensuite un nouvel Empire dans la Palestine, où la piété puisse trouver un sûr asyle, & où l'étranger qui adore Jesus-Christ, ose en liberté venir rendre hommage à son divin tombeau.

Si nous bornons ici nos conquêtes, ou si nous portons nos armes d'un autre côté, nous aurons à la vérité par bien des travaux acquis une foible gloire, mais sans avoir rien avancé pour l'exécution de notre premier dessein. Que nous sert-il en effet d'avoir passé la mer avec de si grandes forces ? Que nous sert d'avoir porté dans l'Asie le flambeau de la guerre, si contents d'avoir renversé des Empires, nous négligeons de fonder celui dont l'établissement étoit notre principal objet ?

En vain, poussé par des vues humaines, l'ambitieux croit établir sa puissance dans un pays où, presque seul, & loin de sa patrie, il est de tous côtés environné d'infideles, où il n'ose se promettre aucun secours de la Grece, & n'en peut espérer de l'Occident : il fonde un bâtiment sur le sable ; bientôt l'édifice s'écroule, & celui qui l'éleve, demeure lui-même enseveli sous ses ruines.

Les Turcs vaincus, les Perſans défaits, Antioche ſubjuguée; tous ces triomphes qui nous frappent par leur éclat, ne ſont pas notre ouvrage, c'eſt à Dieu ſeul qu'il en faut attribuer la gloire; & ſi nous abandonnons la fin qu'il s'étoit propoſée, en nous accordant la victoire, j'ai peur que ces triomphes éclatants ne ſoient bientôt plus qu'un vain nom. Ne perdons pas ſi mal-à-propos le fruit de tant d'avantages que nous avons reçus du Ciel: continuons à nous conduire comme nous avons fait juſqu'ici, & que la fin de notre entrepriſe couronne de ſi glorieux débuts. Aujourd'hui que les paſſages ſont ouverts, à préſent que la ſaiſon eſt favorable, qui nous empêche de marcher droit à la Ville où doivent ſe terminer nos conquêtes?

Je vous proteſte, illuſtres Seigneurs, & je prends à témoin de ce que je dis, tous les hommes qui vivent aujourd'hui, & tous ceux qui vivront un jour; j'oſe même en atteſter le Dieu que nous adorons, & qui m'entend des Cieux: je vous proteſte donc que le temps eſt venu d'accomplir notre glorieux deſſein. Plus nous tarderons à nous mettre en devoir de le faire, plus l'exécution en deviendra difficile: ce qui eſt à préſent ſûr, va devenir de plus en plus incertain. Je prévois enfin que pour peu que nous différions, le Roi de la Paleſtine recevra infailliblement le ſecours d'Egypte qu'il attend.

Godefroy ayant ceſſé de parler, un murmure d'applaudiſſement qui s'éleva auſſi-tôt dans l'aſſemblée, fit connoître que chacun approuvoit ſon diſcours. Le ſaint Solitaire qui avoit été le premier moteur de l'entrepriſe, & qui ſe trouvoit aſſis parmi les Chefs, le vénérable Pierre prenant alors la parole, leur dit: Ce que Godefroy vient de nous faire entendre eſt une vérité dont on ne peut s'empêcher de

convenir, & je vois avec satisfaction qu'il n'y a personne dans cette illustre assemblée qui n'en ait été frappé; je n'ai donc qu'un mot à ajouter.

Quand je fais réflexion à la mésintelligence qui a si souvent régné parmi vous, à cette discorde fatale qui vous a tant de fois empêché d'entreprendre des choses importantes, & qui souvent a fait avorter le succès de celles que vous aviez entreprises, je n'en puis attribuer la cause qu'à l'autorité qui s'est trouvée partagée entre plusieurs, en qui presque toujours on a vu des sentiments différents avec un pouvoir égal. Par-tout où un seul n'est pas le maître de distribuer à chacun l'emploi qui lui convient, de récompenser le mérite & de punir le crime : par-tout en un mot où un seul n'est pas revêtu de la puissance suprême, il faut nécessairement que le désordre regne, & que les loix soient sans vigueur. Vous êtes tous amis, vous êtes tous des membres unis d'un même corps, mais il lui manque un Chef. Elisez-en un qui ait la direction de tous ses mouvements; donnez à un seul l'autorité souveraine; qu'il rempliſſe parmi vous les devoirs d'un Roi; qu'il soit revêtu de son pouvoir, & qu'il en soutienne la Majesté.

Ainsi parla le saint Vieillard : Inspiration divine, quels cœurs ne te sont point ouverts ? c'est toi qui mis ces paroles dans la bouche du Solitaire : c'est toi qui les fis goûter à tous les Chefs : tu éteignis en eux l'amour naturel qu'ont les hommes pour l'indépendance; tu réprimas ce penchant qu'ils ont à vouloir commander aux autres. Guillaume & Guelfe, qui étoient les plus considérables de l'assemblée, furent les premiers à proclamer Godefroy pour leur Général. Tous les autres applaudirent unanimement à leur choix. C'est à lui,

Digitized by Google

dirent-ils, à délibérer dorénavant & à ordonner seul. Qu'il porte la guerre où il voudra, & quand il le jugera à propos. Qu'il impose aux vaincus telles loix qu'il voudra leur imposer. Nous avons été jusqu'à présent ses égaux, nous serons dorénavant les ministres de ses volontés.

Toute l'armée fut bientôt instruite du choix qu'avoient fait les Chefs. Godefroy se fit voir aux soldats ; il leur parut digne du rang suprême où il venoit d'être élevé. Le nouveau Général reçut leur salut & leurs applaudissements d'un air noble & tranquille ; & après les avoir remerciés des marques qu'ils lui donnoient de leur zele, il ordonna pour le lendemain un revue générale de toutes les troupes.

Le soleil alloit éclairer le monde, le jour commençoit à paroître plus pur, plus beau qu'à l'ordinaire, lorsqu'on vit tous les guerriers, dans un équipage leste, s'avancer avec leurs armes, & se ranger sous ses enseignes. Ils s'étendirent dans une vaste prairie. Godefroy s'y étant rendu, toute l'armée défila devant lui, la Cavalerie d'abord, & puis l'Infanterie. Mémoire victorieuse des ans & de l'oubli, toi qui es la dépositaire de tout ce qui s'est passé dans le monde, orne ma langue des richesses de tes immenses trésors : redis-moi les noms de chaque troupe & de leurs Capitaines : fais que je puisse rendre à leur mérite l'éclat que les siecles ont obscurci, afin que désormais il soit à l'abri des outrages du temps.

Ceux qu'on vit paroître les premiers, furent les Français, au nombre de mille hommes, armés de pied en cap. Ils étoient venus de l'Isle-de-France, beau & spacieux pays situé entre quatre rivieres. Hugues, frere de leur Roi, les avoit commandés d'abord : après la mort de ce Prince, ils avoient mis à leur tête Clotaire, Capi-

Digitized by Google

taine d'un rare mérite, à qui il ne manquoit qu'une naissance royale : c'est sous les ordres de ce vaillant homme que marchoit la noble Enseigne des Fleurs-de-Lys.

Immédiatement après suivoient les Normands; ils étoient en pareil nombre que les Français, montés & équipés de la même maniere, & on ne remarquoit entr'eux aucune différence, ni quant à leur figure, ni quant à leurs armes : Robert, Duc de Normandie, les commandoit.

Guillaume & Adémar, Pasteurs des peuples, marchoient ensuite à la tête de leurs troupes. L'un & l'autre avoient consacré leur vie au ministere des Autels : mais un saint zele leur avoit fait ceindre l'épée, & prendre le casque & le bouclier. Celui-ci avoit amené de la Ville du Puy, dont il étoit Evêque, quatre cens guerriers bien montés ; l'autre, qui étoit Evêque d'Orange, en conduisoit un pareil nombre de cette ville & des environs.

Les Boulonois, au nombre de douze cens hommes, venoient après eux. Godefroy qui les commandoit, ayant été élu Capitaine général, en avoit cédé le commandement à Baudouin son frere. Le Comte de Chartres, homme également propre pour le conseil & pour l'exécution, les suivoit à la tête de quatre cens chevaux.

On vit s'avancer ensuite Guelfe, Prince dont le mérite égaloit la haute naissance & la grande fortune. Il tiroit son origine de la même souche dont est sortie l'illustre maison d'Est. Le nom qu'il portoit alors étoit Allemand, parce qu'il l'avoit pris étant entré dans la maison des Guelfes, dont il avoit hérité des seigneuries considérables en Allemagne. Il étoit Souverain de Carinthie & des pays situés le long du Danube & du Rhin, qu'avoient autrefois occupé les Rhétiens & les Sueves. A ces seigneuries

Digitized by Google

qu'il avoit eues de sa mere, il en avoit encore ajouté d'autres, & s'étoit formé de puissants Etats. Les hommes de ces climats savent adoucir la rigueur des hivers dans des lieux qu'ils temperent par une douce chaleur, & où ils se plaisent à passer le temps dans la joie & dans les festins. C'est de là que Guelfe avoit amené des guerriers qui ne craignoient point d'affronter la mort sous ses ordres. Ils n'étoient pas moins de cinq mille en partant, mais les combats précédents en avoient diminué le nombre de près de deux tiers.

Les Allemands étoient suivis de cette nation blonde qui habite entre la France, l'Allemagne & la mer, dans un Pays arrosé de la Meuse & du Rhin, gras en pâturages & abondant en bestiaux. Les habitants industrieux s'y sont fait un rempart contre l'Océan, dont souvent ils ont éprouvé la furie par les ravages de leurs biens, & par la perte entiere des villes & des provinces que ses flots ont englouties. Ils étoient au nombre de mille sous la conduite de Robert leur Seigneur.

La troupe suivante paroissoit un peu plus nombreuse; elle étoit composée d'Anglois, excellents Archers, auxquels s'étoient joints des hommes demi-sauvages, sortis des forêts de l'Irlande, & venus des extrêmités du monde. Guillaume, second fils du Roi d'Angleterre, en étoit le Chef.

Le brave Tancrede parut après eux; il n'y avoit aucun guerrier dans toute l'armée, si on en excepte le seul Renaud, qu'on pût lui comparer pour le valeur & l'intrépidité, ni pour la noblesse de l'ame, la bonne mine & les avantages personnels. Parmi tant de vertus, le seul défaut qu'on pût lui reprocher, étoit un amour funeste auquel il s'étoit laissé surprendre; un seul regard l'avoit fait naître: & comme cette passion avoit pris naissance dans l'horreur des

Digitized by Google

combats, elle se nourrissoit de chagrins & d'amertumes, & en acquéroit une nouvelle force.

On dit que ce jour célebre où les Chrétiens remporterent une si glorieuse victoire sur les Persans, Tancrede, après avoir fait des prodiges de valeur, revenant de la poursuite des fuyards, entra pour se rafraîchir dans un bocage où couloit une claire fontaine, & que là il apperçut une fille toute armée, à la réserve de la tête. Elle étoit du nombre des Infideles, & venoit d'arriver en ce lieu pour le même sujet que Tancrede. Il la vit, sa beauté le surprit, il ne put résister à ses charmes, il s'enflamma pour elle; l'amour en un instant prit naissance dans son cœur, & s'en rendit le maître. Pour la guerriere elle remit promptement son casque, & si dans un moment une troupe de Chrétiens n'étoit survenue, elle alloit sans doute attaquer celui qu'elle avoit déja vaincu. Elle se retira donc, parce qu'elle crut le devoir faire; mais en partant elle laissa son image vivement empreinte dans le cœur de son nouvel amant. Depuis ce jour fatal, cette belle Guerriere est toujours présente à ses yeux; son imagination lui retrace sans cesse le moment & le lieu où il la rencontra, & ces tristes pensées entretiennent son amour malheureux.

A l'air languissant de Tancrede, aux soupirs continuels qui lui échappoient, à la tristesse qu'on voyoit peinte sur son visage, il étoit aisé de juger qu'il aimoit & qu'il aimoit sans espérance. Huit cens guerriers marchoient sous son étendard. Ils avoient quitté pour le suivre les plaines & les côteaux de la Campanie, pays charmant, climat délicieux, où la nature étale ses pompes & prodigue ses trésors.

Deux cens Grecs venoient ensuite armés à la légere: un large cimeterre recourbé pendoit

soit à leur côté, & derriere leurs épaules ils avoient l'arc & le carquois. Leurs chevaux sont légers à la course, aisés à nourrir & infatigables au travail. Ces guerriers fondent sur leurs ennemis avec une promptitude étonnante; ils se débandent aisément; mais quoique dispersés, quoiqu'en fuyant, ils ne laissent pas de combattre. Tatin commandoit cette petite troupe. A la honte de la Grece, lui & ses compagnons furent les seuls qui s'offrirent à partager avec les Chrétiens occidentaux la gloire de cette sainte entreprise. Malheureuse nation, ne t'en prends qu'à toi seule des maux qui te sont arrivés depuis: le peu de zele que tu témoignas alors pour ta religion a été puni par la perte de ta liberté: tu es tombée dans l'esclavage; ne t'en plains point, tu ne l'as que trop mérité.

Enfin parurent les derniers, ceux qui par leur naissance & par leur valeur méritoient à juste titre le premier rang dans l'armée. C'étoit la troupe des Volontaires, composée d'autant de héros que de guerriers. Ils sont la terreur de l'Asie, c'est par eux que le Dieu Mars lance ses foudres. Que l'histoire ne vante plus les exploits des fameux Argonautes: que la fable cesse de débiter les chimériques prouesses de ces Chevaliers qu'Artus institua: ni les uns ni les autres ne sont comparables aux Héros qui composoient cette troupe invincible. Mais quel sera le Capitaine digne de les commander? Il eût été difficile de faire un choix parmi tant de Seigneurs de la premiere noblesse & de la plus haute valeur; c'est pourquoi d'eux-mêmes ils avoient déféré le commandement à l'illustre Dudon. Ce guerrier joignoit à un grand courage une grande expérience: il s'étoit trouvé à une infinité d'actions: il en portoit sur son corps les glorieuses marques, &

dans un âge déja avancé il conservoit toute la vigueur d'une verte jeunesse.

Parmi les premiers de cette troupe, on remarquoit Eustache, plus considérable encore par son propre mérite que parce qu'il étoit frere de Godefroy. On y voyoit le superbe fils du Roi de Norwege, Gernand toujours fier de ses titres & de sa naissance royale. On y comptoit Roger de Bernaville, Enguérand, Genton, Raimbaud & deux Seigneurs qui ont illustré le nom de Gérard. Ubalde y remplissoit dignement sa place, aussi bien que Rosemond, fils & héritier du Duc de Lancastre. Obizon de Toscane, les trois vaillants freres Lombards, Achille, Sforce & Palamede, & le courageux Othon, qui se rendit maître de l'écu fameux, où l'on voit un enfant sortant de la gueule d'un monstrueux serpent, se distinguoient également dans cette troupe. Il ne faut point oublier Rodolphe, ni les deux guerriers dont la valeur a rendu le nom de Gui célebre. Evrard & Garnier méritent pareillement qu'on fasse mention d'eux parmi ces héros. Mais qui le mérite mieux que vous, illustre couple, Odoart & Gildippe ! tendres amants, fideles époux ! la guerre ne put vous séparer, la mort ne vous désunira point.

De quoi n'est-on pas capable quand on aime ! Ce fut à l'école de l'amour que Gildippe devint une guerriere intrépide. La tendresse qu'elle a pour son époux ne peut lui permettre de l'abandonner un moment ; on la voit toujours combattre à ses côtés. Comme ils n'ont tous deux qu'une même ame, un seul coup peut trancher le fil de leurs jours ; dès que l'un est blessé, l'autre tombe aussi-tôt dans la langueur, & si l'un perd son sang, la vie de l'autre s'écoule par la même plaie.

Mais il n'y en avoit aucun dans cette troupe

héroïque, ni même dans toute l'armée, que le jeune Renaud n'effaçât. Son air majestueux, où l'on voyoit une noble fierté jointe à la douceur, attiroit sur lui seul tous les regards. Quoiqu'il fût à peine dans la saison des fleurs, il faisoit déja paroître des fruits : par l'éclat de ses actions, il avoit dévancé l'âge, & surpassé l'espérance. Lorsque couvert de ses armes il signaloit dans les combats sa valeur incomparable, on l'auroit pris pour le Dieu de la guerre ; si-tôt qu'il levoit la visiere de son casque, on le prenoit pour l'amour.

Ce fut sur les rives de l'Adige que la belle Sophie rendit le grand Berthold pere de ce jeune Héros. Il étoit encore à la mamelle lorsque la Princesse Mathilde le prit dans sa maison. Elle le fit élever avec soin dans tout ce qui convient à un Prince, & il demeura toujours auprès d'elle jusqu'à ce que le son de la trompette, qui retentissoit du côté de l'Orient, parvint à ses oreilles. A peine avoit-il atteint son troisieme lustre, lorsqu'il prit la résolution de s'échapper seul des mains qui l'avoient nourri. Il traversa bien des pays qui lui étoient inconnus, passa la mer qui sépare l'Europe de l'Asie, & se rendit enfin au camp des Chrétiens. Fuite héroïque & digne d'être imitée par quelqu'un de ses illustres neveux. Il y avoit déja trois ans qu'il avoit joint l'armée, & un poil léger commençoit à peine à paroître sur son visage.

Après que la Cavalerie eut achévé de passer, on vit paroître les gens de pied. La premiere bande étoit conduite par Raimond, Comte de Toulouse. C'étoit aux pieds des Pyrénées & le long des bords de la Garonne qu'il avoit formé ses bataillons. Ils étoient quatre mille hommes bien armés, bien disciplinés & endurcis aux travaux de la guerre, & ils ne pouvoient avoir à leur tête un Capitaine plus vaillant, ni plus expérimenté.

Etienne d'Amboiſe en conduiſoit cinq mille qu'il avoit levés aux environs de Tour, & de Blois. Quoiqu'ils fuſſent couverts de fer, ils etoient néanmoins peu capables de réſiſter long-tems à la fatigue. Le pays agréable où ils avoient pris naiſſance produit ordinairement des hommes qui ſe reſſentent beaucoup de la molleſſe & de la douceur du climat qui les a vus naître. Leur premier choc eſt impétueux, mais il ne ſe ſoutient point, & leur ardeur ſe ralentit aiſément.

Alcaſte paroiſſoit enſuite à la tête de la troiſieme bande, avec une démarche auſſi fiere que le fut jadis devant Thebes celle de l'audacieux Capanée. Il commandoit ſix mille Helvétiens. Cette nation guerriere, qui habite dans les Alpes, a converti le fer de ſes charrues en inſtruments plus nobles; elle en a forgé des armes; & de la même main dont ils conduiſoient leurs troupeaux, ces hommes intrépides oſent attaquer les plus puiſſants Rois.

C'étoit enfin ſous l'étendard fameux où l'on voit la tiare & les clefs de ſaint Pierre, que marchoit la quatrieme & derniere troupe. Camille en étoit le Chef. Fier de ſe trouver à cette ſainte entrepriſe, il ſe promettoit bien d'égaler la gloire de ſes aïeux. Il ſe flattoit du moins de faire connoître que ſi dans la diſcipline militaire les anciens Romains ont ſurpaſſé leurs deſcendants, ceux-ci ne ſont point inférieurs en courage à leurs ancêtres.

La revue générale de l'armée étant faite, & toutes les troupes s'étant trouvées en bon état Godefroy fit venir les principaux Capitaines, & leur dit: Tenez-vous prêts à marcher dès demain, allons inveſtir la ville ſainte, pendant que nos ennemis s'y attendent le moins: diſpoſez-vous à partir, préparez-vous au combat, & comptez ſur la victoire. L'aſſurance avec laquelle il leur parla, redoubla leur ardeur: ils voudroient déja être au lendemain.

Digitized by Google

s ſont dans l'impatience de voir lerev l'aurore.
Cependant le ſage Général n'étoit pas ſans quiétude, quoiqu'il n'en fît rien paroître ; avoit eu avis que le Soudan d'Egypte s'éit mis en marche, & qu'il s'avançoit vers aza, place forte, & très-propre à lui donr entrée dans la Paleſtine. Il s'attendoit bien e ce Prince entreprenant ne ſe tiendroit pas ns l'inaction, & qu'il auroit bientôt ſur les as toutes les forces de l'Egypte. C'eſt pourioi faiſant venir Henri, en qui il avoit beauup de confiance, il lui ordonna de s'embarer promptement ſur un bâtiment léger, & aller à Conſtantinople. Un homme, lui t-il, de qui je ne reçois point d'avis incerins, m'a fait ſavoir que le fils du Roi de anemarck, jeune Prince d'un grand couge, amenoit à notre ſecours une armée de s régions voiſines du Pole, & qu'il étoit êt d'arriver ſur les terres de l'Empire Grec. crains l'eſprit fourbe & artificieux de Comne ; il mettra tout en uſage pour engager Prince Danois à s'en retourner, ou du oins à porter ſes efforts de quelque côté t éloigné de nous. Diſpoſez donc ce Prince nous venir joindre : repréſentez-lui que ſon opre intérêt le demande, & que dans la circonſtance préſente le retardement ne lui feroit int honneur. Mais, ajouta-t-il, ne revenez int avec lui, il eſt à propos que vous reſtiez près de l'Empereur, pour preſſer le ſecours 'il nous a ſouvent promis, & que le traité qu'il ait avec nous l'engage à nous donner. Henri, rès avoir reçu les lettres & les ordres ſecrets de 1 Général, prit congé de lui. Son départ lma un peu les inquiétudes de Godefroy.
Le ſon des trompettes & des tambours ſe fit tendre le lendemain matin dans le camp. A ce

ſignal toutes les troupes, avec une ardeur pleine d'alégreſſe, ſe diſpoſent à partir : tous les ſoldats s'animent les uns les autres. Après une ſéchereſſe brûlante, jamais le bruit du tonnerre, qui annonce une pluie prochaine, n'a été ſi agréable aux mortels languiſſants, que le fut alors à ces troupes courageuſes le ſon des inſtruments de guerre. Chacun s'équipe & ſe couvre de ſes armes, chacun ſe range ſous les ordres de ſon Capitaine. L'armée étant aſſemblée, toutes les enſeignes furent déployées pour ſe mettre en marche ; on en remarquoit une, entr'autres, grande & magnifique, c'étoit l'enſeigne générale où brilloit une Croix triomphante. A meſure que le ſoleil s'avançant dans ſa courſe devenoit plus éclatant, ſes rayons qui frappoient avec plus de force les armes des ſoldats, en faiſoient ſortir plus d'étincelles : l'air paroiſſoit en feu, & le bruit du fer agité, joint au henniſſement des chevaux, retentiſſoit au loin dans la campagne.

Godefroy ne manqua pas, en Capitaine expérimenté, d'envoyer une troupe de Cavaliers reconnoître le pays ; il eut ſoin de faire précéder l'armée d'un bon nombre de Pionniers pour applanir les chemins, combler les foſſés, & ouvrir des paſſages aux endroits difficiles. Mais il n'y avoit ni ennemis en campagne, ni murailles entourées de foſſés, ni torrent, ni forêt qui pût retarder la marche des Chrétiens ; rien n'étoit capable de ralentir leur ardeur.

Tel eſt le Prince des fleuves, lorſqu'ayant enflé ſes eaux, il ſort de ſon lit & ſe répand dans les plaines ; il n'y a point de barrieres qu'on puiſſe alors oppoſer à ſa véhémence. Le Roi de Tripoli étoit le ſeul qui eût pu mettre obſtacle à la marche de l'armée ; mais il n'oſa ſe déclarer contre les Chrétiens, il leur laiſſa le paſſage libre ſur ſes terres, & ſe renfermant dans ſes

Digitized by Google

fortes murailles, avec ses troupes & ses trésors, il leur envoya des présens pour obtenir d'eux les conditions qu'ils voulurent lui imposer.

Du mont Seïr, peu éloigné de la Ville sainte, & d'où l'on découvre tout le pays, il descendit une multitude de fideles, portant des dons aux vainqueurs. La joie qu'ils avoient de voir leurs freres étoit peinte sur leurs visages, elle éclatoit dans leurs discours, & ils témoignoient en même tems leur surprise à la vue des armes étrangeres qui leur étoient inconnues. Godefroy leur demanda, & obtint d'eux des guides sûrs pour conduire l'armée. On ne s'écarta point des bords de la mer, afin que la flotte chrétienne, qui étoit le long des côtes, pût fournir au camp toutes les provisions nécessaires. Il en étoit abondamment pourvu : Crete, Chio, toutes les Isles de la Grece lui prodiguoient à l'envi leurs vendanges & leurs moissons. Par la supériorité du nombre de leurs vaisseaux, les Chrétiens étoient alors les maîtres de la mer ; car outre que les flottes des Vénitiens & les Génois avoient armées, la France, l'Angleterre, la Hollande, la Sicile, en avoient encore équipé d'autres ; & ces flottes différentes concourant au même dessein, après s'être munies de tout ce qui pouvoit être nécessaire aux troupes de terre, s'étoient rendues sur les côtes de la Palestine sans aucun empêchement de la part des infideles.

Déja la renommée, qui publie également le mensonge & la vérité, avoit répandu le bruit que l'armée chrétienne s'étoit mise en marche, & qu'elle ne trouvoit aucun obstacle en son chemin. Elle avoit annoncé quelles étoient ses forces ; elle en détailloit le nombre ; elle vantoit en particulier la valeur de ses plus illustres guerriers ; elle en disoit le nom ; elle racontoit leurs exploits ; & par ces bruits ef-

frayants elle avoit jetté la consternation dans l'armée des usurpateurs de la Cité sainte. Souvent le mal qu'on craint paroît plus insupportable que celui qu'on sent. Dans la Ville & aux environs, la Sarrazins étoient dans une inquiétude continuelle : toujours attentifs à ce qui se débitoit sur cette guerre terrible, dont ils étoient menacés, tout ce qu'ils entendoient dire entretenoit & redoubloit leurs alarmes. Mais le Prince qui régnoit alors dans Jerusalem étoit encore plus trouble & plus agité. Il se nommoit Aladin, homme naturellement cruel, quoique l'âge avancé où il étoit eût un peu adouci sa férocité. Il s'étoit emparé depuis peu de ce Royaume, qu'il gouvernoit avec une défiance & des soupçons perpétuels. Dès qu'il eut appris le dessein qu'avoient les Chrétiens de le venir assiéger, à cette défiance, qu'il avoit de ses propres sujets, se joignit la crainte des ennemis qui le venoient attaquer.

Partie du Peuple de Jérusalem adoroit Jesus-Christ, partie suivoit la loi de Mahomet ; & ceux-ci surpassoient en nombre les premiers. Aladin s'étant rendu maître de la Ville, pour favoriser ceux de sa secte, il les avoit entiérement exemptés de charges & d'impôts, & en avoit accablé les Chrétiens ; il ne pouvoit donc que leur être odieux : ainsi ses agitations & ses inquiétudes ayant redoublé dans cette conjoncture, son esprit s'étoit aigri ; sa cruauté naturelle, que l'âge n'avoit pas éteinte, s'étoit réveillée ; il devint plus que jamais altéré de sang. Tel un serpent que le froid a engourdi, reprend aux approches de l'été son naturel dangereux. Tel un lion domestique, si-tôt qu'on l'offense, redevient furieux & terrible. Je vois, disoit le Tyran, la joie peinte dans les yeux de cette troupe infidelle ; ils sont les seuls que le commun malheur ne touche point : le danger qui nous menace a des charmes pour

leux. Peut-être même que les perfides roulent dans leurs têtes de pernicieux deſſeins ; peut-être qu'ils conſpirent contre ma vie, ou qu'ils ſongent aux moyens d'introduire dans la place nos ennemis, qu'ils regardent comme leurs freres. Mais je préviendrai leurs complots ; les traîtres périront tous avant que de voir le ſuccès de leur perfidie, je ne ferai grace à aucun ; les enfants même, entre les bras de leurs meres, ne ſeront pas épargnés : leurs maiſons & leurs temples embraſés leur ſerviront de bûcher ; & malgré leurs vœux impuiſſants, immolés eux-mêmes ſur ce tombeau qu'ils réverent, leurs Prêtres ſeront les premieres victimes que choiſira ma vengeance.

Ainſi menaçoit le Tyran. Il n'exécuta pas néanmoins ce que lui ſuggéroit ſa fureur ; mais ce ne fut pas la pitié qui l'en empêcha : un ſentiment plus lâche le retint, il eut peur de s'ôter par cette inhumanité tout moyen de traiter avec les Chrétiens qui venoient l'attaquer : il craignit de s'en faire par-là des ennemis irréconciables ; il réprima donc ſa rage, ou plutôt il ſongea à l'exercer d'une autre maniere. Il fit réduire en cendre tous les villages & toutes les maiſons des environs de la Cité ſainte ; il fit détruire & arracher les arbres fruitiers, & généralement tout ce que la terre produit, afin que les aſſiégeants ne trouvaſſent ni à ſe loger ni à ſe nourrir ; il troubla l'eau des fontaines & des ruiſſeaux, & par une précaution barbare, le poiſon qu'il fit mêler aux ondes pures, en rendit l'uſage mortel. Il ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à la défenſe de la Ville ; elle étoit très-forte de trois côtés : celui du Nord étoit un peu plus foible, il le fortifia par de hautes & épaiſſes murailles, & fit entrer enſuite dans la place de nombreuſes troupes, tant de ſes propres ſujets que d'étrangers qu'il avoit pris à ſon ſervice.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

CHANT II.

PENDANT que le Roi de Jérusalem se prépare à la guerre, Ismen un jour se présente devant lui; Ismen, dont la voix se peut faire entendre au fond des tombeaux, & ranimer quand il lui plaît la cendre des morts: Ismen qui, par la force de ses charmes, fait pâlir le Monarque des enfers jusque sur son trône, & dispose à son gré des démons comme s'ils étoient ses esclaves. Ce Magicien adoroit autrefois J. C. il suit à présent la Loi de Mahomet; mais n'ayant pu oublier entiérement son premier culte, on le voit souvent faire un usage impie & un mêlange profane des deux Religions qu'il n'a jamais bien connues. Ayant donc quitté les cavernes, où loin des mortels il exerce son art exécrable, il vient dans le commun danger trouver son Roi, pour joindre à l'injustice de ce méchant Prince, les conseils d'un homme encore plus méchant.

Seigneur, lui dit-il, l'armée victorieuse arrive à nos portes. Faisons de notre côté ce qui convient à des hommes courageux; le ciel & la terre favoriseront nos efforts. Vous remplissez également les devoirs d'un grand Roi, & ceux d'un bon Général. Votre prévoyance a pourvu à tout; & si l'exemple du Prince sert ici de modele aux Sujets, cette terre va servir de sépulture à vos ennemis.

Je viens, Seigneur, pour partager, autant qu'il est en moi, les périls & les peines avec vous. Ce qu'on peut attendre d'un âge extrêmement avancé, ce sont des conseils: je vous offre les miens, avec tous les secours que je

Digitized by Google

s tirer de mon art. Je forcerai les esprits reles, qui furent autrefois chassés du ciel, à seider mes desseins : voici de quelle maniere je tends m'y prendre & par où je veux commen-. Il y a dans le Temple des Chrétiens un Ausecret, où est révérée l'Image de celle qu'ils gardent comme leur Déesse & la Mere de leur eu. Cette Image est couverte d'un voile, e lampe ardente brûle perpétuellement dent elle, & l'on voit tout autour un grand mbre de témoignages de la crédulité chrénne, dans les tableaux de vœux qui lui sont nsacrés. Je prétends donc que cette Image ant enlevée du lieu où elle est, vous la porez de votre main dans notre principale Mosuée. J'emploierai ensuite des charmes si puisnts qu'elle deviendra pour cette Ville un gage ssuré de sa défense. Tant que nous aurons Image en notre puissance, la profondeur de on art vous répond de la victoire & de la duée de votre Empire.

Il dit, & persuada. Aussi-tôt le Roi courut vec impatience à la maison du Seigneur, il arracha des mains des Prêtres l'Image sarée, & la porta dans son temple ; ce temple malheureux, où les prieres qu'on offre à Dieu ne font que l'irriter. C'est dans ce lieu impur que la sainte Image fut placée ; c'est-là que le Magicien exerça sur elle les plus horibles profanations : mais le lendemain matin, celui qui avoit soin de la Mosquée, vit avec étonnement que l'Image n'étoit plus au lieu où elle avoit été mise ; il la chercha en vain partout, & ne la trouvant point, il alla sur le champ rendre compte au Roi de ce qui venoit d'arriver. A cette nouvelle, Aladin fut saisi d'une extrême colere, il ne douta pas un moment que quelqu'un des Fideles ne fût

l'auteur de cette action; soit qu'en effet quelque Chrétien y ait eu part, soit que les Anges irrités n'aient pu souffrir de voir l'Image de leur Reine placée dans un lieu si indigne, il est encore incertain si cela se passa d'une maniere naturelle ou miraculeuse; la piété néanmoins nous porte à croire que le zele des Anges l'emporta dans cette occasion sur celui de hommes, & que c'est à eux qu'il en faut attribuer l'honneur.

Cependant le Roi fit faire une perquisition rigoureuse de l'Image enlevée: toutes les Eglises des Chrétiens, toutes leurs maisons furent exactement visitées; il promit de grandes récompenses à celui qui découvriroit le vol, & menaça de peines terribles quiconque le recéleroit. Le Magicien de son côté n'oublia rien pour s'éclaircir de la vérité, mais ses conjurations, & les menaces du Roi furent également infructueuses; à la honte de l'autorité royale & de l'art magique, rien ne se découvrit. Alors Aladin, qui continuoit toujours à soupçonner les Chrétiens, entra dans une vraie fureur contr'eux; sa fureur devint bientôt une rage, il ne garda plus aucunes mesures, & jura de se venger cruellement. L'insolent qui a osé me braver n'échappera pas à mon courroux, il périra; & c'est dans la perte commune de tous ceux de sa secte qu'il va trouver la sienne. Pour que le criminel ne puisse échapper, il faut que l'innocent périsse. Y en a-t'il un seul parmi eux qui le soit? Ne sont-ils pas tous nos ennemis déclarés? Ne leur cherchons point d'autre crime, ils méritent tous la mort; allons, mes fideles sujets, armez-vous du fer & du feu pour les détruire: frappez, brûlez, exterminez.

Ainsi parla le Tyran furieux: l'Arrêt de mort qu'il venoit de prononcer fut bientôt divulgué; il parvint incontinent aux oreilles des Chré-

tiens. Ce coup les frappa & les étourdit : la crainte d'une mort prochaine saisit tellement les esprits qu'ils resterent privés de tout sentiment. Ils n'employerent ni excuses ni prieres pour se garantir d'un mal qui les accabloit d'avance. Mais ces infortunés que la foiblesse retenoit dans l'inaction, trouverent du secours d'où ils en devoient le moins attendre.

Il y avoit parmi eux une jeune fille d'une ame grande, & d'un cœur vraiment généreux : sa beauté étoit parfaite ; mais peu touchée de cet avantage, elle ne s'en soucioit qu'autant qu'une vertu sévere le peut permettre. Ce qui augmentoit son mérite, c'est qu'elle le cachoit avec soin dans l'obscurité de sa maison, craignant les louanges, fuyant les adorateurs, & se dérobant scrupuleusement aux regards des hommes. Mais une beauté rare peut-elle être éternellement inconnue? Amour, tu ne le permis pas, tu la découvris aux yeux d'un jeune homme dont tu enflammas le cœur. Quelquefois l'amour est aveugle, quelquefois c'est un Argus ; souvent il a les yeux bandés, & souvent sa vue pénetre jusqu'aux lieux les plus retirés ; il fait que les beautés les plus soigneuses de se cacher ne peuvent échapper aux regards curieux des mortels. Cette jeune fille se nommoit Sophronie : Olinde est le nom de son amant ; ils étoient l'un & l'autre de même pays & de même Religion. Celui-ci avoit autant de modestie & de retenue, que sa maîtresse avoit de beauté. Ses desirs étoient vifs, mais il avoit peu d'espérance, & ne demandoit rien. Sa passion n'étoit point connue de celle qui la causoit, soit qu'il n'eût osé la déclarer, soit qu'il n'en eut point trouvé l'occasion. Elle de son côté, ou ne l'avoit point vu, ou n'avoit pas fait attention à ses soupirs,

Digitized by Google

ou les avoit mépriſés. Ainſi le malheureux Olinde avoit aimé juſqu'alors ou ſans être vu de ſa maîtreſſe, ou ſans en être connu, ou ſans qu'elle eût daigné l'écouter.

Dès que Sophronie eut appris l'Arrêt cruel qui condamnoit tous les Chrétiens à la mort, elle forma le deſſein de ſauver ſes freres ; ſon eſprit courageux lui en ſuggéra d'abord un moyen ; ſa pudeur s'y oppoſa quelque temps, mais enfin le courage l'emporta, ou plutôt elle ſut allier la pudeur avec un courage rempli de bienſéance. Elle ſort donc ſeule, au milieu de tout le peuple, ſans affectation ni de cacher, ni de montrer ſa beauté. Elle marche les yeux baiſſés & couverte d'un voile, avec une contenance douce & aſſurée. Il eût été difficile de juger s'il y avoit de la parure ou du négligé dans ſa perſonne, de l'art ou du naturel dans ſon maintien : cette négligence étoit un artifice de la nature, de l'amour & du ciel qui la favoriſoit. Attirant les yeux de tout le monde, elle continue ſon chemin ſans regarder perſonne, & elle arrive enfin devant le Roi. La colere qu'elle remarque ſur le viſage de ce Prince ne l'intimide point ; elle ſoutient avec fermeté ſes regards terribles, & lui parle en ces termes: Seigneur, ſuſpendez un inſtant votre courroux, retenez la fureur de votre peuple : je viens vous découvrir, je viens remettre entre vos mains le coupable que vous cherchez, & qui vous a ſi cruellement offenſé.

A la vue de cette beauté courageuſe, Aladin fut d'abord frappé, il réprima ſa colere, & adoucit ſes regards. S'il avoit eu une ame moins dure, & Sophronie un air moins ſévere, il auroit été touché d'amour pour elle ; mais une ſévere beauté eſt peu propre à attendrir un cœur farouche ; c'eſt l'envie de plaire,

Digitized by Google

ce ſont les manieres attrayantes qui ſont naître & qui entretiennent l'amour ; il n'y eut donc dans le Roi qu'un mouvement de ſurpriſe & de curioſité. Racontez-moi ce que vous ſavez, lui dit-il, je vais donner ordre qu'on ne faſſe aucun mal aux Chrétiens. Alors elle pourſuit de cette ſorte : vous Voyez le criminel devant vous, Seigneur. C'eſt ma main qui a fait le coup ; c'eſt moi qui ai enlevé l'Image ; je ſuis celle que vous cherchez, & la ſeule que vous devez punir : ainſi cette généreuſe fille ſe dévoua pour le ſalut de ſes freres. O menſonge héroïque ! quelle eſt la vérité qu'on puiſſe te comparer ? Le Roi retenant la colere que ce diſcours excitoit en lui, dit à Sophronie : Il faut que je ſache qui vous a conſeillé, qui vous a aidé dans cette entrepriſe. Je n'en ai pas voulu partager la gloire avec perſonne, reprit-elle, ſeule j'en ai conçu le deſſein, je l'ai ſeule exécuté. Ce ſera donc ſur toi ſeule, s'écria le Tyran, que tombera ma vengeance. Il eſt juſte, dit la fille ſans s'émouvoir, qu'ayant eu tout l'honneur de l'action, j'en reçoive ſeule la récompenſe. Mais, ajouta le Roi, dont le courroux s'allumoit de plus en plus, où as-tu caché cette Image que tu as dérobée ? Je ne l'ai point cachée, lui répondit-elle, je l'ai brûlée, & j'ai eu raiſon de le faire, puiſque par ce moyen elle ne ſera plus expoſée aux profanations des impies. Mais, Seigneur, continua Sophronie, ou vous voulez avoir l'Image, ou vous voulez connoître celui qui l'a dérobée : voici le coupable, il eſt devant vos yeux ; pour l'Image, vous ne la verrez jamais : cependant l'action que j'ai faite n'eſt point un vol ; j'ai pu légitimement reprendre ce que vous nous aviez enlevé avec la derniere injuſtice. A ces mots la colere du Tyran éclata, la fureur s'empara de ſon eſ-

prit. Généreuſe fille, n'eſpere plus de pardon ; ta vertu, ton courage, ton ame noble & grande ne peuvent te garantir ! en vain l'amour prétend te faire un bouclier des charmes de ta beauté. Le Roi barbare la condamne impitoyablement à périr dans les flammes. Sophronie eſt arrêtée dans le moment. Déja on lui arrache ſon voile, & on la dépouille de la chaſte robe qui la couvre. Déja ſes mains délicates ſont ſerrées de liens cruels. Elle garde un profond ſilence, ſon courage n'eſt point ébranlé ; mais les roſes de ſon teint qui perdirent un peu de leur éclat ordinaire, firent juger que ſa grande ame ne put s'exempter de ſentir alors un léger trouble.

Cependant le bruit de cette aventure ſe répand par toute la ville, le peuple accourt en foule ſur la place, Olinde y vient auſſi ; il eſt inſtruit de l'action, mais il ignore encore le nom de l'Héroïne, & ſon amour lui donne de l'inquiétude. Il arrive donc, & reconnoît ſa maîtreſſe ; il la voit entre les mains des cruels exécuteurs avec l'air d'une perſonne qui vient d'être condamnée, mais qui n'eſt nullement criminelle. Dans l'inſtant il fend la preſſe, il s'approche du Roi, & s'écrie : Cette fille n'eſt point coupable du vol, c'eſt folie à elle de s'en vanter. Une femme ſeule oſeroit-elle former un pareil deſſein ? le pourroit-elle exécuter ? comment eſt-ce qu'elle a fait pour tromper les Gardes ? Qu'elle diſe comment elle a pu enlever l'Image du lieu où elle étoit ſi ſûrement renfermée ? C'eſt moi, Seigneur, c'eſt moi qui l'ai dérobée. O pouvoir de l'amour dans un amant même qui n'eſt pas aimé ! Le jeune homme ajoute enſuite : Je ſuis entré la nuit par une des fenêtres de la Moſquée : je me ſuis fait un chemin impraticable à tout autre. Comme je ſuis l'auteur de l'action, il

eſt

eſt juſte que j'en ſouffre la peine ; que Sophronie ne vienne donc pas m'enlever un châtiment qui m'eſt dû : c'eſt moi qui doit porter les fers dont elle eſt chargée ; c'eſt pour moi que ce bûcher s'apprête, & que cette flamme s'allume.

Sophronie alors levant les yeux, jetta ſur Olinde un regard plein de douceur, & lui dit : que prétends-tu faire, innocent malheureux ? Quel eſt ton deſſein ? Quelle fureur te guide & t'entraîne ? Ne me crois-tu donc pas aſſez de courage pour ſoutenir la colere d'un homme ? ſçache que je puis braver auſſi bien que toi tout ce que la mort a de plus terrible. Ces paroles ne font point changer Olinde, il perſiſte dans ſa réſolution. O ſpectacle charmant, où l'on voit l'amour & la magnanimité diſputer la victoire ; où la mort doit être le prix du vainqueur, & la vie, la peine du vaincu ! Mais la colere du Roi redouble d'autant plus que Sophronie & ſon Amant font paroître de conſtance à s'accuſer eux-mêmes : il croit que leur fermeté les déshonore : le mépris qu'ils témoignent de la mort lui paroît une inſulte. Eh bien, dit-il en furie, il faut les croire tous deux, l'un & l'autre obtiendra ce qu'il demande ; & dans le moment il donne ordre aux miniſtres de ſa vangeance de ſaiſir Olinde.

Le jeune homme eſt incontinent chargé de fers. Il eſt enſuite lié à un même poteau avec ſa maîtreſſe : Sophronie & lui y ſont attachés dos à dos, & ils ne peuvent ſe voir. Le bûcher ſe dreſſe autour d'eux, la flamme étoit prête à l'embraſer, lorſque le malheureux Amant ne pouvant retenir ſes ſanglots, adreſſe ſes plaintes douloureuſes à la compagne de ſon ſupplice. Voici donc, belle Sophronie, les liens qui devoient un jour nous unir : voilà la flam-

me qui devoit embraſer nos cœurs d'une ardeur mutuelle. L'amour, hélas! m'avoit fait eſpérer une autre flamme & d'autres nœuds; mais le deſtin barbare nous réſervoit ceux-ci. Une conſolation du moins me reſte dans mon malheur, c'eſt que n'ayant pu paſſer ma vie avec vous, je vous tiendrai compagnie dans la mort cruelle qui vous eſt préparée. Non, Sophronie, il n'y a que votre ſort rigoureux qui m'afflige; le mien eſt digne d'envie, puiſque je meurs à côté de vous. Mais que la mort me paroîtroit douce, que mon ſupplice auroit de charmes, s'il m'étoit permis de finir ma vie attaché vis-à-vis de vous, afin que venant à pouſſer en même temps notre dernier ſoupir, nous puſſions faire enſemble un tendre échange de nos ames!

Ainſi ſe plaignoit cet Amant infortuné. Sa Maîtreſſe alors le reprenant avec douceur, lui parla de cette maniere: L'état où nous ſommes préſentement l'un & l'autre demande de vous, cher ami, d'autres penſées & d'autres plaintes. Occupez-vous du Seigneur que vous avez offenſé; implorez ſa miſéricorde; ſongez à vous rendre digne de la récompenſe qu'il promet à ſes ſerviteurs. Souffrez la mort pour ſon ſaint Nom, & que cette penſée ſeule vous faſſe trouver de la douceur dans votre ſupplice, élevez les yeux vers le Ciel; conſidérez-en la beauté; contemplez ce ſoleil brillant qui ſemble nous inviter à nous élancer vers lui.

La multitude des Infideles qui aſſiſtoient à ce triſte ſpectacle, ne put alors retenir ſes pleurs: les Chrétiens en verſoient auſſi, mais en ſecret. Une émotion inconnue ſe fit même ſentir au cœur farouche d'Aladin: il s'en apperçut; mais voulant demeurer inflexible, il tourna la vue d'un autre côté & ſe retira. Dans cette affliction générale tu conſerveras ſeule de

Digitized by Google

la fermeté, magnanime Sophronie; tout un peuple eſt attendri ſur toi, tu parois ſeule inſenſible à ce qui te regarde.

Nos deux Amants étoient réduits à cette extrêmité, lorſqu'on vit arriver ſur la place un guerrier de haute apparence. Ses armes & ſon habit étranger font voir qu'il vient d'un pays éloigné. Le tigre qu'il porte pour cimier ſur ſon caſque, attire tous les regards; c'étoit l'enſeigne fameuſe qui diſtinguoit ordinairement Clorinde dans les combats; à cette marque chacun crut reconnoître l'illuſtre guerriere; & en effet, c'étoit elle-même. Dès l'âge le plus tendre, ayant conçu du mépris pour tous les amuſements des femmes, la fiere Clorinde ne daigna jamais occuper ſes mains ſuperbes, de l'aiguille & du fuſeau. Fuyant le ſéjour des villes, & l'air de molleſſe qu'on y reſpire, elle habita toujours les forêts & les campagnes: ce n'eſt pas dans les lieux ſauvages que la pudeur court plus de riſque. La fierté étoit peinte ſur ſon viſage: cette fille altiere ſe plaiſoit à inſpirer la terreur; mais ſon air, quoique terrible, ne la rendoit pas moins belle. Dans ſa premiere jeuneſſe elle s'occupa à dompter un courſier fougueux, à manier l'épée & la lance, à endurcir ſes membres à la courſe, à la lutte, & à tous les exercices qui peuvent rendre le corps vigoureux. La chaſſe des lions & des ours devint enfin ſon amuſement ordinaire. Enfin elle s'adonna au métier des armes, & ſe rendit une guerriere redoutable. Dans les forêts les animaux féroces la prenoient pour un homme intrépide, & dans les combats les hommes la regardoient comme un lion. Elle arrivoit alors du fond de la Perſe, en intention de faire ſentir aux Chrétiens la force de ſon bras; & déja plus d'une fois elle avoit couvert

la terre de leurs corps & teint les rivieres de leur sang.

Le premier objet qui s'offrit à ses yeux, fut l'appareil du supplice des deux malheureuses victimes : curieuse de voir de plus près, & d'apprendre le sujet de leur châtiment, elle pousse son cheval vers le bûcher. Le peuple lui fait place ; ensuite elle observe que des deux criminels l'un gémit & l'autre garde le silence ; que le sexe le plus foible est celui qui témoigne en cette occasion le plus de courage. Elle remarque néanmoins que le jeune homme se plaint, mais d'une maniere à faire connoître que son malheur particulier n'est pas ce qui l'occupe le plus ; pendant que la jeune fille, ayant les yeux élevés vers le ciel, semble, avant que de mourir, être déja détachée de la terre. Clorinde est attendrie, elle laisse échapper quelques larmes ; cependant elle s'intéresse davantage pour celle qui paroît la moins affligée, le silence de celle-ci la touche plus que les plaintes de l'autre. Voulant donc s'instruire de tout, elle s'adresse à un homme d'un âge déja avancé, & lui dit : Apprenez-moi qui sont ces infortunés, quel crime ils ont commis, & si c'est leur malheur ou leur faute qui les a conduits à cet état déplorable ? Cet homme la satisfit sur le champ. Clorinde comprit aisément l'innocence de l'un & de l'autre ; leur sort la toucha, & elle résolut aussi-tôt d'empêcher, ou par priere ou par force, que ces deux Amants généreux ne périssent.

Elle accourt promptement au bûcher, en fait éteindre le feu qui commençoit à s'allumer, & dit aux ministres : Qu'aucun de vous ne songe à poursuivre cette entreprise avant que j'aie parlé au Roi, je vous garantis qu'on ne vous fera point un crime de ce retarde-

ment. Son air majestueux & terrible les intimide : ils lui obéissent, & du même pas elle va chercher le Roi. Elle le trouva bientôt qui venoit audevant d'elle. Seigneur, lui dit la Guerriere, je suis Clorinde, ce nom ne vous est peut-être pas inconnu ; je viens ici pour défendre notre Religion, & pour soutenir votre couronne. Soit qu'il s'agisse d'employer mon bras pour vous dans l'enceinte de ces murs, ou de combattre à la campagne, vous n'avez qu'à commander : quoi qu'il vous plaise de m'ordonner, vous me voyez prête à l'exécuter ; je ne crains point les entreprises les plus difficiles, & ne dédaigne pas les plus aisées. Illustre fille, lui répond le Roi, il n'y a point de lieu si reculé dans le monde où la gloire de votre nom ne soit parvenue ; quel bonheur pour moi de vous voir aujourdh'ui joindre votre redoutable épée à nos armes : mon cœur est présentement inaccessible à la crainte ; une armée entiere me donneroit moins d'assurance que le secours de votre bras. J'ai déja impatience de voir Godefroy campé devant nos murailles. Clorinde ne recevra point ici d'ordres de personne, & tout le monde en recevra d'elle ; tous nos Guerriers se feront un devoir & un honneur de lui obéir.

La Guerriere ayant répondu avec modestie aux louanges que le Roi lui donnoit, elle ajouta : Il vous paroîtra peut-être un peu étrange, Seigneur, que je vous demande une récompense avant que de vous avoir rendu aucun service ; mais votre générosité me donne de la confiance. Je vous supplie donc par mes services que j'ai dessein de vous rendre, d'accorder la liberté aux deux malheureux que vous avez condamnés : s'ils sont criminels, c'est leur grace que je vous demande ; & s'ils sont innocents, je vous demande justice pour

Mais le Tyran soupçonneux, croyant qu'il y auroit du danger à garder dans son Empire une vertu si rare, donna ordre à ces deux époux de sortir sur le champ de la ville & des terres de son obéissance ; il voulut même que tous les Chrétiens fussent compris dans ce cruel banniſſement. On vit donc alors parmi les Fideles une triste & dure séparation, car Aladin ne bannit que les hommes faits, il retint les femmes & les enfants, de qui il n'avoit rien à craindre, & il les retint comme des gages de la fidélité de leurs époux & de leurs peres. Partie de ces malheureux errerent à l'aventure ; partie se laissant aller au désespoir, étouffèrent les sentiments de la nature, & se révolterent ouvertement contre le Tyran. Ceux-ci allerent se joindre à l'armée chrétienne au moment qu'elle entroit dans Emmaüs : c'est une petite ville qui n'est distante de Jérusalem que d'environ trois heures de chemin. Les Chrétiens reçurent leurs freres avec joie : les traitements qu'on venoit de leur faire les indigna, ils sentirent redoubler leur impatience. Cependant comme le jour commençoit à être sur son déclin, le Général ne permit pas que l'armée allât plus avant, il la fit camper en ce lieu.

Les tentes venoient d'être dressées, & le soleil étoit sur le point de se précipiter dans l'Océan, lorsqu'on vit arriver dans le camp deux Seigneurs étrangers, qui avoient avec eux une nombreuse suite ; on jugea à leur air qu'ils venoient avec des sentiments de paix, & en effet, c'étoient des Embassadeurs que le Soudan d'Egypte envoyoit à Godefroy. L'un d'eux étoit Alete, homme de basse naissance, mais qu'une éloquence douce, flatteuse, insinuante, avoit fait parvenir aux premiers honneurs de la Cour. C'étoit un esprit souple, dissimulé, artificieux,

& qui poſſédoit parfaitement l'art de donner, ſous l'apparence de louanges, de blâmes à ceux qu'il vouloit perdre. L'autre étoit le Circaſſien Argant, qui, d'un pays éloigné, s'étoit venu rendre auprès du Soudan. Sa rare valeur l'avoit fait élever par ce Prince aux plus hauts emplois de la guerre ; au reſte il étoit violent, cruel, impitoyable, mépriſant également toutes les Religions, & faiſant dépendre de ſon épée ſeule la raiſon & l'équité.

Ces Ambaſſadeurs ayant été admis à l'audience, ils trouverent Godefroy vêtu ſimplement, & aſſis familiérement parmi ſes Capitaines. Le vrai mérite n'a pas beſoin d'une pompe extérieure pour ſe ſoutenir, il eſt à lui-même ſon plus grand ornement. Argant aborda le Général en homme altier & qui dédaigne tout : à peine lui fit-il quelque légere civilité. Pour Alete, il porta la main droite à ſa poitrine, baiſſa les yeux à terre, s'inclina profondément, & obſerva exactement en cette occaſion l'uſage de ſon pays : un fleuve de miel ſortit enſuite de ſa bouche éloquente ; & comme les Chrétiens avoient appris la langue Syriaque, tout le monde entendit ſon diſcours. Il adreſſa donc ces paroles à Godefroy :

Digne chef de ces Héros qui par une valeur étonnante, ſoutenue de votre exemple & de vos conſeils, ont remportés tant de victoires & conquis tant de provinces, la gloire de votre nom eſt parvenue juſqu'à nous : elle vole même juſqu'aux extrêmités du monde. La renommée a publié dans l'Egypte vos glorieux exploits, il n'y a perſonne qui n'en parle avec ſurpriſe & admiration ; mais je puis dire que le Roi mon maître en parle avec admiration & avec plaiſir. Ce grand Prince aime la valeur & le courage ; ce qui excite

dans

dans les autres la crainte, & l'envie produit en lui l'amour & l'estime. Poussés par ses nobles sentiments, il nous envoie vers vous, Seigneur, vous demander votre amitié de sa part, & pour vous offrir la sienne; sans égard à la différence de nos religions, il prétend que la vertu seule soit le nœud de l'alliance qu'il veut contracter avec vous.

Mais ayant appris le dessein que vous avez d'attaquer un Roi son ami & son allié, il a voulu avant toutes choses vous faire connoître par nous les conditions auxquelles il desire votre alliance & votre amitié. Il souhaiteroit, Seigneur, que content des conquêtes que vous avez faites, vous ne portassiez point la guerre dans la Judée, ni dans aucun des Etats qui sont sous sa protection; & de son côté il s'engagera volontiers à vous maintenir, malgré tous les efforts de vos ennemis, dans la possession encore chancelante des pays que vous avez conquis.

Tant de Villes forcées, tant de victoires remportées, tant de Provinces parcourues & soumises en si peu de temps, sont certainement des exploits dignes d'une éternelle mémoire. Votre rapide valeur a répandu la crainte & l'effroi chez tous les peuples de l'Asie: & enfin votre gloire est parvenue au plus haut point où elle puisse parvenir: & quand même vous pourriez faire encore de nouvelles conquêtes, il est cependant vrai qu'il ne se peut rien ajouter à votre gloire. Quel fruit tirerez-vous donc d'une nouvelle guerre, où dans l'incertitude de joindre encore quelque Province aux immenses pays que vous avez déja soumis, vous allez risquer non-seulement de perdre toutes vos conquêtes, mais même de voir obscurcir en un moment cette gloire éclatante dont vous êtes couvert? Il n'y a person-

ne qui ne ſente l'imprudence qu'il y auroit de s'expoſer à un haſard ſi inégal.

Vous direz peut-être, Seigneur, qu'ayant ſu juſqu'à préſent conſerver vos conquêtes, vous avez toujours eu de ſuccès dans vos nouvelles entrepriſes. Peut-être que le titre de conquérant, qui a tant de pouvoir dans les grands cœurs, aura des charmes pour vous : ce titre ambitieux vous donnera peut-être autant d'éloignement pour la paix que les autres hommes en ont ordinairement pour la guerre. Vous voudrez continuer à marcher dans la route glorieuſe où votre courage & la fortune vous ont guidé juſqu'ici : vous refuſerez de remettre dans le fourreau cette redoutable épée qui vous a rendu vainqueur de tant de peuples, juſqu'à ce que vous ayez entiérement aboli la loi de notre Prophete, & que vous vous ſoyez rendu maître de toute l'Aſie : eſpérance flatteuſe & ſéduiſante, mais trompeuſe & capable de conduire aux plus grands malheurs. Car enfin, Seigneur, ſi la haine que vous avez conçue contre notre religion ne vous ferme point les yeux, vous devez ſentir que tout eſt à craindre pour vous dans un pareil projet. La fortune, comme vous ſavez, eſt légere & bizarre ; ſes faveurs & ſes diſgraces ſe ſuivent tour-à-tour, & l'on n'eſt jamais plus près de tomber dans le précipice que lorſqu'on veut s'élever trop haut. Si l'Egypte puiſſante en hommes & en tréſors s'unit contre vous aux Perſans & aux Turcs, quelle force pourrez-vous oppoſer à de ſi formidables ennemis ? eſt-ce dans le ſecours qu'on vous a promis de Conſtantinople que vous mettrez votre confiance ? Non, Seigneur, vous connoiſſez trop bien la perfidie des Grecs ; & à qui n'eſt-elle pas connue ? Cette nation avare & ſans foi vous

a déja tendu mille pieges ; ce que vous avez éprouvé d'elle, a dû vous faire connoître ce que vous en devez attendre ; ceux qui ont fait tous leurs efforts pour s'oppoſer à votre paſſage, ne ſeront pas diſpoſés à prodiguer leur ſang pour vous.

C'eſt donc ſur la valeur de ces ſeules troupes qui vous environnent que vous fondez votre eſpérance. Vous vous flattez de vaincre des ennemis réunis avec la même facilité que vous les avez déja vaincus ſéparé. Cependant, Seigneur, vous ne pouvez ignorer combien les combats & les maladies ont diminué le nombre de vos ſoldats, ſur la valeur deſquels vous vous promettez la victoire : & d'ailleurs vous devez ſonger que toutes les forces d'Egypte ſeront jointes à ces mêmes ennemis que vous n'avez encore combattus que ſéparément.

Mais, Seigneur, je veux croire un moment avec vous que vous êtes invincible ; je ſuppoſe qu'il vous a été donné du Ciel de ne pouvoir être ſurmonté par la force des armes. Un nouvel ennemi vous attend, plus redoutable ſans comparaiſon que tous ceux que vous avez vaincus : un adverſaire auquel on oppoſe en vain la valeur & le courage ; & ce nouvel ennemi, c'eſt la famine. Vous entrez dans un pays que ſes propres habitants ont déſolé : vous allez camper devant une Ville dont les environs ſont ravagés, & où vous ne trouverez ni vivres pour vos ſoldats, ni fourrage pour vos chevaux. La flotte chrétienne, direz-vous, mettra l'abondance dans votre camp. Ainſi donc vous faites dépendre des vents le ſuccès de vos deſſeins, comme ſi la fortune, qui vous favoriſe ſur la terre ; vous avoit en même-temps donné le pouvoir de commander aux flots, & de fixer l'inconſtance des vents. Mais les vents & les flots ne ſeront pas le ſeul obſtacle

que vos vaiſſeaux auront à ſurmonter ; l'Egypte & ſes alliés ſeront aſſez puiſſants pour armer d'autres vaiſſeaux qu'ils auront à combattre. Il vous faudra donc remporter une double victoire pour réuſſir dans votre entrepriſe ; une de ces victoires manquée en fera néceſſairement avorter le ſuccès. Si vous êtes battu ſur terre, votre flotte devient inutile ; & ſi vos vaiſſeaux ſont diſperſés, votre armée de terre eſt perdue ſans reſſource.

Après ce que vous venez d'entendre, Seigneur, il y a lieu de croire que vous prendrez ſans balancer le parti de la paix. J'oſe dire même que ce ſeroit mal répondre à la haute idée qu'on a de votre ſageſſe, que de perſiſter encore dans le deſſein de faire la guerre. Que le Ciel vous détourne d'un pareil deſſein ; qu'il vous en inſpire un contraire : rendez le calme, Seigneur, à l'Aſie agitée, & jouiſſez déſormais avec tranquillité du fruit de vos victoires.

Et vous, illuſtres Guerriers, qui partagez avec votre Général ſes travaux & ſa gloire, que les faveurs de la fortune ne ſéduiſent pas votre courage au point de vous faire ſouhaiter une nouvelle guerre : imitez l'exemple du ſage Nocher, qui, ſe voyant échappé des périls d'une longue navigation, ne ſonge plus qu'à jouir du fruit de ſes peines, ſans vouloir s'expoſer davantage à la merci des flots infideles.

Après qu'Alete eut ceſſé de parler, tous les Chefs témoignerent par un murmure d'indignation combien ſon diſcours leur avoit déplu. Godefroy examina attentivement leur contenance & leurs geſtes ; & ayant lu dans tous les yeux les ſentiments de l'aſſemblée, il ſe tourna du côté d'Alete, & lui répondit en ces termes : Vous venez de mêler avec beaucoup d'art la flatterie aux menaces dans le diſcours que vous

vez fait entendre. Si j'ai su m'attirer l'estime & l'amitié du Roi votre maître, vous pouvez l'assurer que je suis sensible comme je le dois aux sentiments dont il m'honore. Pour ce qui est de la guerre dont vous avez tâché de nous faire craindre les suites fâcheuses, je vais sur cela vous expliquer ma pensée d'une maniere simple & avec franchise.

Vous devez savoir que le but des travaux que nous avons jusqu'à présent supportés & sur mer & sur terre, a été de nous ouvrir un chemin vers la Ville de Jérusalem. Nous avons prétendu nous faire un mérite auprès de Dieu, en tirant d'esclavage cette Ville sainte; & pour parvenir à une si glorieuse fin, nous sacrifierons volontiers nos biens & notre vie. Ce n'est point l'ambition, ce n'est point le desir des richesses qui nous a portés à cette entreprise. Que des vues si basses & si criminelles soient pour jamais bannies de nos ames; & que la Grace divine qui pénetre tous les cœurs, excite en nous des sentiments plus nobles & plus conformes à la justice. C'est Dieu qui est l'auteur de notre dessein; c'est lui qui, au travers de mille dangers, nous a conduits jusqu'ici: son bras puissant fait applanir les montagnes & dessécher les rivieres. Il fait modérer l'ardeur des étés & la glace des hivers. Il calme les flots de la mer irritée, & retient ou déchaîne à son gré l'impétuosité des vents. Par lui les plus fortes murailles sont renversées; par lui les armées les plus formidables sont mises en déroute; c'est sur lui seul enfin que nous fondons toute notre espérance. Nous ne mettons point notre confiance dans les troupes qui nous suivent, nous ne la mettrions pas davantage dans toutes les forces réunies de la Grece & de l'Occident. Pourvu que Dieu ne

nous abandonne point, il nous importe peu que tout le reſte nous manque. Quand on connoît de quel prix eſt ſon divin ſecours, on n'en implore jamais d'autre dans les dangers les plus preſſants.

Mais quand même il arriveroit que ce ſecours, dans lequel nous mettons notre confiance, viendroit à nous manquer, il n'y a perſonne parmi nous qui ne regardât comme un inſigne bonheur de trouver ſon tombeau dans cette même terre où le Fils de Dieu n'a pas dédaigné d'avoir le ſien : nous y périrons ſi le Ciel l'ordonne ; & nous périrons ſans regret : nous mourrons, s'il le faut ; mais nous ne mourrons pas ſans vengeance : nous ne nous plaindrons pas de notre ſort, mais nous empêcherons du moins nos ennemis de s'en réjouir. Ne croyez pas cependant que nous ayons de l'éloignement pour la paix, & que nous ſouhaitions la guerre ; l'amitié que votre Roi nous offre nous eſt très-agréable ; nous ne refuſons pas ſon alliance. Mais la Judée eſt-elle ſoumiſe à ſa domination ? De quel droit veut-il ſe mêler d'une affaire qui ne le regarde point ? On ne l'empêche pas de maintenir en paix ſes Etats, ni de porter la guerre dans les pays où il la veut porter, qu'il laiſſe les autres dans la même indépendance.

La réponſe du Général excita un dépit furieux dans le cœur d'Argant ; il ne le cacha point, & s'avançant auprès de Godefroy, il lui dit : Que celui qui refuſe la paix accepte donc la guerre, puiſque la guerre a des charmes pour lui. Les ſujets de diſſention ne manqueront jamais parmi les hommes : & vous faites aſſez voir quel eſt votre penchant, en refuſant de vous rendre aux fortes raiſons qu'on vous a fait entendre. Le Sarrazin prenant enſuite le pan de ſa robe, & y donnant la forme d'une bourſe, ajouta d'un air encore

plus animé & plus furieux : O vous qui ne craignez point de vous expoſer aux entrepriſes les plus périlleuſes, je vous apporte ici dedans la paix & la guerre ; choiſiſſez lequel des deux vous aimerez le mieux, & choiſiſſez-le dans le moment. Ces paroles d'Argant, & l'air dont il les prononça enflammerent de courroux tous les chefs ; de ſorte que, ſans attendre la réponſe du Général, ils s'écrierent tous enſemble, la guerre. Auſſi-tôt le farouche Circaſſien ouvrant ſa robe & la ſecouant, leur dit : Je vous déclare donc la guerre à tous ; & vous la déclare mortelle ; ce qu'il accompagna d'un ton ſi terrible, qu'on eût dit qu'on ouvroit en même-temps les portes du temple de Janus ; il ſembloit qu'en ſecouant ſa robe, il en eût fait ſortir la diſcorde & la fureur : ſes yeux paroiſſoient allumés du flambeau des furies. Tel parut jadis l'impie & l'audacieux mortel, qui ſe révoltant contre Dieu même, entreprit d'élever cette tour ſuperbe qui portoit ſon front dans les nues, & menaçoit les étoiles.

Godefroy prenant alors la parole : Nous acceptons, dit-il aux Ambaſſadeurs, la guerre dont votre Maître nous menace ; qu'il vienne donc à nous, & qu'il vienne ſans différer : ou s'il ne veut pas ſe donner la peine de venir juſqu'ici, qu'il nous attende du moins ſur les rives du Nil. Après cette fiere réponſe, le Général, d'un air gracieux, leur fit à l'un & à l'autre de magnifiques préſents. Il donna au premier un riche caſque, qui s'étoit trouvé dans le butin fait à la ville de Nicée ; Argant eut une très-belle épée, dont la poignée étoit garnie d'or & de pierres précieuſes : l'ouvrage en ſurpaſſoit la matiere. Ce guerrier féroce la prit, en examina ſuperficiellement la beauté, & puis il dit à Godefroy : Vous verrez bientôt

l'uſage que je ſaurai faire de vos dons. Ayant enſuite pris congé du Général : Vous pouvez, dit-il à ſon compagnon, partir demain matin pour porter au Roi la réponſe qui nous a été faite. Quant à moi, je m'en vais droit à Jéruſalem, & je pars dès ce ſoir ; ma préſence n'eſt pas néceſſaire aux lieux où vous allez ; & je ne puis m'éloigner d'une Ville où l'occaſion ſe préſente d'exercer mon courage. Ainſi l'Ambaſſadeur Argant devint ennemi. Que ſon action fût raiſonnable ou non ; que ſon procédé violât le droit des gens, & l'uſage de toutes les nations, c'eſt à quoi il ne penſa guere, & de quoi il s'embarraſſa encore moins : ſans attendre de réponſe il partit dans le moment, guidé par la clarté des étoiles, & ſe rendit dans la Ville.

La nuit avoit déployé ſes voiles obſcurs : un calme profond régnoit dans les airs & ſur les flots : tous les animaux de la terre, les oiſeaux du ciel & les habitants des eaux, invités par le ſilence à s'abandonner au repos, goûtoient alors les charmes d'un ſommeil paiſible ; mais l'ardeur impatiente des Chrétiens ne leur permit pas de ſe livrer à ces douceurs. Ils ſoupirerent ſans ceſſe après le lever de l'aurore, afin qu'elle leur montrât le chemin qui devoit les conduire au terme où tendoient leurs deſirs. Toute leur occupation pendant la nuit fut d'examiner ſi les ténebres ne ſe diſſipoient point ; toute leur attention fut d'obſerver s'ils ne découvriroient point les premiers rayons d'une lumiere naiſſante.

Digitized by Google

CHANT III.

DES que la fraîcheur du matin eut annoncé l'arrivée prochaine du jour, & que l'aurore eut commencé d'orner sa tête de rayons d'or & de pourpre, on entendit par tout le camp des cris d'alégresse que les soldats, en se couvrant de leurs armes, poussoient jusqu'au ciel; à ces cris succéda le bruit encore plus éclatant des trompettes, qui donnoient le signal du départ. Il eût été plus facile d'arrêter les flots qui se précipitent dans le gouffre de Carybde, ou de suspendre la violence du vent qui ébranle les forêts de l'Apennin, que de contenir l'ardeur impétueuse des troupes. Cependant le sage Général sut modérer cette ardeur : il mit l'armée en bataille ; il la fit ensuite marcher d'un pas rapide, à la vérité, mais pourtant avec ordre & avec mesure. L'ardeur des Chrétiens leur donne des ailes: ils volent plutôt qu'ils ne marchent, & ils ne s'apperçoivent point de la rapidité de leur course.

Lorsque le soleil, montant sur l'horizon, eut répandu sa lumiere dans les campagnes, Jérusalem se découvre à leurs yeux. On vit alors tous les soldats se montrer les uns aux autres la Ville sainte : Jérusalem fut alors saluée d'autant de voix qu'il y avoit des guerriers dans l'armée. Ainsi les navigateurs entreprenants & hardis, qui, pour découvrir une terre inconnue, se sont exposés sans crainte à la merci des flots, du plus loin qu'ils apperçoivent le rivage desiré, ils se le montrent l'un à l'autre, ils le saluent de cent mille cris de joie, & cette vue leur fait oublier en un moment tous les travaux qu'ils ont essuyés, & tous les dangers

qu'ils ont courus. A la joie que les Chrétiens firent éclater en découvrant la Cité sainte, succéda bientôt un sentiment de respect, de crainte & d'humilité; ils n'osent plus lever les yeux vers cette Ville que le Fils de Dieu pendant sa vie mortelle a honoré de son séjour, où il a été mis à mort avec ignominie, & où il est ensuite sorti vivant du tombeau. Leurs paroles basses & entrecoupées de soupirs, où la douleur & la joie sont confondues, excitent dans les airs un murmure semblable à celui des feuilles qu'un vent léger agite, ou à celui d'une onde qui coule sur des rochers & le long du rivage. A l'exemple des Chefs, tous les Soldats quittent leur chaussure: chacun se dépouille des ornements qu'il a sur ses habits & sur ses armes, & les pleurs qu'on leur voit répandre en abondance, sont un sûr témoignage que leur cœur est sincérement touché. Recevez, Seigneur, disoient-ils, en s'adressant à Dieu leur Sauveur, recevez les larmes que nous répandons en mémoire de l'effusion cruelle qui a été faite ici de votre sang précieux: nous souhaiterions que nos cœurs se pussent dissoudre & couler par nos yeux, pour vous en faire de même un sacrifice. Celui que le souvenir de votre mort ne pénetre pas en ce moment de douleur & de reconnoissance, est bien digne, Seigneur, de souffrir une douleur éternelle.

Cependant un des soldats de la Ville, qui étoit en sentinelle sur une tour élevée, d'où l'on découvroit aisément la campagne, apperçut de loin une épaisse nuée de poussiere, au travers de laquelle brilloit nombre d'étincelles; & bientôt cette nuée s'avançant de plus en plus, lui laissa distinguer les hommes, les chevaux, & les armes luisantes des Chrétiens. Alors il

Digitized by Google

s'écria d'une voix forte & à pluſieurs repriſes : Aux armes, Citoyens, aux armes; voici une horrible nuée de pouſſiere & de feu qui s'approche ; voici l'ennemi qui arrive, préparez-vous à la défenſe. Les enfants, les femmes, les vieillards, & généralement tous ceux que leur foibleſſe rendoit peu propres à la guerre, coururent dans le moment aux moſquées pour implorer le ſecours du Ciel, pendant que les jeunes gens & les hommes vigoureux s'arment en diligence, & vont enſuite les uns ſur les remparts, les autres aux portes de la Ville, afin de s'oppoſer à l'ennemi.

Après que le Roi de Jéruſalem eut viſité tous les quartiers & donné par-tout de bons ordres, il monta ſur une tour ſituée entre deux portes de la Ville, & voiſine de l'endroit par où l'ennemi s'avançoit : il y conduiſit avec lui la Princeſſe d'Antioche, la belle Herminie, à qui, après la mort du Roi ſon pere, & la perte de ſon Royaume, il avoit donné une retraite honorable dans ſes Etats. Cependant Clorinde étoit ſortie à la tête d'une troupe de cavaliers, pour aller reconnoître & combattre les Chrétiens qui approchoient. Argant ſe tenoit prêt avec une autre troupe pour la ſoutenir ; la Guerriere par ſes paroles, & encore plus par ſon air intrépide, encourageoit ceux qui la ſuivoient. C'eſt aujourd'hui, compagnons, leur diſoit-elle, qu'il faut ſignaler notre valeur ; c'eſt aujourd'hui qu'il faut ſur un début éclatant fonder l'eſpérance de l'Aſie. En parlant ainſi, elle apperçut un parti ennemi, qui après s'être écarté dans la campagne pour faire quelque butin, venoit rejoindre le gros avec des beſtiaux qu'il avoit enlevés. Gardon le commandoit, homme brave & vigoureux. Dans le moment la Guerriere pique droit à lui, celui-ci ne refuſe pas le combat,

mais il étoit trop inférieur en force à Clorinde ; il fut renversé sur la poussiere en présence de tous ses gens. Les Infideles, spectateurs de cette action, en conçurent, quoique vainement, un bon augure pour le succès de la guerre. Clorinde après ce coup se mêle parmi les Chrétiens ; elle tue les uns, renverse les autres ; son bras redoutable ouvre un chemin facile à ceux qui la suivent. Les Chrétiens abandonnent leur butin : obligés de céder à un effort qu'ils ne peuvent soutenir, ils se retirent vers le haut d'une colline ; & là, aidés de l'avantage du lieu, ils tâchoient de tenir ferme, lorsqu'on vit venir à leur secours un Guerrier qui accouroit avec l'impétuosité de la foudre : c'étoit Tancrede. Godefroy voyant le besoin qu'avoit la troupe de Gardon d'être secourue, lui avoit donné ordre de marcher avec son escadron pour la soutenir.

L'air terrible de Tancrede qui voloit à l'ennemi, fut remarqué d'Aladin ; il jugea que ce Guerrier devoit être un des plus vaillants de l'Armée Chrétienne. Curieux de savoir son nom, il s'adressa donc à Herminie, & lui dit : Princesse, la guerre longue & funeste que vous avez soutenue contre les Chrétiens, a dû vous faire connoître les plus illustres d'entr'eux ; apprenez-moi, je vous prie, quel est celui que nous voyons prêt à fondre sur nos gens avec un air si fier & si terrible. L'infortunée Princesse d'Antioche, dont le cœur en ce moment étoit ému malgré elle, fut prête à répondre au Roi par ses soupirs & par ses larmes ; elle les retint pourtant ; mais son beau visage se couvrit d'un incarnat involontaire, sûr indice de l'émotion de son cœur. Ensuite cachant sous l'apparence de la haine un sentiment bien contraire, hélas ! Seigneur, dit-elle au Roi, je ne le connois que trop, il ne m'a donné que trop de sujet de le

connoître entre mille autres. Je l'ai vu cent fois couvrir les campagnes & combler les fossés des corps de mes malheureux sujets. Que c'est un vainqueur redoutable ! que les blessures qu'il fait sont dangereuses ! il est impossible d'en guérir. Celui dont vous me demandez le nom, Seigneur, est le Prince Tancrede. Ne verrai-je jamais ce fier vainqueur en ma puissance ? Je ferois au désespoir qu'il périt dans le combat : mais quel charme pour moi, si le tenant quelque jour dans mes fers, je pouvois à mon gré exercer sur lui ma vengeance. Un soupir qu'Herminie ne put alors retenir, l'empêcha de poursuivre. Le Roi ignorant ce qui se passoit dans le cœur de cette Princesse, attribua ce soupir au ressentiment, & donna à ses paroles un sens différent de celui qu'elles avoient.

A la vue du nouvel ennemi qui s'avance, Clorinde aussi-tôt vole à sa rencontre : ils fondent l'un sur l'autre avec une valeur également intrépide, & s'atteignent tous deux à la visiere. Leurs lances se briserent dans leurs mains jusqu'à la poignée : mais le coup de Tancrede fut si violent que les courroies du casque de Clorinde s'étant rompues, la tête de cette Guerriere en demeura désarmée. Dans le moment ses blonds cheveux tomberent sur ses épaules, & son beau visage découvert fit voir à tout le monde une fille au milieu du champ de bataille. Ses yeux, quoiqu'étincelants de colere, ne laissent pas de paroître charmants : quels seroient donc leurs charmes, s'ils étoient animés par les ris & par les plaisirs ? Tancrede est saisi d'étonnement ; il reconnoît dans Clorinde la beauté qu'il adore ; il voit en elle cette belle Guerriere qu'il avoit rencontrée dans le bocage, & dont les traits sont restés si profondément gravés dans son cœur ; & cette

vue le rend immobile. Mais Clorinde se couvrant la tête de son écu, l'attaque avec furie. Lui cependant se détourne d'elle, & songe à faire tomber sur les autres sa foudroyante épée. La Guerriere le poursuit, & lui crie d'une voix menaçante, arrête, où cours-tu ? c'est contre moi qu'il faut combattre. Voulant triompher par les armes d'un ennemi déja vaincu par ses attraits, elle le frappe & il ne se défend point, plus attentif à la regarder, qu'à se garantir de ses coups : belle Guerriere, disoit en lui-même Tancrede, je crains peu les efforts de ton bras; mais que les traits qui partent de tes yeux sont redoutables ! ils portent dans les cœurs de sûres atteintes. Enfin prenant la résolution de découvrir son amour, quoique sans espérance, Tancrede veut, avant que de périr de la main de sa maîtresse, lui faire connoître du moins quel est celui qu'elle poursuit avec tant d'acharnement. Si c'est à moi seul que vous en voulez, lui dit-il, écartons-nous un peu de la mêlée, nous pourrons plus commodément éprouver la valeur l'un de l'autre. Clorinde, sans s'embarrasser de la perte de son casque, accepte la défi. Ils s'écartent, & déja la Guerriere se disposoit à l'attaquer. Attendez, lui dit Tancrede, il faut avant toutes choses convenir des conditions de notre combat. Elle s'arrête : alors cet Amant infortuné, à qui le désespoir donnoit en ce moment de la hardiesse, continue de cette sorte: Puisque vous avez juré ma mort, trop cruelle & trop aimable ennemie, je ne veux plus conserver une vie que vous voulez m'ôter ; percez mon cœur que je vous présente. Que dis-je ? mon cœur, il n'est plus à moi ; percez ce cœur dont vous êtes souveraine, disposez d'un bien qui est tout à vous; frappez, je vous ouvre mon sein, me voilà prêt d'aller moi-même audevant de vos coups.

Digitized by Google

Il n'eut pas le temps de pourſuivre un diſcours ſi paſſionné & ſi touchant. Les Chrétiens ayant mis en déroute la troupe de Clorinde, arriverent dans ce moment même avec ceux qu'ils pourſuivoient au lieu où elle étoit avec ſon Amant. Un des gens de Tancrede voyant alors la Guerriere dont la tête étoit découverte, leva le bras pour la frapper par derriere. Tancrede s'en apperçut, il s'écria, & oppoſa promptement ſon épée à celle de ce barbare. Par ce moyen la plus grande force du coup fut rompue; la Guerriere néanmoins reçut une légere bleſſure: les gouttes de ſon ſang qu'on voyoit couler ſur ſes beaux cheveux reſſembloient à des rubis artiſtement enchaſſés dans de l'or. Cette action brutale met Tancrede en fureur: il fond l'épée haute ſur le barbare, qui par une prompte fuite ne ſonge plus qu'à ſe dérober à ſon courroux. Clorinde remarqua l'action de Tancrede; elle le ſuivit des yeux, courant après le lâche qui venoit de la bleſſer, juſqu'à ce que l'éloignement les dérobât l'un & l'autre à ſa vue. La Guerriere prit enſuite le parti de ſe retirer avec ſa troupe. Mais elle ſe retira ſans ceſſer de combattre, faiſant continuellement face à ceux qui la pourſuivoient, & abattant quiconque oſoit la ſerrer de trop près. Tel un taureau furieux, pourſuivi par des dogues, dès qu'il tourne contr'eux ſa tête terrible, il perce les plus hardis, & met en fuite tout le reſte. Clorinde en ſe retirant ſembloit moins craindre & fuir l'ennemi, que l'attaquer & le pourſuivre.

Déja les Infideles avoient été pouſſés juſqu'au pied des murailles de la Ville, lorſque ayant fait un long circuit on les vit revenir à la charge avec de grands cris, & prendre leurs ennemis en queue, pendant qu'une troupe fraîche de leurs gens s'avançoit pour les atta-

quer en tête. C'étoit la troupe d'Argant, qui plein d'impatience de donner les premiers coups, paroiſſoit ſeul à la tête des ſiens. Celui qui eut la hardieſſe de s'oppoſer à lui le premier, fut renverſé ſur le ſable avec ſon cheval; & beaucoup d'autres eurent un ſort pareil, avant que la lance du fier Circaſſien ſe fût briſée dans ſes mains. Tirant enſuite ſa formidable épée, il ſe jette au travers des Chrétiens, & ne donne pas un ſeul coup qu'il ne renverſe, qu'il ne tue, ou ne bleſſe dangereuſement tous ceux qu'il atteint. Clorinde de ſon côté ne veut point lui céder en valeur. Elle ôte la vie au courageux Ardelion, homme qui dans un âge avancé conſervoit une grande vigueur. Deux fils qui l'accompagnoient, inutile ſoutien de ſa vieilleſſe, ne purent le garantir; car Alcandre l'aîné venoit de recevoir une dangereuſe bleſſure; & l'autre qui ſe nommoit Poliferne, eut beaucoup de peine à ſe ſauver lui-même.

Après que Tancrede eut pourſuivi quelque temps, mais en vain, le brutal qui avoit bleſſé ſa maîtreſſe, il jetta les yeux ſur ſes gens, & vit qu'ils étoient entourés d'ennemis. Il reconnut le danger où leur ardeur imprudente les avoit précipités, & pouſſa ſon cheval auſſitôt vers la Ville, afin de le ſecourir. On vit auſſi paroître à l'inſtant le fameux étendard ſous lequel marchoit la troupe de Dudon. Cette troupe invincible de Héros, la fleur & l'élite de l'armée, accouroit pour ſoutenir Tancrede. Renaud, le plus vaillant de tous, & le plus aimable en même-temps, devançoit les autres de bien loin. A l'aigle qu'il portoit ſur ſon caſque, & encore plus à la rapidité avec laquelle il venoit fondre ſur l'ennemi, Herminie le reconnut d'abord, & elle dit au Roi, qui de ſon côté le regardoit avec attention, celui que

vous

vous voyez eſt invincible : de tous les Guerriers de l'univers, il n'y en a peut-être pas un ſeul qui lui ſoit égal en valeur, & cependant il eſt encore dans la premiere jeuneſſe. Si parmi nos ennemis il s'en trouvoit ſeulement ſix ſemblables à celui-ci, il y a long-temps qu'ils ſe ſeroient rendus maîtres, non-ſeulement de la Syrie, mais du monde entier : ils auroient pouſſé leurs conquêtes juſqu'aux rivages où ſe leve l'aurore, & juſqu'aux lieux inconnus où le Nil prend ſa ſource. Ce Guerrier ſi redoutable ſe nomme Renaud : ſon bras ſeul eſt plus à craindre pour nos murailles que les machines de guerre les plus terribles. Mais, Seigneur, continua Herminie, regardez cet autre Guerrier, dont la cotte d'armes eſt vert & or, c'eſt le brave Dudon : il eſt le chef de la troupe qui s'avance, & cette troupe eſt toute compoſée de vaillants hommes ; mais leur Capitaine a par-deſſus eux une grande expérience dans la guerre. Celui à qui vous voyez des armes brunes, eſt Gernand, frere du Roi de Norwege ; un orgueil inſupportable eſt le ſeul défaut qui terniſſe ſes bonnes qualités. Remarquez encore ces deux autres dont les armes ſont blanches ; ce ſont deux Amants, deux époux illuſtres, l'un ſe nomme Odoart, & l'autre Gildippe ; inſéparables juſques dans les combats, on les voit toujours marcher enſemble, & ils ſont l'un & l'autre auſſi fameux par leur valeur que par leur amour & leur fidélité.

Avant qu'Herminie eût ceſſé de parler, la fortune avoit déja changé de face à l'avantage des Chrétiens. Tancrede & Renaud venoient de les joindre ; ils avoient forcé cette barriere d'ennemis qui les environnoient ; & un inſtant après la troupe de Dudon étant arrivée, il ſe fit un effroyable carnage des Infideles. Argant lui-même, le terrible Argant fut

renverſé par Renaud ; peut-être ne s'en ſeroit-il jamais relevé, ſi par bonheur pour lui le cheval de Renaud s'étant abattu, n'eût engagé ſous ſon poids ce jeune Héros. Les Infideles mis en déroute s'enfuient vers la Ville. Les Chrétiens les pourſuivent l'épée dans les reins. Il n'y a que Clorinde & Argant, qui ſe retirant les derniers, tâchent de faciliter la retraite à leurs gens ; ils ſont pour eux comme une digue qui s'oppoſe à l'impétuoſité des flots prêts à les ſubmerger ; ces deux Guerriers ſeuls arrêtent, ou plutôt ralentiſſent l'effort des vainqueurs.

Le vaillant Dudon, plein d'ardeur pour la victoire, ne donne point de relâche à l'ennemi. Il enleve de deſſus les épaules la tête de Tigrane. La forte cuiraſſe d'Algazar ne le garantit point d'un coup dont il lui perce le corps d'outre en outre. La fine trempe du caſque de Corban n'empêche point qu'il ne lui fende la tête juſqu'à la poitrine. Dudon prive pareillement de la vie Amurat, Mehemet, & le cruel Almanſor. C'eſt tout ce que peut faire Argant que de continuer devant lui ſa retraite avec ſûreté. De temps en temps le fier Circaſſien ſe retourne pour écarter cet ennemi dangereux qui le preſſe ; mais il n'en peut venir à bout, & il en frémit de rage. A la fin réuniſſant toutes ſes forces & toute ſon adreſſe, il porte à Dudon un revers terrible au défaut de la cuiraſſe, & lui ouvre le flanc d'une large & profonde plaie. Ce brave Capitaine tombe étendu ſur la pouſſiere. Trois fois il ouvre les yeux que le ſommeil de la mort referme trois fois malgré lui : trois fois il eſſaie de ſe relever ſur un bras, & autant de fois il retombe ſans avoir la force de ſe ſoutenir ; une ſueur froide ſe répand par tout ſon corps, il reſte immobile & privé pour jamais de ſentiment.

Après ce coup Argant continua de ſe retirer ; mais avant que de rentrer dans la Ville, il ſe retour-

na vers les Chrétiens, & leur dit: Cette épée que vous voyez teinte de votre sang est la même dont votre Général me fit hier présent. Ne manquez pas de lui raconter de quelle maniere j'ai su m'en servir aujourd'hui. Cette nouvelle lui fera plaisir: il connoîtra que l'épée qu'il m'a donnée n'est pas moins bonne qu'elle est belle. Dites-lui de ma part, ajouta le féroce Guerrier, dites lui que j'espere dans peu lui en faire connoître la bonté aux dépens de sa propre vie: s'il m'évite dans le combat, j'irai moi-même le chercher, & je saurai bien le rencontrer. Les Chrétiens irrités de ces paroles brutales fondirent sur Argant; mais il étoit trop près de la ville, il y entra malgré eux, aussi bien que le reste de sa troupe. Alors les assiégés faisant tomber du haut des murailles une grêle de pierres & de fleches sur leurs ennemis, les contraignirent de s'éloigner.

Cependant Renaud s'étant dégagé de dessous son cheval, accouroit les yeux allumés de fureur, pour venger l'illustre Dudon de qui il avoit appris la mort. Ayant joint ses compagnons: Qui nous arrête, leur cria-t-il? notre brave Capitaine n'est plus; que tardons-nous à le venger? dans un pareil sujet de ressentiment ces foibles murs peuvent-ils nous arrêter? Quand même le cruel Argant seroit environné d'une double enceinte d'acier, il n'échappera pas à mon courroux, rien ne peut le dérober à ma vengeance. Allons, mes amis, suivez-moi: escaladons ces murailles, derriere lesquelles le barbare se croit en sûreté. A ces mots il parut le premier. Les pierres & les fleches qui pleuvent sur lui ne l'arrêtent point. Son air est si terrible que les ennemis sur leurs remparts se sentent déja glacés d'effroi. Mais dans le moment arrive le sage Sigier, dont Godefroy se servoit pour annoncer ses ordres les plus importants. Quittez cette entreprise, dit-il à Renaud & à

ſes compagnons ; ce n'eſt point ici un lieu propre, ni une occaſion favorable pour exercer votre valeur : retirez-vous, notre Général vous l'ordonne. Cet ordre abſolu retient leur courage impétueux : ils obéiſſent, quoiqu'à regret. Renaud ſur-tout fait aſſez connoître le dépit qu'il en reſſent ; mais enfin il ſe retire avec les autres, ſans que les Infideles entreprennent de troubler leur retraite. Ils rejoignent l'armée, portant dans leurs bras le corps de Dudon, leur vaillant Capitaine, pour qui ils avoient également de l'amour & de l'eſtime.

Durant ce combat le Général de l'armée Chrétienne obſervoit ſur une éminence la ſituation & la force de la Cité ſainte. Jéruſalem eſt ſituée ſur deux montagnes d'inégale hauteur, & ſéparées l'une de l'autre par une profonde vallée. L'accès de trois côtés en eſt eſcarpé & fort difficile : une pente douce rend l'abord du quatrieme plus aiſé ; mais ce côté qui eſt celui du Nord avoit été fortifié par de très-hautes murailles. Il y avoit dans la Ville des citernes & des puits en abondance : les dehors en étoient ſecs & arides ; on n'y voyoit ni fontaines, ni ruiſſeaux, ni herbes. A la diſtance d'environ ſix milles, on découvroit un bois d'un aſpect qui inſpiroit l'horreur, & d'un ombrage dangereux : hors cela, on ne remarquoit ſur la terre ni arbre ni buiſſons d'aucune eſpece. Le fleuve du Jourdain couloit à l'Orient de la Ville ; elle avoit au couchant la mer méditerranée ; au Nord étoient Samarie & Bethel, que l'impiété d'Iſraël a rendu fameuſe ; enfin Bethléem où naquit le Sauveur du monde, étoit au Midi.

Pendant que le Général des Chrétiens conſidéroit la Ville & le pays des environs, qu'il obſervoit par quel côté il feroit camper l'armée, & par quel endroit il attaqueroit la place, Herminie l'apperçut, & le montrant au Roi : voilà Godefroy,

Digitized by Google

lui dit-elle, c'eſt celui qui a ſur ſes armes un manteau de pourpre, & en qui vous voyez une contenance ſi noble & ſi majeſtueuſe. Ce Prince eſt véritablement né pour commander aux autres; mais quoiqu'il ait au plus haut degré toutes les parties d'un Roi & d'un Général, il n'en eſt pas moins brave de ſa perſonne. Entre tous ceux qui ſuivent ſes ordres, le ſeul Raimond lui peut être comparé pour la ſageſſe & pour le conſeil, il n'y a que Renaud & Tancrede qui l'égalent en valeur. Je le connois, lui répondit Aladin, je me ſouviens de l'avoir autrefois vu en France, lorſque j'étois Ambaſſadeur d'Egypte en cette Cour. Je le vis dans un tournois entrer en lice avec grace, & rompre une lance avec vigueur & adreſſe. Il étoit alors bien jeune: cependant par ſes diſcours & ſes actions on concevoit déja ſur lui de bien hautes eſpérances: l'événement n'a que trop juſtifié ce préſage.

Aladin ne put prononcer ces derniers mots ſans faire paroître du trouble dans ſes yeux. Il ſe remit, & dit enſuite à Herminie: Princeſſe, quel eſt celui que nous voyons à côté de Godefroy, avec une cotte d'armes couleur de feu? Il me paroît qu'il lui reſſemble beaucoup, quoiqu'il ſoit d'une taille un peu moins haute. C'eſt Baudouin ſon frere, répondit Herminie; il eſt encore plus ſemblable à Godefroy par la valeur que par la figure. Cet autre Guerrier, continua-t'elle, dont le Général ſemble écouter les avis, eſt Raimond, le même de qui je viens de vous vanter la ſageſſe. Une expérience conſommée eſt le fruit de ſes années, & il n'y a perſonne qui poſſede mieux que lui l'art de la guerre. Un peu plus loin, celui dont le caſque brille de l'or dont il eſt couvert, eſt Guillaume, fils du Roi d'Angleterre. Vous voyez auprès de lui Guelfe, Prince qui ne lui cede ni en naiſſance ni en mérite: à ſon air martial on le re-

connoît aiſément. Mais je n'apperçois point parmi ces Guerriers mon implacable ennemi : Boëmond, l'uſurpateur de mes États, le cruel deſtructeur de ma famille, ne s'offre point à mes yeux.

Ainſi la Princeſſe d'Antioche s'entretenoit avec Aladin. Cependant Godefroy, a près avoir reconnu que la Ville ſeroit imprenable par les trois côtés eſcarpés, prit la réſolution de l'attaquer par le côté du Nord. Il donna donc ſes ordres pour que les tentes fuſſent dreſſées de ce côté-là ; c'eſt-à-dire, depuis la porte ſeptentrionale, en deſcendant juſqu'à la tour angulaire, dans un eſpace qui entouroit environ le tiers de la Ville. Il ne lui eût pas été poſſible d'en faire une circonvallation parfaite : Jéruſalem avoit trop de circuit par rapport au petit nombre de troupes qui en formoit le ſiege ; mais il s'empara de tous les paſſages, afin que rien ne pût entrer dans la Place, ni en ſortir. Il ordonna enſuite qu'on fît de profonds & larges foſſés autour de ſon camp, tant du côté de la campagne, afin de ſe précautionner également contre les ſorties des Aſſiégés, & contre les attaques de l'ennemi du dehors.

Après qu'il eut donné ſes ordres, il ſongea à s'acquitter de ce qu'il devoit à la mémoire du vaillant Dudon. Il alla au lieu où l'on avoit porté ſon corps ; il y trouva les amis & les compagnons de cet illuſtre mort, qui après l'avoir honorablement placé ſur un lit élevé, répandoient autour de lui des pleurs, & faiſoient éclater de triſtes regrets. A l'arrivée de Godefroy leurs regrets & leurs larmes redoublerent. Le Général avec un viſage où l'on ne remarquoit ni trop de ſérénité, ni trop d'abattement, leur fit ſigne de modérer un peu leur douleur. Ayant enſuite fixé ſes regards ſur celui qui étoit étendu devant lui, il garda quelque temps le ſilence, & puis il lui adreſſa ces paroles :

Digitized by Google

Illuſtre Héros, ce n'eſt point ſur vous que nous devons répandre des larmes, puiſqu'en mourant ſur la terre, vous vivez préſentement dans le Ciel, & qu'avec cette dépouille mortelle que vous venez de quitter ici-bas, vous y laiſſez une réputation glorieuſe & immortelle. Vous avez mené dans ce monde une vie digne d'un Guerrier Chrétien; cette vie a été terminée par une fin honorable & précieuſe : goûtez en paix le fruit de vos peines; jouiſſez à jamais dans le Ciel de la récompenſe due à vos travaux. C'eſt ſur nous-mêmes que nous devons verſer des pleurs, ſur nous à qui la mort vient de ravir un ami ſi cher, & un ſi digne compagnon de nos armes. Nous eſpérons néanmoins que vous ne nous laiſſerez pas deſtitués de ſecours. Nous en attendons même de vous à l'avenir un plus puiſſant que celui que vous nous avez donné juſqu'ici. Après avoir employé pour nous les efforts d'un homme mortel, nous vous conjurons de déployer en notre faveur tout le pouvoir d'un habitant des Cieux. Recevez les vœux que nous vous préſentions. Que le Dieu des armées nous faſſe par votre moyen remporter la victoire ſur nos ennemis; & qu'enſuite pleins de reconnoiſſance, nous allions vous remercier, & lui rendre gloire dans ſon ſaint Temple.

Godefroy ayant parlé de cette maniere, ſe retira. Bientôt après la nuit étendit ſes voiles ſur la terre, & le ſommeil qui ſuſpend les peines des plus malheureux, calma pour quelque temps la douleur des amis de Dudon. Le Général, avant que de ſe livrer au repos, comprenant que la Ville ne pouvoit être réduite ſans le ſecours des machines de guerre, ſongea en lui-même de quel endroit il pourroit tirer le bois propre pour les conſtruire, & puis il s'endormit. Le lendemain il ſe leva avec le ſoleil, & voulut aſſiſter à la pompe funebre de Dudon. Le corps de ce brave

Digitized by Google

Guerrier fut porté au pied d'une colline peu éloignée des barrieres du camp. Il fut mis enſuite dans un tombeau de bois de ciprès qui lui avoit été préparé, les Miniſtres des Autels offrant à Dieu leurs prieres par de lugubres chants. On voyoit audeſſus de tombeau s'élever un palmier d'une hauteur prodigieuſe. Aux branches de cet arbre pendoient de tous côtés les glorieuſes dépouilles que ce vaillant homme avoit, dans des occaſions plus heureuſes, enlevées de ſa propre main ſur les Infideles. Au tronc on avoit attaché ſon caſque, ſa cuiraſſe & autres armes, & on liſoit audeſſous ces mots : *Ci gît Dudon ; honorez, paſſants, cet illuſtre Guerrier.*

Les derniers devoirs ayant été rendus à ce Héros, Godefroy fit partir tous les travailleurs de l'armée avec une sûre eſcorte, pour aller dans la forêt couper le bois néceſſaire à la conſtruction des machines. Cette forêt étoit cachée entre des vallées ; mais un homme du pays la découvrit aux Chrétiens, & les y conduiſit. Les travailleurs étant arrivés, s'exhortent les uns les autres à l'ouvrage : chacun ſe pique de ſurpaſſer ſon compagnon. Ils font à l'envi à cette antique forêt des outrages qu'elle n'avoit jamais reſſentis. Les ſacrés palmiers, les ciprès funebres, les pins, les frênes, les ſapins ſont mis à terre, les ormes auxquels la vigne s'unit ſi volontiers, ne ſont point épargnés ; les chênes, tant de fois vainqueurs des années & des vents en courroux, ſont abattus : les cedres exhalant dans les airs une ſi agréable odeur ſont renverſés. La coignée impitoyable ne reſpecte rien ; les poutres dont les chariots ſont enſuite chargés font gémir les roues ſous le faix. A ce bruit les oiſeaux effrayés s'envolent, les bêtes ſauvages abandonnent leurs tannieres & s'enfuient.

CHANT IV.

Digitized by Google

CHANT IV.

PENDANT que les Chrétiens s'empreſſoient de conſtruire les machines de guerre dont ils avoient impatience de faire uſage, le Prince des démons, l'ancien ennemi du genre humain, tournant vers eux ſes yeux pleins d'envie, les apperçut, il en grinça les dents de rage; ſemblable à un taureau qui vient d'être bleſſé, il exhala ſa fureur par d'effroyables mugiſſements. Songeant enſuite aux moyens d'exercer contr'eux ſa plus noire malice, il donna ordre que tous ſes ſujets euſſent à s'aſſembler dans ſa Cour, afin d'y tenir un horrible conſeil; inſenſé qu'il étoit de prétendre s'oppoſer aux décrets du Très-Haut, de vouloir s'égaler à ſon maître, & d'oublier en ce moment ce que peut le bras vengeur du Tout-Puiſſant. Au ſon de la trompette infernale, qui appelloit les démons au conſeil, le ténébreux empire retentit; ſes cavernes obſcures & profondes furent ébranlées. Le tonnerre roulant dans les vaſtes régions de l'air fait moins de bruit; l'effet des vapeurs de ſoufre qui font trembler la terre, n'eſt pas comparable à celui de cette épouvantable trompette.

On vit auſſi-tôt des démons ſous des formes hideuſes s'aſſembler de toutes parts: la fureur, la rage & la mort ſont dans leurs yeux. Les uns, avec une figure humaine, marchent à la façon des bêtes; ils ont des ſerpents pour chevelure, & leur corps ſe termine par une queue longue & tortueuſe. Les autres ont la forme d'Harpies, de Sphinx ou de Gorgones: d'autres reſſemblent au Centaure, à l'Hydre, ou à la monſtrueuſe Scylla. Tout ce qu'on dit

de la Chimere qui vomit des flammes, du cruel Polipheme, ou du tyran Gérion, toutes ces figures parurent alors, & bien d'autres plus inouies encore & plus affreuſes; partie de ces horribles ſujets du Monarque des enfers ſe place à ſa droite, partie ſe met à ſa gauche. Le Prince eſt au milieu ſur ſon trône, tenant à la main un rude & peſant ſceptre de fer. La taille de ce Monarque eſt ſi énorme, qu'auprès de lui les plus hautes montagnes paroîtroient à peine des collines. L'air de ſon viſage imprime un reſpect plein d'horreur; ſes regards ſont terribles & funeſtes. Une épaiſſe & immonde barbe lui deſcend ſur la poitrine, ſa bouche reſſemble à un gouffre qui exhale un ſouffle empeſté, & qui vomit, comme l'Ethna, la fumée, la flamme & le ſoufre. Dès que le Prince des démons eut ouvert cette bouche effroyable pour faire entendre ſes intentions, tous les monſtres de ſon empire retinrent leurs hurlements: les fleuves de l'enfer ſuſpendirent le cours de leurs noires ondes, un ſilence profond régna par-tout, enſuite il parla de la ſorte.

Divinités infernales, plus dignes de régner dans les Cieux où vous avez pris naiſſance, que d'habiter ces lieux ténébreux où vous êtes relegués avec moi, perſonne n'ignore le ſuccès de cette fameuſe entrepriſe que nous formâmes autrefois contre le tyran de l'Univers. Le ſort ſe déclara pour lui, il eſt reſté ſur ſon trône, & nous avons été regardés depuis comme des eſprits rebelles. Au lieu de la lumiere pure & éclatante dont nous jouiſſions, nous avons été condamnés à vivre pour jamais dans ces abîmes obſcurs. Mais ce qui doit redoubler notre rage; le cruel, pour nous braver, a voulu élever une vile créature à ce haut degré d'honneur dont nous ſommes déchus: il a appellé au ſéjour céleſte

Digitized by Google

l'homme formé de terre & de boue ; & pour nous faire un affront plus ſenſible, ſon propre fils qu'il avoit livré à la mort, eſt venu dans mon empire ; il en a briſé les portes, & après avoir enlevé malgré moi un grand nombre de mes ſujets, il les a conduits en triomphe dans les Cieux.

Ne renouvellons point ici nos douleurs ; qui ne connoît tous les outrages que le tyran nous a faits, & qu'il continue de nous faire encore ? Ne penſons plus au paſſé, occupons-nous ſeulement de la nouvelle injure que nous en recevons aujourd'hui. Ne voyez-vous pas de quelle maniere il tâche d'attirer toutes les nations de la terre à ſon culte ? Souffrirons-nous tranquillement que ſes eſclaves étendent leurs conquêtes dans l'Aſie, & ſe rendent maîtres de la Judée, afin de faire célébrer ſes louanges dans des langues étrangeres, & de graver ſon nom ſur de nouveaux marbres ? Verrons-nous ſans indignation nos autels détruits & nos images renverſées, pendant que tous les ſacrifices ne s'offriront qu'à lui ſeul, & qu'il ſera l'objet de tous les vœux ?

Nos temples, autrefois ſi fréquentés, ſeront-ils donc déſormais abandonnés ? Mes Etats toujours ſi peuplés vont-ils devenir déſerts ? cela ne ſera point : nous avons encore ce même courage dont nous donnâmes autrefois des preuves ſi éclatantes, lorſque nous entreprîmes de diſputer l'empire du monde à celui qui en eſt en poſſeſſion. A la vérité nous fûmes vaincus : la fortune favoriſa notre ennemi ; mais du moins la gloire nous eſt reſtée d'avoir oſé former un ſi grand deſſein.

Mais pourquoi vous retenir ici plus longtemps ? allez, mes fideles compagnons, vous qui faites toute ma force & toute mon eſpérance ; partez, volez contre ces indignes ſujets de notre ennemi. Opprimez-les avant qu'ils

ſe ſoient rendus plus redoutables : éteignez cette flamme naiſſante dont ils menacent d'embraſer la Paleſtine : employez pour leur perte indifféremment la force & l'artifice. Que ma volonté ſerve aujourd'hui de regle au deſtin. Frappez & diſperſez les uns : livrez les autres à une lâche & honteuſe paſſion qui les rende eſclaves de la beauté. Allumez parmi eux la flamme de la diſcorde ; qu'ils méconnoiſſent les ordres de leur Général ; qu'ils tournent leurs armes les uns contre les autres ; que toute cette armée criminelle ſoit toute exterminée, & qu'il n'en reſte pas même le moindre veſtige.

Le Prince des démons eut à peine ceſſé de parler, que tous les eſprits infernaux ſortant avec furie du noir abîme, ſe répandirent ſur la terre, afin d'exécuter les ordres de leur Souverain. Ainſi les vents déchaînés s'échappent de leurs grottes profondes pour exercer par-tout leurs ravages ; les démons auſſi-tôt s'occupent à tendre toutes ſortes de pieges à ceux qu'ils veulent perdre : ils ont recours aux artifices les plus nouveaux, les plus inouis, & dont il étoit le plus difficile de ſe parer. Mais quel fut celui qu'ils mirent le premier en uſage pour nuire à leurs ennemis ? Muſe, c'eſt à toi de nous l'apprendre ; tu en es parfaitement inſtruite, & à peine un bruit léger en eſt venu juſqu'à nous.

En ce temps-là régnoit à Damas & dans le pays des environs un Prince nommé Hidraot ; ce Prince ayant eu dès ſa jeuneſſe un extrême penchant pour l'art magique, s'y étoit appliqué toute ſa vie, & y avoit fait de très-grands progrès. Mais à quoi lui ſervoit cette ſcience trompeuſe, puiſque, malgré l'obſervation aſſidue des aſtres, & les réponſes des démons, il ne put pénétrer dans l'avenir quel ſeroit le ſuccès de la guerre ? Il s'étoit fauſſement imagi-

né que les Chrétiens seroient défaits, & que ce seroit l'Egypte qui auroit la gloire de cette défaite. C'est pourquoi il avoit dessein de joindre ses troupes à celles du Soudan, afin qu'elles partageassent avec elles l'honneur & le fruit de la victoire. Cependant, connoissant la grande valeur des Chrétiens, & prévoyant qu'ils ne seroient pas vaincus sans qu'il en coûtât beaucoup de sang, il songeoit en lui-même de quelle maniere il pourroit affoiblir leur armée, afin qu'elle fût ensuite plus aisée à défaire. Comme il étoit tout occupé de cette pensée, un Ange de ténebres l'y vint fortifier, & lui découvrit en même-temps un moyen sûr de parvenir à ce qu'il souhaitoit.

Hidraot avoit une niece qui étoit sans contredit la plus belle Princesse de l'Orient, & qui, aux charmes naturels de sa personne, savoit parfaitement joindre tout l'art qu'une femme & une femme instruite dans la magie, peut employer pour gagner les cœurs. Il la fit venir, & lui dit : Ma chere Armide, (c'est ainsi qu'elle s'appelloit) vous qui, sous la fleur de la premiere jeunesse, & sous la délicatesse de vos traits, cachez une rare prudence & un courage viril ; vous qui me surpassez de bien loin dans le grand art que je vous ai enseigné, j'ai formé un important dessein ; si vous voulez me seconder, le succès ne peut manquer de répondre à mon attente : je vous ai préparé l'ouvrage, c'est à vous d'y mettre la derniere main. Voici quel est mon projet. Il faut que vous alliez au camp de nos ennemis, & que vous mettiez tout en usage pour leur inspirer de l'amour. Employez pour cela les paroles les plus séduisantes, & les regards les plus tendre : ayez recours aux soupirs, aux pleurs, dont les charmes sont si forts, lorsque de beaux yeux les répandent. Que les cœurs les plus farouches

ne puiſſent réſiſter aux attraits réunis de votre eſprit & de votre beauté. Mais ſur-tout qu'une feinte pudeur ſache couvrir la hardieſſe de votre entrepriſe: déguiſez bien l'artifice ſous l'apparence de la ſincérité. Quel bonheur pour nous ſi, Godefroy lui-même donnant dans le piege, vous pouviez lui faire quitter le deſſein où il eſt de continuer la guerre, & lui inſpirer des ſentiments de paix. Mais ſi le Général vous échappe, ſongez du moins à faire tomber dans vos filets les plus vaillants de l'armée; vous les conduirez enſuite en des lieux d'où malgré tous leurs efforts ils ne ſortiront jamais. Hidraot donna après cela des inſtructions plus particulieres à ſa niece, & finit en lui diſant: Tout eſt permis lorſqu'il eſt queſtion de ſervir ſa religion & ſa patrie.

Armide, fiere de ſa jeuneſſe & de ſa beauté, accepte la propoſition. Dès le ſoir même elle part ſans ſuite, prenant un chemin détourné & inconnu. N'ayant pour armes que ſes ſeuls attraits, elle entreprend de dompter les plus vaillants Guerriers de l'Univers, & ne doute pas un moment qu'elle ne réuſſiſſe dans ſon entrepriſe. Cependant il ſe répandit parmi le peuple de Damas divers bruits également faux au ſujet de ſon départ. Peu de jours après elle arriva au camp des Chrétiens. A la vue de cette beauté inconnue, tous les ſoldats ſont ſurpris: ils la regardent avec admiration. Tel un aſtre nouveau qu'on voit luire pour la premiere fois dans le Ciel, attire tous les regards des mortels: chacun accourt pour voir cette charmante étrangere, & pour ſavoir le ſujet de ſon arrivée. Jamais la Reine des Dieux ne parut dans Argos avec tant d'éclat: les Déeſſes de Délos & de Chypre n'eurent jamais tant de beauté ni tant de graces. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Un voile blanc & tranſparent tomboit négligemment ſur

Digitized by Google

ſon viſage ; & de temps en temps elle relevoit ce voile, afin de faire briller tous ſes charmes. Ainſi le ſoleil ſe couvre quelquefois d'un nuage clair que ſes rayons ne laiſſent pas de percer, & quelquefois il répand une lumiere vive, dont les yeux ſont ébloüis. Un Zéphyr léger agitant ſes cheveux, donnoit encore un nouveau luſtre aux boucles dont la nature les avoit ornés. Avare de ſes plus rares tréſors, & des plus redoutables traits de l'amour, elle tenoit ſes beaux yeux preſque toujours baiſſés. On voit les roſes & les lys indifféremment répandus ſur ſes joues : il n'y avoit que ſes levres ſeules ſur leſquelles on vît briller les roſes ſans mêlange. Sa gorge auſſi éclatante que l'albâtre, & en qui on remarquoit tout le piquant de la jeuneſſe, étoit en partie découverte, & en partie cachée par une robe envieuſe & jalouſe : l'imagination plus pénétrante que les yeux en découvroit pourtant les beautés. Semblable aux rayons de la lumiere, qui, ſans diviſer l'onde & le cryſtal, paſſent néanmoins au travers, il n'y a point d'appas ſecrets que l'imagination n'apperçoive ; & ſur le récit qu'elle fait enſuite des beautés qu'elle a découvertes, le cœur s'enflamme, les deſirs en deviennent plus impatients & plus vifs.

Cependant la belle Armide entre dans le camp, entourée d'une foule de ſoldats, qui lui donnoient des louanges & des applaudiſſements. Charmée en elle-même du but de ſon entrepriſe, elle en concevoit de hautes eſpérances. Elle s'arrêta enſuite un moment, afin de prier quelqu'un de la conduire au Général de l'armée. Euſtache, le plus jeune des freres de Godefroy, arriva dans ce moment même au lieu où elle étoit. Il la vit, & en fut ſurpris. Mais voulant conſidérer de plus près cette beauté dangereuſe, qui par une feinte modeſ-

tie baiſſoit alors les yeux, il courut à ſa perte comme l'imprudent papillon. Son cœur fut attiré par les regards qu'Armide lança ſur lui, avec la même facilité que la flamme attire une paille légere qu'on en approche de trop près. Le feu de ſa jeuneſſe, joint à celui de l'amour qu'il reſſentoit déja, lui donnant alors de la hardieſſe, il lui dit : Que cherchez-vous ici, beauté céleſte & divine ? car ſans doute vous n'êtes pas une ſimple mortelle : par quel inſigne bonheur vous trouvez-vous dans ces lieux ? daignez-nous dire ce que vous deſirez : apprenez-nous qui vous êtes, afin qu'on vous rende les honneurs & les reſpects qui vous ſont dus. Vous me donnez des louanges que je ne mérite point, lui répondit Armide : vous avez de moi une opinion bien éloignée de la vérité. Hélas, Seigneur, non-ſeulement je ſuis une mortelle, mais même je ſuis une infortunée déja morte à la joie & aux plaiſirs, & qui ne reſpire que pour les douleurs. Vous voyez une étrangere, une fugitive, que la plus cruelle diſgrace conduit en ces lieux. J'y viens implorer le ſecours de Godefroy ; je lui viens demander avec confiance une protection qu'il ne refuſe jamais aux malheureux. Si votre courtoiſie répond aux apparences, ajouta-t-elle, faites-moi le plaiſir, Seigneur, de me conduire à votre Général. Il eſt trop juſte, lui repartit Euſtache, que je vous conduiſe moi-même à mon frere, & que je vous ſerve de protecteur auprès de lui. Vous ne vous êtes point mal adreſſée, Madame, je me flatte d'avoir quelque crédit ſur ſon eſprit : comptez dès-à-préſent ſur tout ce qui dépendra de ſon pouvoir, & diſpoſez de mon bras. Il la conduiſit enſuite à Godefroy, qui étoit alors avec les principaux Chefs de l'armée. En abordant le Général, Armide fit une

profonde révérence, après quoi elle rougit, & demeura quelque temps ſans parler, comme ſi la timidité & la pudeur étoient cauſe de ſon ſilence. Godefroy la raſſura & la conſola avec bonté. Enfin, elle lui adreſſa ce diſcours artificieux, accompagné d'un ſon de voix & d'une grace dans ſa perſonne, capables d'enchaîner tous les cœurs.

Prince invincible, dont la haute valeur eſt tellement reconnue qu'on peut déſormais ſans honte céder à vos armes: Héros, dont la réputation glorieuſe eſt montée à un ſi haut point, que les Rois & les Peuples ſe font un honneur de ſe ſoumettre à votre empire, ne ſoyez point ſurpris ſi ceux que vous avez compté juſqu'à préſent parmi vos ennemis, viennent avec confiance implorer votre protection. Quoique née dans une religion que vous avez réſolu d'éteindre, & que vous avez déja détruite en partie, je me ſuis néanmoins flattée, Seigneur, de remonter par votre ſecours ſur le trône de mon pere, qu'un perfide a indignement uſurpé ſur moi. C'eſt d'ordinaire à ſes parents, à ſes amis qu'on s'adreſſe pour ſe délivrer d'une oppreſſion étrangere: moi, c'eſt à mon ennemi que j'ai recours, & c'eſt contre mes plus proches que j'implore ſon appui. C'eſt en vous ſeul que j'eſpere, Seigneur, c'eſt vous ſeul qui pouvez me faire rendre ce qui m'a été injuſtement enlevé; il ne vous ſera pas plus difficile de me rétablir ſur mon trône, qu'il vous l'a été de conquérir tant d'autres Royaumes; & vous n'acquerrez pas moins de gloire en protégeant l'innocence opprimée, qu'en ſurmontant vos ennemis. Que la différence de nos religions ne vous empêche point d'avoir égard à mes prieres. C'eſt votre juſtice, c'eſt votre généroſité que j'implore; & j'atteſte le Dieu ſuprême, que jamais vous n'aurez employé vos armes pour une cauſe plus

Digitized by Google

juſte & plus raiſonnable. Mais pour vous en convaincre, je vous ſupplie, Seigneur, de donner un moment d'attention à ce que je vais vous raconter.

Je ſuis fille d'Arbilan, Roi de Damas; mon pere eut l'avantage de devenir époux de la Princeſſe Cariclée, & de monter par cet hymen ſur un trône où ſa naiſſance ne lui donnoit pas lieu de prétendre. J'eus le malheur de perdre la Reine ma mere en venant au monde : ce fut aux dépens de ſa propre vie que cette Princeſſe me donna le jour; mais avant ſa mort elle déclara mon pere héritier de ſon empire. Cinq ans après je le perdis lui-même : Arbilan alla rejoindre dans les Cieux la Reine ſon épouſe, chargeant du ſoin de mon éducation & de la conduite de mon Royaume, un frere qu'il aimoit beaucoup. Si la reconnoiſſance & la fidélité ſe trouvoient parmi les hommes, il y avoit lieu de croire que l'un & l'autre ſe rencontreroient dans celui dont il faiſoit choix. Pendant quelques années mon oncle parut s'acquitter parfaitement des ſoins qui lui étoient confiés. Il m'aimoit en apparence avec tendreſſe, & gouvernoit mes Etats d'une maniere irrépréhenſible. Mais le perfide déguiſoit ſes ſentiments, & cachoit ſes vues ambitieuſes. Il avoit un fils qu'il me deſtinoit pour Epoux, & ce fils étoit un monſtre de corps & d'eſprit. On n'a jamais vu un homme plus groſſier, plus brutal, plus vicieux & qui eût plus d'éloignement pour tout ce qui convient, non-ſeulement à un Prince, mais à un honnête homme. Il étoit avec cela d'un regard farouche, & d'une figure difforme. Tel étoit, Seigneur, celui avec qui on avoit réſolu de me faire partager mon lit & mon trône.

Au bout de quelque temps mon oncle me découvrit ſur cela ſes intentions. Il employa ſouvent les diſcours les plus perſuaſifs & les plus

Digitized by Google

forts, sans que je pusse jamais me résoudre à consentir à ses desirs. Au contraire, je lui fis clairement connoître l'aversion insurmontable que je sentois pour une telle alliance. Enfin rebuté de mes refus, il me quitta un jour en me lançant des regards sombres & terribles; je crus voir ma perte écrite dans ses yeux; & je ne me trompois pas. Depuis ce jour une inquiétude mortelle ne m'a point quittée : des songes affreux n'ont pas cessé de troubler mon repos. L'image de ma mere pâle & défaite s'est plusieurs fois présentée à moi pendant la nuit. Fuyez, ma fille, me disoit-elle, fuyez la mort qui vous menace; je vois le poison qu'on vous prépare, je vois le fer tout prêt à tomber sur votre tête. Mais que me servoit-il d'avoir des pressentiments de mon malheur, si la timidité ordinaire à mon âge & à mon sexe me mettoit hors d'état de l'éviter ? M'enfuir seule de la maison de mon pere & du lieu de ma naissance me paroissoit une entreprise au-dessus de mon courage & de mes forces. La mort me sembloit moins difficile à souffrir : je la craignois pourtant, mais sans avoir la résolution de faire ce qu'il falloit pour m'en garantir. D'un autre côté, je n'osois confier à personne l'état où je me trouvois, de peur d'avancer par ce moyen le coup fatal que je voulois éviter.

Comme j'étois dans cette situation cruelle, soit que la fortune s'adoucît en ma faveur, soit qu'elle me voulût réserver à d'autres maux, un des Officiers de la Cour, qui avoit de grandes obligations au Roi mon pere, me vint découvrir que ma mort étoit résolue : il me dit que le tyran l'avoit chargé de se défaire de moi par un poison qu'il devoit me présenter le lendemain, & qu'il n'y avoit qu'une prompte fuite qui pût me sauver de ce danger pressant. Il ajouta qu'il

Digitized by Google

étoit prêt à m'accompagner lui-même, & qu'il s'offroit à me conduire dans un sûr asyle. Encouragée par les discours qu'il me tint & par les offres qu'il me fit, je bannis la crainte qui m'avoit retenue jusqu'alors, & me déterminai à partir dès le soir même. La nuit étant très-obscure, je me mis en chemin avec lui & deux de mes femmes, que je choisis pour être compagnes de ma suite. Vous ne sauriez croire, Seigneur, la peine que j'eus à quitter ma patrie, l'effort que je me fis pour abandonner le Palais de mon pere, & pour m'éloigner d'un trône qui m'appartenoit avec tant de droit ; je tournois à tout moment mes yeux baignés de larmes vers cette Ville où j'avois pris naissance : j'étois au même état où se trouvent ces infortunés Matelots qu'un tourbillon furieux & imprévu arrache du rivage chéri. Nous marchâmes toute la nuit & tout le jour suivant, & nous arrivâmes enfin à un château qui appartenoit à Aronte ; c'est le nom de cet Officier qui me conduisoit.

Dès que le Tyran eut appris ma fuite, il entra en fureur contre Aronte & contre moi : il eut la noirceur de nous accuser l'un & l'autre du crime qu'il avoit voulu commettre lui-même : le perfide répandit le bruit que j'avois corrompu cet officier pour l'empoisonner : que mon dessein étoit de me défaire d'un oncle qui surveilloit à ma conduite, afin que n'étant plus retenue, je pusse m'abandonner sans crainte aux plus infames désordres. Honneur sacré que je respecte, plutôt que jamais je m'écarte de tes plus séveres maximes, que le feu du Ciel vengeur me réduise en poudre ! Je pardonne au tyran de m'avoir enlevé ma couronne & d'avoir attenté sur ma vie ; le coup qu'il porte à mon honneur est pour moi sans comparaison plus sensible. Le lâche, au reste, ne

débitoit ces mensonges que dans la crainte où il étoit qu'il ne s'excitât dans la Ville quelque mouvement en ma faveur. Mais non-content d'avoir usurpé mes Etats, & noirci ma réputation par la plus horrible des calomnies, le barbare me poursuit jusques dans cette retraite, où sa cruauté m'a contrainte à me cacher. Il menace Aronte de porter chez lui le fer & la flamme, s'il ne me livre entre ses mains. Il prétend, dit-il, laver dans mon sang la honte que j'ai faite à ma famille & à la Majesté Royale; où plutôt le Tyran veut s'assurer par ma mort un trône sur lequel, tant que je verrai le jour, il ne se croira jamais bien affermi.

Voilà la situation cruelle où je me trouve, Seigneur; voilà le coup effroyable qui va m'accabler, si vous n'embrassez ma défense. C'est ce qui m'a fait prendre le parti de venir avec confiance me jetter à vos genoux. Je me suis flattée que mon âge, que ma foiblesse, que mon innocence vous toucheroient. J'ai espéré que les larmes, dont j'arrose à présent vos pieds, me sauveroient du malheur de voir couler mon sang. Je vous en conjure, Seigneur, par ces pieds dont vous foulez l'orgueil des méchants & des impies, par cette main qui est l'appui des malheureux, par votre valeur qui vous a fait remporter de si éclatantes victoires. Je vous en conjure enfin par le Dieu que vous adorez & pour qui vous combattez avec tant de gloire. Quoique mon sort soit capable d'exciter la pitié, c'est néanmoins votre justice seule que j'implore. Je sais que la raison est toujours ce qui vous détermine: il vous a été donné du Ciel de pouvoir tout ce que vous voulez, & de ne vouloir jamais rien que de raisonnable. Conservez donc la vie d'une jeune Princesse opprimée, & souverain maître ensuite

du trône ſur lequel vous m'aurez rétablie, que votre généroſité vous acquiere un Royaume.

Pour réuſſir dans cette entrepriſe je n'ai pas beſoin d'un ſecours bien conſidérable : parmi cette foule de Guerriers qui vous environnent, je ne vous en demande que dix des plus vaillants. Ce petit nombre me ſuffira. Le peuple de Damas eſt pour moi : j'ai tous les amis de mon pere. A l'un d'entr'eux eſt confiée la garde d'une des portes de la Ville : il m'introduira dans la place dès que je paroîtrai ; c'eſt lui-même qui me l'a fait ſavoir ; & tous m'ont aſſuré qu'ils faiſoient plus de cas du moindre ſecours venant de votre camp invincible, que d'une armée entiere qui leur viendroit d'ailleurs. Telle eſt, Seigneur, l'opinion qu'on a de ces guerriers redoutables qui marchent ſous vos ordres. Telle eſt la confiance que votre nom ſeul eſt capable d'inſpirer.

Armide ayant parlé de cette maniere, attendit en ſilence la réponſe du Général, & le ſilence qu'elle garda ne fut pas moins éloquent que ſes paroles. Cependant Godefroy étoit agité de différentes penſées. Il craignoit d'un côté les artifices des Sarraſins, étant bien perſuadé qu'il ne falloit pas ajouter beaucoup de foi aux diſcours de ces infideles : d'un autre côté il ſe ſentoit ému de pitié en faveur d'Armide, & il ne vouloit pas manquer en cette occaſion à ſa généroſité naturelle. D'ailleurs l'utilité s'y trouvoit jointe : il regardoit l'alliance de Damas comme très-utile à ſes deſſeins. Cette Ville puiſſante lui pouvoit fournir des ſecours conſidérables en hommes & en argent, qui le mettroient en état de ne plus craindre les forces de l'Egypte & de ſes alliés. Il fut quelque temps à balancer ces raiſons en lui-même, ſans répondre à Armide. Cette Princeſſe

observoit attentivement son visage & sa contenance, & trouvant que la réponse tardoit un peu trop à son gré, elle en conçut de la crainte & en soupira. Enfin Godefroy, après avoir bien examiné & bien pesé toutes choses, se détermina à lui parler de la sorte. Si nous n'avions pas consacré nos armes au service du Dieu que nous adorons, vous auriez raison, Madame, d'attendre de nous & la pitié qu'inspirent vos malheurs, & le secours nécessaire pour vous en affranchir. Mais le Ciel nous a choisis pour tirer d'esclavage une Ville qu'il chérit & un peuple qui le sert : nous nous sommes engagés à briser leur joug, il ne nous est pas permis de rien entreprendre qui puisse retarder l'exécution d'un si louable dessein. Je vous promets cependant, & vous donne ma parole sur laquelle vous pouvez sûrement compter ; je vous promets, Madame, que dès que nous nous serons rendus maîtres de cette Ville sainte que nous tenons assiégée, nous volerons à votre secours, ainsi que la justice de votre cause nous y oblige. Quant à présent nous ne pourrions sans crime nous dispenser de rendre à Dieu & à nos freres ce que nous leur devons préférablement à tout.

A cette réponse Armide parut consternée, elle baissa les yeux à terre, & puis les relevant d'un air où la douleur la plus profonde se faisoit remarquer : malheureuse que je suis, dit-elle, fut-il jamais une destinée pareille à la mienne ? Les hommes changent de caractere & de nature, plutôt qu'on voie arriver aucun changement dans mon sort déplorable. Il ne me reste plus d'autre ressource que d'aller moi-même me mettre à la merci d'un tyran & de tâcher de l'attendrir par mes larmes, puisque je n'ai pu vous inspirer de la pitié. Mais, Seigneur, ajouta-t-elle tout de suite, je ne vous accuse point de dureté à mon égard, je n'en accuse que le Ciel auteur de tous

mes maux. C'eſt lui ſeul qui vient de vous rendre inflexible contre votre naturel: vous étiez diſpoſé ſans doute à prendre ma défenſe, mais mon deſtin rigoureux s'y eſt oppoſé. Deſtin barbare, il ne te ſuffiſoit point de m'avoir enlevé mes parents dans la fleur de leur jeuneſſe, tu voulois encore me priver de ma couronne, & tu me réſervois pour être la derniere victime de ton courroux. Puiſque l'honneur & la bienſéance ne me permettent pas de demeurer ici plus long-temps, partons. Mais où porter mes pas incertains? Où chercher un aſyle contre le cruel uſurpateur de mon trône? Il n'y a point de lieux ſous le Ciel où je puiſſe me dérober à la mort qui me pourſuit. Je la vois qui me menace, allons courageuſement au-devant d'elle, ma main ſaura prévenir ſes coups.

Un noble dépit parut alors dans ſes yeux. Elle ſe mit en devoir de ſe tenir avec une contenance où l'indignation étoit jointe à la douleur. Il lui échappoit des larmes qui ſembloient être autant de perles, ſes belles joues en furent bientôt couvertes; on les voyoit couler juſques ſur ſon ſein. Tel eſt un parterre émaillé de fleurs blanches & incarnates ſur le quel tombe une abondante roſée. Mais ſes larmes quoique froides & humides, produiſirent un effet pareil à celui de la flamme, elles embraſerent le cœur de mille Guerriers. L'amour eſt fécond en prodiges, il ſait brûler dans l'onde & tirer des flammes de la glace: ſon pouvoir eſt en tout temps au deſſus de la nature; mais jamais il ne parut ſi grand que dans cette occaſion. Les feintes larmes d'Armide en firent répandre de véritables à tous ceux qui la regardoient; les plus inſenſibles furent attendris. Chacun s'afflige avec elle, chacun s'intéreſſe pour elle. Si Godefroy demeure inflexible, diſoient-ils, il faut qu'un tigre cruel lui ait donné le jour, il faut qu'il ſoit ſorti d'entre les rochers du Caucaſe,

caſe, ou que la mer impitoyable l'ait produit.

Mais pendant que les uns ſe plaignoient tout haut, & que les autres ſe contentent de déſapprouver intérieurement le procédé de leur Général, le jeune Euſtache plus touché de compaſſion & plus épris d'amour qu'aucun, s'avance avec hardieſſe, & parle ainſi à Godefroy. Il faut, Seigneur, que vous ayez de bien fortes raiſons pour tenir comme vous faites contre l'opinion générale, & contre les deſirs de tous ceux qui vous environnent. On n'exige point de vous que les principaux Chefs qui ſont à la tête des troupes dont l'armée eſt compoſée, quittent le ſiege de la Ville, & interrompent l'exécution d'une ſi ſainte entrepriſe. Mais qui empêche que parmi nous qui ſommes de ſimples volontaires, on en détache le petit nombre que cette Princeſſe vous demande pour aller ſoutenir ſa cauſe? Eſt-ce abandonner le ſervice de Dieu que de défendre l'innocence opprimée? Quelles dépouilles peuvent être plus agréables au Seigneur que celles qu'on lui préſente après la défaite d'un perfide uſurpateur? Quand même l'alliance étroite que nous aurions avec le Royaume de Damas ne nous ſeroit pas extrêmement avantageuſe, les devoirs de l'honneur & du métier dont nous faiſons profeſſion nous engagent à ſecourir les Dames. A Dieu ne plaiſe qu'on diſe un jour en France, où la généroſité & la courtoiſies ſont ſi recommandables, que nous ayons craint de nous expoſer aux dangers pour une cauſe ſi juſte. Quant à moi, plutôt que d'entendre un pareil reproche, j'aime mieux quitter ici mon épée, me dépouiller de mes armes, & renoncer pour jamais au titre de Chevalier.

Le diſcours d'Euſtache fut hautement applaudi par tous les Guerriers de ſa troupe. Dans le moment ils entourerent Godefroy, & le preſſerent

avec les plus fortes instances de se rendre à leurs desirs. Enfin, leur dit-il, je cede à vos empressements. Cette Princesse obtiendra ce qu'elle demande. Ce n'étoit point mon avis, ce ne l'est point encore; mais vous m'y forcez, & je me rends malgré moi. Cependant, ajouta-t-il, si vous avez quelque confiance en votre Général, je vous exhorte à ne vous pas livrer si aveuglément aux desirs que vous faites paroître. Ainsi Godefroy leur accorda, quoiqu'à regret, ce qu'ils souhaitoient. Aussi-tôt chacun d'eux témoigna sa joie dans l'espérance d'être du nombre de ceux qui suivroient Armide. Que ne peuvent point les discours & les larmes d'une beauté touchante! ce sont de douces chaînes, mais qui attachent fortement les cœurs. Eustache alors s'adressa à cette belle affligée: faites trêve à vos pleurs, Madame, vous allez être servie comme vous le desirez. A l'instant ce nuage sombre qui couvroit son visage se dissipant, elle essuya ses beaux yeux avec son voile, & parut plus brillante que l'astre du jour. Elle leur rendit ensuite grace à tous du zele qu'ils avoient marqué pour ses intérêts: elle les assura qu'elle publieroit partout le monde leur générosité, & qu'elle en conserveroit dans son cœur une éternelle reconnoissance.

Ce succès favorable excite Armide à presser l'exécution de son dessein pervers; & pour le conduire à une heureuse fin, elle entreprend de faire par ses regards & par ses manieres séduisantes au-delà de ce que Médée & Circé avoient fait autrefois par la force de leurs charmes; elle prétend par la douceur de ses paroles surpasser la voix enchantereresse des Sirenes: elle veut enfin par toutes sortes de moyens attirer le plus qu'il lui sera possible d'amants dans ses pieges. Pour cet effet elle change continuellement de manieres & de discours, selon les circonstances & selon le caractere particulier de ceux qu'elle a résolu de séduire. Tantôt elle affecte de la pudeur & de la retenue,

Digitized by Google

tantôt elle fait paroître une gaieté pleine d'enjouement. Modeſte avec ceux en qui elle apperçoit de la hardieſſe & vive avec ceux qui témoignent de la timidité, ſi elle découvre dans quelqu'un de ces derniers une défiance de lui-même, prête à étouffer ſon amour, elle jette alors ſur lui des regards ſi animés & ſi expreſſifs, qu'il bannit auſſi-tôt cette défiance, & qu'il croit avoir tout ſujet d'eſpérer. Si quelqu'autre moins timide exprime un peu trop clairement ſa paſſion, un regard ſévere & des manieres froides qu'elle ſait employer à propos, le font rentrer incontinent dans le reſpect: mais cette ſévérité eſt ſi bien tempérée, que l'amant le plus hardi l'aime ſans oſer rien entreprendre, & ne l'en aime pas moins.

Quelquefois pour attendrir ceux que ſes attraits ont enflammés, elle ſe retire à l'écart, & fait ſemblant d'être accablée d'une douleur profonde. Cet artifice lui réuſſit, l'amour lance dans leurs cœurs des traits qu'il allume au feu de ſa feinte douleur, & qu'il trempe dans ſes larmes. On la voit enſuite revenir rejoindre ſes amants avec un air de gaieté, comme ſi l'eſpérance qu'elle avoit lieu de concevoir ſur leur valeur avoit banni ſa triſteſſe: alors les nouveaux traits qui partent de ſes yeux vifs & brillants ne ſont pas moins redoutables pour eux. Ainſi leur faiſant éprouver tour-à-tour quel eſt le pouvoir de ſes yeux, lorſqu'ils répandent des pleurs, & lorſqu'ils ſont animés par la joie, elle les fait paſſer d'une ivreſſe dans une autre, également aimable, également dangereuſe dans la triſteſſe & dans la gaieté; ſes amants s'affligent & ſe réjouiſſent avec elle, & ſe trouvent attachés d'une double chaîne.

Elle emploie donc les ris ou les larmes; elle a recours à un air ſérieux ou enjoué; elle excite la

crainte ou l'espérance pour augmenter le nombre de ses esclaves, pour les retenir dans ses fers, & pour rendre leurs chaînes plus fortes. S'il arrive que quelqu'un de ces malheureux, ne pouvant supporter la violence de sa passion, la supplie en tremblant de vouloir soulager ses peines; alors affectant la simplicité d'une jeune fille à qui le langage de l'amour est inconnu, elle fait semblant de ne pas l'entendre; ou bien faisant paroître moins d'ignorance, elle baisse alors les yeux avec pudeur, & témoigne par son air & par le vif incarnat dont ses belles joues se couvrent, combien un pareil discours la blesse: elle ressemble en cet état à l'aurore naissante dans laquelle on remarque un mêlange de lumiere avec les ténebres de la nuit.

Mais dès qu'elle peut juger par les regards & par les manieres d'un de ses adorateurs, qu'il est prêt à lui parler de son amour, elle le quitte à l'instant & le rejoint un peu après; & puis elle le quitte encore, lui donnant ainsi & lui ôtant tour-à-tour le moyen de lui parler: de cette maniere elle l'amuse tout le jour, & il se retire enfin sans avoir pu accomplir son dessein. C'est ainsi que l'avide chasseur, après avoir en vain suivi sa proie jusqu'au soir, en perd enfin la piste, & se trouve frustré de son espérance. Voilà les artifices qu'employa la trompeuse Armide, ou plutôt voilà les armes dont elle se servit pour soumettre mille & mille cœurs. Est-il surprenant qu'Hercule, Thésée, Achille aient subi le joug de l'amour, puisque des Guerriers qu'un saint zele avoit armés pour la cause de leur Dieu, n'ont pu se garantir de ses charmes?

CHANT V.

L'ARTIFICIEUSE Princeſſe de Damas n'oublioit rien pour attirer ces vaillants Guerriers dans ſes pieges. Non-ſeulement elle comptoit ſur les dix que les Général lui avoit accordés ; mais elle ſe promettoit bien d'en engager un plus grand nombre à la ſuivre ſecrettement. Cependant Godefroy voyant l'ardeur avec laquelle tous les volontaires ſe portoient à ſuivre Armide, étoit embarraſſé de quelle maniere il pourroit faire choix de dix d'entr'eux, ſans mécontenter les autres. Il prit ſur cela un parti ſage, qui fût de leur propoſer d'élire eux-mêmes un de leur troupe pour remplacer Dudon, & de charger enſuite ce nouveau Capitaine du ſoin de nommer lui ſeul les dix qui accompagneroient Armide. Par ce moyen il ſe tiroit d'embarras, & leur donnoit en même temps une marque de la conſidération qu'il avoit pour eux, en leur laiſſant le choix de leur Commandant. Il les aſſembla donc, & leur parla de cette maniere.

Vous ſavez quel a été mon avis ſur le ſecours que la princeſſe de Damas nous a demandé ; j'aurois ſouhaité qu'on eût différé juſqu'après la priſe de la Cité ſainte à lui accorder ſa demande. Vous me voyez encore dans le même ſentiment, & peut-être que les vôtres ſeront aujourd'hui conformes au mien ; car enfin les opinions des hommes ſont changeantes. Mais ſi vous perſiſtez à croire que votre honneur vous engage à ſecourir dès-à-préſent cette Princeſſe, je ne m'oppoſe point à vos deſirs, & ne rétracte point la permiſ-

sion que je vous ai déja donnée. L'empire que j'ai sur vous doit être un empire doux, auquel vous vous soumettiez volontairement. Il est à propos cependant de donner un successeur à l'illustre chef que la mort nous a enlevé. Elisez donc parmi vous quelqu'un qui soit digne de remplacer le brave Dudon, & que le Capitaine que vous aurez élu fasse ensuite choix lui-même des dix Guerriers qui marcheront à cette entreprise. Comme je n'en ai accordé que dix, je prétends qu'on ne passe pas ce nombre, & veut être obéi sur ce point.

Après que Godefroy se fut ainsi expliqué, Eustache, du consentement de tous les autres, lui répondit de cette sorte : La prudence, Seigneur, est une vertu nécessaire au poste que vous occupez, au lieu que l'ardeur & l'impétuosité conviennent à des Guerriers subalternes tels que nous sommes. Cette circonspection mesurée, qui dans un Général est une bonne qualité, nous seroit peut-être reprochée comme un manque de courage : ainsi, puisque vous le permettez, ceux d'entre nous qui seront nommés pour cela marcheront au secours de la Princesse. Les dangers qu'ils pourront courir en cette occasion leur feront honneur, & ne seront pas comparables à l'avantage qui nous en doit revenir. Le jeune homme fut de cette maniere cacher un autre intérêt sous le voile de la gloire & du devoir ; & tous ses compagnons déguisant leurs sentimens secrets, couvrirent comme lui leur passion du même voile.

Cependant Eustache connoissant combien Renaud joignoit de mérite & d'agrements personnels à une extrême valeur, & redoutant par avance un rival si dangereux, auroit fort souhaité de ne pas l'avoir pour compagnon dans cette entreprise. Sa jalousie adroite & éclairée lui

inſpira un moyen pour écarter ce redoutable rival. Il alla trouver Renaud & lui parla ainſi : Illuſtre fils de Bertold, à qui, malgré votre grande jeuneſſe, le prix de la valeur eſt dû ſur tous les Guerriers de l'Univers, il s'agit de donner un ſucceſſeur au Capitaine que nous avons perdu. L'âge & l'expérience de Dudon m'avoient fait réſoudre ſans peine à marcher ſous ſes ordres, mais puiſque ce vaillant homme n'eſt plus, je vous avouerai franchement qu'étant frere de Godefroy, & croyant d'ailleurs n'être pas inférieur aux autres en mérite, vous êtes le ſeul dans notre troupe à qui je me ſente diſpoſé à céder ſans répugnance ce degré d'honneur. Votre naiſſance vous égale aux plus illuſtres d'entre nous, & il n'y en a aucun qui puiſſe vous le diſputer en valeur. C'eſt donc ſur vous ſeul que le choix doit tomber avec juſtice. Vous paroiſſez avoir peu d'empreſſement pour être de l'expédition de Damas. En effet, des exploits qui, ſelon toutes les apparences, devront leur ſuccès à la ſurpriſe & aux ombres de la nuit, ne vous conviennent point : c'eſt au grand jour que votre courage doit ſe produire, & vous ne manquerez pas d'occaſions de le faire éclater. Pour peu donc que vous ſoyez diſpoſé à accepter le commandement dont vous êtes ſi digne, je ferai enſorte de vous le faire unanimement déférer par tous mes compagnons. Mais, Seigneur, j'exige de vous une condition ; comme je ne ſais pas encore ſi le deſir ne me prendra point d'être du nombre de ceux qui marcheront à Damas ; donnez-moi votre parole, en cas que vous ſoyez notre Capitaine, que vous me permettrez de ſuivre ſur cela mon inclination, & qu'il me ſera libre d'accompagner la Princeſſe, ou de reſter auprès de vous.

Euſtache ne put s'empêcher de rougir en

préférant ces derniers mots : Renaud s'apperçut fort bien d'un trouble qu'il cachoit mal, il fit un ſouris : & comme en effet il ſe ſoucioit peu de ſuivre Armide, dont la beauté lui avoit à peine effleuré le cœur, & que d'ailleurs il avoit un impatient deſir de venger la mort de Dudon, il répondit de cette ſorte au frere de Godefroy : J'aimerai toujours mieux, Seigneur, mériter les premiers rangs que de les obtenir. La maniere dont vous me parlez me fait un plaiſir ſenſible, non parce que vous voulez m'élever à un haut degré d'honneur, mais parce que vous me jugez digne d'y monter. Rien n'eſt plus flatteur pour moi que cette opinion avantageuſe que vous paroiſſez avoir de ma perſonne. Je ne briguerai point la place que vous m'offrez, & ne la refuſerai pas non-plus, ſi on me la préſente ; mais au cas qu'on m'y éleve, je vous donne ma parole que vous ſuivrez Armide. Euſtache le quitta auſſi-tôt, & alla trouver ſes compagnons, afin de les diſpoſer à donner à Renaud leurs ſuffrages.

Celui d'entr'eux qui croyoit être ſans comparaiſon le plus digne de ſuccéder à Dudon, étoit le fier Gernand. Quoique les charmes d'Armide euſſent fait impreſſion ſur ſon cœur, l'orgeuil étoit néanmoins bien plus fort en lui que l'amour. Iſſu d'une longue ſuite de Rois, les ſceptres & la puiſſance de ſes peres étoient toujours préſents à ſon eſprit. Renaud, quoique deſcendu d'aïeux qui depuis plus de cinq ſiecles s'étoient rendus illuſtres & dans la paix & dans la guerre, ne prétendoit tirer avantage que de ſon propre mérite. Mais le ſuperbe fils du Roi de Norwege n'eſtimant rien qu'au poids de grandeurs, ne pouvoit ſe réſoudre à faire cas de ceux qui n'étoient point comme lui d'une naiſſance royale ; & par conſéquent

quent il ne pouvoit ſouffrir ſans un violent dépit qu'on lui donnât pour concurrent un homme tel que Renaud, qu'il croyoit lui être fort inférieur. Comme Gernand étoit dans cette diſpoſition, un des eſprits infernaux trouvant une ſi belle occaſion d'exciter la diſcorde entre les Chrétiens, ſe gliſſa dans ſon ame. Par ſes noires inſpirations, il alluma de plus en plus le dépit & la colere de ce Prince orgueilleux; il lui fit continuellement entendre une voix maligne qui parloit ainſi au fond de ſon cœur.

Renaud oſe entrer en concurrence avec vous. Quel eſt donc ſon mérite, quelle eſt ſa naiſſance, quels ſont ſes aïeux? Se peut-il qu'un petit Prince d'Italie, qu'un homme né dans un pays eſclave ou tributaire depuis ſi long-temps, ait l'audace de vouloir l'emporter ſur le fils de tant de Rois? Non, quelqu'avantage qu'il ait ſur les autres, il n'en peut avoir ſur vous; toutes ſes bonnes qualités diſparoiſſent auprès des vôtres. Voici ſans doute ce qu'on dira. Renaud avoit l'honneur d'être compagnon d'armes de Gernand: la place que Dudon rempliſſoit vint à vaquer, ces deux Guerriers la demanderent; mais cette place étoit autant au deſſous de l'un qu'elle étoit au-deſſus de l'autre: étant occupée par Gernand, elle auroit acquis un nouveau luſtre, au lieu que Renaud l'avilit & la déshonore. Mais indépendamment de ce qu'on peut dire ſur la terre, quelle penſez-vous que doive être dans les Cieux l'indignation de l'illuſtre Dudon, lorſqu'il voit un jeune ambitieux, à peine ſorti de l'enfance, aſpirer à une place que rempliſſoit un Guerrier de ſon âge & de ſon mérite? Non-ſeulement le téméraire Renaud oſe aſpirer à cette place, mais même il la demande hautement; & bien loin d'être repris de ſa témérité, il en reçoit des louan-

ges. Quelle honte qu'il ſe trouve des hommes aſſez lâches pour applaudir à cette folle démarche : s'il arrive cependant que Godefroy ait la foibleſſe de lui accorder ce qu'il demande ; ſi votre Général eſt aſſez injuſte pour vous fruſtrer de ce qui n'étoit dû qu'à vous ſeul, le ſouffrirez-vous ? ne lui ſerez-vous pas ſentir qui vous êtes, & qui il offenſe ?

Au ſon de cette voix intérieure le dépit du ſuperbe Gernand s'irrite, ſa colere s'allume, & ne pouvant plus contenir en lui-même la violence de ſes ſentiments, il l'exhale bientôt par les diſcours les plus outrageux. On l'entend en toute occaſion traiter de vanité la noble gloire de ſon rival : ſa valeur n'eſt ſelon lui que témérité, que frénéſie : il condamne dans Renaud tout ce qu'on admire en ce jeune Guerrier, de grand, d'illuſtre, de magnanime : de ſes vertus les plus éclatantes il lui fait autant de défauts : il le décrie partout ſans ménagement & ſans raiſon. Il garde enfin ſi peu de meſures que le rival qu'il outrage ne peut manquer d'être bientôt informé de ſes diſcours. Mais pour cela Gernand ne diſcontinue point dans ſes emportements injurieux ; il n'eſt plus maître de la fureur qui le domine, & qui l'entraîne à ſa perte : le démon qui s'eſt emparé de ſon eſprit, conduit la langue & s'exprime par ſa bouche, afin d'aigrir Renaud de plus en plus, & d'attirer le feu de ſa colere.

Il y avoit dans le camp une place aſſez ſpacieuſe, où un nombre conſidérable de Guerriers d'élite ſe trouvoient ordinairement pour s'exercer enſemble à la joûte où à la lutte. Gernand y vint, ſon mauvais ſort l'y conduiſit. Il commença ſelon ſa coutume, à parler de Renaud de la maniere la plus injurieuſe & la plus

fausse en même-temps. Renaud étoit présent; il entendit lui-même de quelle manière un rival furieux le déchiroit. Vous mentez, impudent, s'écria-t-il; & aussi-tôt il fondit l'épée à la main sur le Prince de Norwege. Sa voix parut comme un tonnerre, le fer qui brilloit en sa main ressembloit à l'éclair qui annonce la foudre toute prête à tomber. Gernand fut saisi de crainte, mais il n'y avoit plus moyen pour lui d'échapper au danger qui le menaçoit. La fuite, en présence de tant de Guerriers, l'auroit couvert de honte: il affecta donc la contenance d'un homme intrépide, & attendit de pied ferme son ennemi. Dans le moment mille épées furent tirées: tous ceux qui se trouvoient présents se mirent au devant de Renaud pour arrêter sa furie; mais leurs efforts furent vains; leurs cris semblables au murmure confus de l'onde & du vent ne l'intimident point; il s'ouvrit un passage au travers des hommes & des armes, & malgré ce fort rempart qu'on opposoit à son impétuosité, il joignit Gernand. Alors, quoique animé de la plus violente colere, il sut se posséder & joindre l'adresse à la force, afin de tirer une sûre vengeance de celui qui l'avoit si cruellement offensé. Il tournoit de tous côtés son épée foudroyante; il la manioit avec tant de promptitude & de légéreté que les yeux ne pouvoient la suivre. Enfin il atteignit Gernand d'un coup mortel qu'il ne put parer, & ce coup fut aussi-tôt suivi d'un autre: deux fois de suite il plongea son épée dans le corps du malheureux Prince de Norwege qui tomba sur le visage, perdant par une double plaie son sang & sa vie. Après cela le vainqueur, dont la colere fut éteinte dès que sa vengeance fut satisfaite, remit dans le four-

reau ſon épée ſanglante, & ſe retira.

A peine étoit-il parti, que Godefroy attiré par les cris & par le tumulte, arriva au lieu du combat; il vit Gernand étendu ſur la pouſſiere, & baigné de ſon ſang, il fut témoin des regrets que faiſoient ſur ce Prince infortuné tous ceux qui s'intéreſſoient à ſon ſort. Surpris & indigné, il demanda qui avoit oſé commettre une action ſi violente. Arnalde, qui étoit un des amis du Prince de Norwege, prit la parole, & lui dit que Renaud en étoit l'auteur; que par un emportement inexcuſable, & pour un ſujet très-léger, ce jeune Guerrier avoit tourné contre les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt le fer qu'il ne devoit employer que contre ſes ennemis: que par conſéquent il méritoit la mort, non-ſeulement pour avoir injuſtement ôté la vie à Gernand, mais encore pour avoir violé l'ordonnance expreſſe par laquelle il étoit défendu, ſous peine capitale à tous les Chrétiens de mettre l'épée à la main dans l'enceinte du camp. Il ajouta que l'impunité d'un tel crime entraîneroit après elle toutes ſortes de déſordres, puiſque chacun prétendoit être en droit de ſe faire juſtice ſoi-même, ſans égard aux loix, ni à ceux qui ſont prépoſés pour les maintenir. Il s'étendit enſuite ſur le rang & ſur les grandes qualités du mort, & employa tout ce qui pouvoit exciter davantage la compaſſion & la colere dans le cœur du Général.

Tancrede, qui ſe trouva préſent, prit la défenſe de l'accuſé, & mit tout le tort du côté de Gernand. Godefroy l'écoutoit, mais avec un air à lui laiſſer peu d'eſpérance; c'eſt pourquoi Tancrede continua de cette ſorte: Faites un peu d'attention, Seigneur, au mérite ſingulier de Renaud, à ſes ſervices, à ſa naiſſance, aux égards qu'on doit avoir pour l'illuſ-

Digitized by Google

tre Guelfe ſon oncle. Songez, s'il vous plaît, que tous ceux qui tombent dans les mêmes fautes ne doivent pas être également punis, & que la différence des perſonnes & des circonſtances doit rendre les châtiments différents. C'eſt à ceux qui ſont les plus élevés en naiſſance & en mérite à donner l'exemple aux autres, lui répondit Godefroy; vous me donnez un dangereux conſeil, en m'exhortant à laiſſer les Grands dans l'impunité. Quelle ſeroit l'autorité d'un Général, ſi elle ne s'étendoit que ſur les ſimples ſoldats de l'armée? Jamais à ce prix je n'euſſe accepté le commandement. Mais la puiſſance m'a été donnée pleine & entiere, je ne prétends point la laiſſer tomber dans le mépris. Pour ce qui eſt de la différence ou de l'égalité des châtiments, je ſais dans quelles circonſtances on en doit garder, & de quelle maniere il en faut uſer. Le reſpect empêcha Tancrede de repliquer. Raimond, ſévere obſervateur de l'ancienne diſcipline, approuvoit hautement la fermeté de Godefroy. C'eſt ainſi, diſoit-il, qu'on rend l'autorité reſpectable aux inférieurs: rien n'eſt ſi préjudiciable au gouvernement qu'une clémence déplacée: le déſordre regne par-tout où la crainte du châtiment ne retient point les hommes. Tancrede, voyant le péril qui menaçoit Renaud, alla incontinent le chercher.

Il le trouva dans ſa tente, où il s'étoit retiré après avoir ôté la vie à ſon orgueilleux ennemi. Il lui apprit ce qui venoit de ſe paſſer; lui dit que Godefroy étoit inflexible, & que, ſelon toutes les apparences, il étoit dans l'intention de le faire arrêter. Renaud, avec un ſouris au travers du quel éclatoit l'indignation, lui répondit, c'eſt aux eſclaves & à leurs ſemblables à ſe juſtifier dans les fers. Je ſuis

né libre, j'ai vécu & je mourrai libre : jamais on ne verra mes mains ſerrées d'infames liens : mon bras, qui ne fait que combattre & vaincre, n'eſt point fait pour porter des chaînes. Puiſqu'une indigne priſon eſt la récompenſe que Godefroy réſerve à mes ſervices, qu'il envoie donc ici les miniſtres de ſes ordres, qu'il y vienne lui-même, je l'attends de pied ferme, la valeur & le fort des armes en décideront entre lui & moi. Il veut que nous donnions à nos ennemis le ſpectacle d'une ſanglante tragédie, m'y voilà tout prêt. A ces mots il demanda ſes armes, il ſe couvrit promptement d'un acier dur & luiſant, il chargea ſon bras gauche d'un large bouclier, & mit à ſon côté ſa fatale épée. En cet état il parut ſemblable au Dieu de la guerre, lorſqu'il deſcend ici-bas pour inſpirer la terreur.

Tancrede faiſoit cependant tous ſes efforts pour calmer l'eſprit irrité de ſon ami. Jeune & invincible Guerrier, lui dit-il, votre courage peut tout entreprendre ; c'eſt dans les entrepriſes les plus difficiles où votre valeur brille le plus ; il n'y point de dangers que vous ne ſurmontiez aiſément ; à Dieu ne plaiſe que nous en faſſions aujourd'hui la cruelle expérience. Mais quel eſt votre deſſein ? Prétendez-vous tremper vos mains dans le ſang de vos freres ? Avez-vous réſolu d'immoler à votre reſſentiment mille Chrétiens innocents ? Une gloire vaine & paſſagere aura-t-elle plus d'empire ſur vous que la raiſon, que la religion ſainte que vous profeſſez, & qui vous doit faire aſpirer à une gloire éternelle ? Etouffez une aveugle colere que le Ciel condamne : cédez, non à la crainte, mais à la raiſon. Triomphez de vous-même, ce triomphe vous ſera plus glorieux qu'aucun autre. Si j'oſois citer pour exemple un homme de

mon âge, je vous dirois qu'ayant été offenſé comme vous, je n'ai point voulu employer la violence pour tirer raiſon de l'injure qu'on me faiſoit. Après que je me fus rendu maître de la Cilicie, l'ambitieux Baudouin vint dans cette Province; il ſut par des artifices dont je ne me méfiois point, s'approprier injuſtement le fruit de mes travaux : pour épargner le ſang chrétien, je n'ai jamais voulu le contraindre par la force des armes à me reſtituer un bien qui m'appartenoit par droit de conquête; & peut-être en ſerois-je aiſément venu à bout ſi je l'avois entrepris. Mais la priſon, direz-vous, eſt une ignominie à laquelle votre fier courage ne pourra jamais ſe ſoumettre : les maximes de l'honneur reçues dans le monde ne permettent point qu'un Guerrier tel que vous ſubiſſe cette indignité. Eh bien, Seigneur, prévenez l'affront qu'on veut vous faire : partez, retirez-vous à Antioche. Boëmond ſaura vous mettre à couvert du courroux de Godefroy, tandis que je reſterai ici pour vous juſtifier auprès de lui. Je prévois que vous ne demeurerez pas long-temps dans cette retraite. Nous allons inceſſamment avoir ſur les bras toutes les forces d'Egypte. C'eſt alors qu'étant abſent de l'armée, on en ſentira mieux le prix de votre valeur; croyez que tout le camp dont vous êtes le plus ferme appui, vous regrettera, vous deſirera, ne ſoupirera qu'après votre retour.

Comme il parloit encore, Guelfe arriva dans la tente de Renaud. Il approuva l'avis de Tancrede, & employa toute l'autorité qu'il avoit ſur l'eſprit de ſon neveu pour l'obliger à partir dans le moment. Renaud ne put tenir contre leurs raiſons, il ſe rendit à la fin & conſentit à faire ce que ſon oncle & Tancrede

lui conſeilloient. Grand nombre de ſes amis s'offrirent pour l'accompagner; il les remercia tous, & ne voulut avec lui que deux Ecuyers, il monta à cheval auſſi-tôt, & partit. Le deſir de la gloire étoit en lui plus vif & plus ardent que jamais. Il ſe propoſoit les entrepriſes les plus étonnantes & les plus inouies, il ne projettoit pas moins que d'entrer dans l'Egypte, de parcourir ce vaſte pays, d'affronter ſeul un peuple d'ennemis, & de cueillir parmi eux des palmes, d'y trouver une mort digne d'un héros Chrétien.

Lorſque Guelfe eut vu Renaud diſpoſé à partir, il le quitta, & s'en alla ſur le champ trouver Godefroy. Dès que le Général l'apperçut, vous arrivez à propos, lui dit-il, j'avois moi-même envoyé vous chercher en pluſieurs endroits pour vous prier de me venir trouver. Ayant enſuite fait retirer tout le monde, Godefroy continua de la ſorte. Il faut convenir que votre neveu s'eſt laiſſé trop emporter aux mouvements d'une injuſte colere: je ſouhaiterois que ſa faute pût recevoir quelque excuſe, mais j'ai de la peine à me le perſuader. Le commandement qui m'a été déféré me met dans une obligation abſolue de maintenir l'ordre & la diſcipline dans l'armée: mon intention eſt de m'acquitter d'une maniere irréprochable de l'emploi dont on m'a jugé digne. Puiſque Renaud a violé l'ordonnance par laquelle nous avons défendu les voies de fait, il eſt néceſſaire qu'il vienne ſe juſtifier; il faut qu'il expoſe devant nous les raiſons qui l'ont contraint à uſer de cette violence. Je n'exige point qu'il ſoit conduit ici par force & comme un criminel, il peut y venir libre, c'eſt un égard que j'aurai pour ſa perſonne. Mais ſi, comme j'ai lieu de le craindre, la fierté de ſon caractere l'empêche

Digitized by Google

de se soumettre à une démarche que la justice & la raison demandent de lui, c'est à vous de le porter à prendre un parti sage. Faites-lui bien envisager les conséquences de son refus, & qu'il ne m'oblige point d'en venir avec lui à des extrémités dont je me sens naturellement très-éloigné.

Seigneur, lui répondit Guelfe, il est impossible à un homme de courage de s'entendre outrager d'une maniere indigne, & de ne pas repousser l'outrage qu'on lui fait. S'il arrive alors que l'agresseur périsse dans la querelle qu'il a lui-même excitée, l'offensé est très-excusable; on n'est pas maître en ces occasions des premiers mouvements de sa colere. Vous demandez que Renaud vienne se justifier devant vous; cela ne se peut, Seigneur, Renaud s'est éloigné de l'armée: il vient de partir. Mais vous me voyez prêt à embrasser sa défense; je soutiendrai les armes à la main, & contre l'injuste accusateur de mon neveu, & contre quiconque entreprendra de condamner son action, qu'il a tué Gernand en homme de cœur. Il est vrai que dans cette occasion la colere lui a fait oublier les ordres de son Général: c'est un tort qu'on lui peut imputer; & en cela, loin de l'approuver, je le blâme moi-même. Je ne consentirai point, repartit Godefroy, que vous éleviez une nouvelle querelle au sujet de votre neveu; puisque Renaud est parti, qu'il porte donc ailleurs son caractere fougueux, & que l'esprit de dissention s'éloigne de ces lieux avec lui.

Cependant Armide ne perdoit point de vue son mauvais dessein. Elle passoit le jour à employer les prieres & à joindre les plus dangereux artifices aux charmes naturels de sa personne, afin d'engager mille Guerriers à la suivre. La nuit, d'un air modeste, elle se retiroit dans sa tente, accompagnée seulement de deux

Digitized by Google

femmes, & de deux Ecuyers qui l'avoient ſuivie. Mais quoique jamais aucun mortel n'eût reçu du Ciel une beauté comparable à la ſienne, & n'eût poſſédé l'art de plaire au point qu'elle le poſſédoit, il lui fut néanmoins impoſſible d'ébranler le cœur de Godefroy. Tel l'oiſeau raſſaſié ne tourne ſeulement pas les yeux vers l'appas qu'on lui préſente, ainſi le ſage Général, dégoûté des vains plaiſirs du monde, n'avoit pour objet dans ſes penſées que le Ciel. Tous les traits qu'amour lança ſur lui trouverent ſon cœur impénétrable. En vain l'artificieuſe Armide ſe revêtit, comme un autre Protée, de mille formes différentes; en vain pour le ſéduire, elle eut recours à des manieres capables de toucher les plus inſenſibles, tous ſes efforts furent impuiſſants: jamais elle ne put le détourner un inſtant des voies de la ſageſſe dans leſquelles il marchoit.

La fiere Princeſſe de Damas s'étoit attendue qu'un regard de ſes yeux lui ſoumettroit les cœurs: quel dut être ſon étonnement, ſon dépit, ſa confuſion, de trouver Godefroy inébranlable! Elle crut enfin devoir imiter le Capitaine habile, qui, après avoir reconnu qu'une place eſt imprenable, tourne ſes armes d'un autre côté: Armide ne ſongea plus qu'à ſe dédommager du cœur qui lui réſiſtoit par la conquête de mille autres. Godefroy ne fut pourtant pas le ſeul qui échappa au pouvoir de ſes charmes. Tancrede s'en défendit auſſi; l'ardeur vive & fidelle dont ce Héros brûloit pour Clorinde, le rendoit inſenſible à tous les autres attraits. Mais à la réſerve de ces deux Guerriers, il n'y en eut aucun dans l'armée que l'amour ne bleſſât plus ou moins dangéreuſement, par les traits qui partoient des beaux yeux de cette Princeſſe. Ce prodi-

Digitized by Google

gieux nombre d'amants qu'elle avoit attirés dans ſes pieges, la conſola en partie d'avoir manqué la conquête du Général. De crainte cependant qu'un trop long ſéjour dans le camp ne fit à la fin ſoupçonner ſes artifices, elle réſolut de ne plus différer à conduire ſes amants dans des lieux où elle avoit intention de leur faire porter d'autres chaînes que celles de l'amour. Dans ce deſſein elle alla trouver Godefroy, & lui dit : Il eſt temps, Seigneur, que vous me donniez le ſecours que vous avez eu la bonté de m'accorder. Je crains que l'uſurpateur de mes Etats, apprenant que j'ai eu recours à vous, ne prenne des meſures pour ſe défendre, & que ſa défaite n'en devienne plus difficile. Avant donc qu'il puiſſe être inſtruit de ce qu'on projette contre lui, nommez, s'il vous plaît, les dix Guerriers que vous deſtinez à me ſuivre, & ordonnez-leur de partir avec moi. Si le Ciel protege l'innocence, & ſeconde une juſte entrepriſe, j'ai lieu de croire que je vais inceſſamment remonter ſur un trône où, tant que je reſpirerai, ce ſera vous ſeul qui donnerez des loix.

Enfin Godefroy lui accorda ce qu'il ne pouvoit plus lui refuſer. Il comprit néanmoins que le prompt départ d'Armide l'alloit mettre dans la néceſſité de faire ce choix qu'il auroit voulu éviter. Tous les amans de la Princeſſe, également empreſſés de marcher avec elle, ſollicitoient & importunoient le Général, pour qu'il les mit au nombre des dix qui devoient l'accompagner. Armide, voyant leur empreſſement, l'augmentoit encore par une jalouſie ſecrette qu'elle ſavoit leur inſpirer. Cette beauté habile dans l'art de ſéduire les cœurs, n'ignoroit pas que l'amour a beſoin d'être animé pour ſe maintenir dans ſa vivacité ; que ſemblable à un courſier, ſon pas ſe ralen-

Digitized by Google

tit aisément quand il marche seul ; au lieu que l'exemple l'excite, & qu'il avance bien plus vîte lorsqu'il marche de compagnie. Mais elle ménageoit si bien ses regards, son air, ses discours, que tous ses amants abusés étoient jaloux les uns des autres; sans avoir pourtant de défiances d'eux-mêmes, tous se flattoient également d'être aimés & d'être préférés. Godefroy qui ne pouvoit les contenter tous, & qui vouloit néanmoins qu'aucun d'eux en particulier n'eût sujet de se plaindre de lui, prit enfin l'expédient de laisser au sort la décision de ce choix qui l'embarrassoit.

Il faut, leur dit-il, que tous vos noms soient mis dans un vase, & que les dix premiers que le hasard en fera sortir soient ceux qui accompagneront la Princesse. Cela fut aussi-tôt exécuté. On écrivit leurs noms sur de billets, on les mit ensuite dans un vase, on les mêla bien. Le premier dont le nom parut fut Artemidore, Comte de Pembrok. Après lui vint Gerard. Venceslas fut tiré le troisieme. Ce Guerrier avoit vieilli avec la réputation d'un homme sage, mais il eut la foiblesse de livrer son cœur à l'amour dans un âge où il n'est plus permis d'être amoureux avec bienséance. La joie de ces trois premiers ne se dissimula point, on voyoit clairement dans leurs yeux le feu dont leur cœur étoit embrasé. Tous les autres au contraire faisoient paroître une jalousie mêlée d'impatience & d'inquiétude sur ce qui alloit être décidé de leur sort. Le nom de Gaston parut le quatrieme : ensuite celui de Rodolphe, puis celui d'Oldéric ; le septieme fut Guillaume de Roussillon, qui fut suivi d'Evrard le Bavarois, & de François-Henri. Enfin Raimbaud fut le dixieme : l'amour se rendit tellement maître de ce dernier, qu'il lui renversa l'esprit, lui

corrompit le cœur, & lui fit dans la ſuite oublier ſa religion & ſon Dieu.

Voilà les dix Guerriers en faveur de qui la fortune ſe déclara à l'excluſion des autres. L'envie, le dépit, la colere s'emparerent alors de tous ceux à qui la déciſion du ſort venoit d'ôter toute eſpérance. Ils accuſerent hautement la fortune d'être aveugle, injuſte & cruelle. Ils s'en prirent à l'amour d'avoir ſouffert un choix ſi bizarre : & comme leur paſſion étoit extrême, grand nombre d'entr'eux formerent intérieurement le deſſein de ſe dérober du camp la nuit ſuivante, & d'aller joindre la Princeſſe de Damas. Il n'y avoit point de fatigues qu'ils ne vouluſſent eſſuyer, point de périls qu'ils ne fuſſent prêts à braver pour elle. Armide de ſon côté n'oublioit rien pour les fortifier dans cette réſolution. Par des regards triſtes & languiſſants, par des ſoupirs affectés, elle leur faiſoit connoître la douleur qu'elle avoit de les quitter. Il n'y en avoit aucun à qui elle ne fit entendre en particulier combien elle étoit affligée de partir ſans lui, & de ſe voir privée par cette ſéparation d'un ſecours qui lui étoit cher.

Cependant les dix Guerriers s'étant couverts de leurs armes, vinrent prendre congé de Godefroy. Le Général les exhorta à ſe conduire avec prudence dans cette entrepriſe douteuſe ; il leur recommande de ſe tenir toujours ſur leurs gardes, ſans s'abandonner témérairement à la foi des Infideles dont ils alloient être environnés : il les inſtruiſit de la maniere dont ils devoient éviter les embûches qu'on pourroit leur dreſſer. Mais ſes inſtructions & ſes diſcours furent la proie des vents : ceux qui ſe ſont livrés à l'amour ne goûtent guere les conſeils ſages. Ils partirent dans le moment avec Armide, qui ne voulut pas at-

tendre la nuit pour se mettre en chemin. L'artificieuse Princesse s'éloigna du camp, traînant après elle ces dix vaillants hommes, comme des esclaves attachés à son char, & laissant la foule de ses autres amants dans le désespoir & dans la désolation. Mais dès que les ténebres eurent couvert la terre, tous ceux qui avoient formé le dessein de suivre secrettement Armide, exécuterent ce qu'ils avoient projetté. Le premier qui partit fut Eustache. A peine ce jeune Guerrier eut-il la patience d'attendre la fin du jour: il marcha toute la nuit au milieu de l'obscurité, conduit par l'amour, le plus aveugle de tous les guides. Au lever de l'aurore il joignit la Princesse & sa troupe dans un village où ils s'étoient arrêtés. Raimbaud reconnoissant à ses armes le frere de Godefroy: Que venez-vous faire ici, lui dit-il? J'y viens pour servir la Princesse de Damas, répondit Eustache, & j'espere, si elle me le veut permettre, que mes services ne lui seront pas moins utiles que ceux d'un autre. Mais qui vous a chargé de ce glorieux emploi, continua Raimbaud! C'est l'amour, repartit le jeune amant: l'amour m'a choisi, au lieu que vous ne devez le choix qui a été fait de vous qu'au sort aveugle & bizarre. Vous vous prévalez d'un faux titre, repliqua l'autre: en vain vous prétendez servir la Princesse: on ne souffrira point qu'elle accepte vos services illégitimes. Eh, qui m'en empêchera, lui dit Eustache en colere? Ce sera moi, reprit le jaloux Raimbaud. Dans le moment ils mirent tous deux l'épée à la main, & alloient se charger avec furie, si Armide accourant aussi-tôt ne se fût mise entre deux. D'où vient cet emportement, dit-elle à Raimbaud? Devez-vous être fâché, Seigneur, de voir un compagnon se joindre à vos armes, &

de ce que j'acquiere pour ma défenſe un vaillant Guerrier de plus ? Si vous m'aimiez, ſi vous vous intéreſſiez véritablement à moi, vous devriez plutôt vous réjouir d'une ſi heureuſe aventure. Et vous, Seigneur, pourſuivit-elle en s'adreſſant à Euſtache, comptez que je reçois avec reconnoiſſance le ſecours que vous m'offrez ſi généreuſement. A Dieu ne plaiſe que je dédaigne jamais les ſervices d'un Guerrier tel que vous. Comme elle parloit encore, elle vit arriver à la file beaucoup d'autres de ſes adorateurs, qui, ſans s'être communiqué leur deſſein, venoient de tous côtés pour la rejoindre. Elle les reçut tous d'un air affable & gracieux, & ne manqua pas de les aſſurer de l'extrême joie que lui cauſoit leur arrivée.

Le lendemain matin Godefroy apprit avec chagrin le départ de tous ces Guerriers, qui avoient abandonné le camp pour ſuivre Armide. Il blâma leur ardeur imprudente, & comme s'il eût prévu le ſort qui les attendoit, il déploroit en lui-même leur malheur, lorſqu'un homme couvert de pouſſiere & hors d'haleine ſe vint préſenter à lui. On jugeoit à ſon air qu'il apportoit des triſtes nouvelles. Seigneur, dit-il au Général, la mer va être inceſſamment couverte des vaiſſeaux d'Egypte ; Guillaume qui commande la flotte Génoiſe en a eu des avis certains, c'eſt lui qui m'envoie pour vous l'apprendre. Cet homme lui dit enſuite qu'un grand convoi de vivres étant parti des bords de la mer pour venir au camp, avoit été enlevé par les Arabes, que ces brigands avoient enveloppé les ſoldats qui l'eſcortoient, de maniere qu'il n'en étoit pas réchappé un ſeul, tous ayant été tués ou pris. Il ajouta que le nombre & la hardieſſe des Arabes croiſſant chaque jour, il étoit abſolument néceſſaire d'envoyer un déta-

Digitized by Google

chement considérable pour réprimer leurs brigandages, & pour assurer la communication entre la mer & le camp.

Cette mauvaise nouvelle se répandit en un moment dans l'armée. Tous les soldats croyant déja que les vivres leur alloient être coupés, commençoient à se décourager. Mais Godefroy, qui remarqua bientôt leur crinte, les rassura. Est-il possible, leur dit-il, que des hommes qui ont surmonté tant de périls se laissent abattre à une légere disgrace ? Se peut-il que des Guerriers armés pour la cause de Dieu qui les a protégés, se puissent défier de son secours ? Le Seigneur pour qui vous combattez a-t-il donc retiré de vous sa main puissante ? Ne cessons point, mes amis, de mettre en lui notre confiance. Le jour approche auquel les travaux que nous essuyons présentement feront notre joïe & notre gloire, attendons sans inquiétude le triomphe qui nous est réservé. Ainsi le Général par des discours pleins d'une piété courageuse banniſſoit la crainte du cœur des soldats. Mais bien qu'il leur parlât d'un air tranquille & assuré, il avoit néanmoins l'esprit agité de plusieurs pensées qui lui causoient de l'inquiétude. Il appréhendoit pour les vaisseaux Chrétiens cette formidable flatte qu'ils auroient bientôt à combattre. Il songeoit aux moyens de réprimer les courses des Arabes, & de quelle maniere il pourroit pourvoir à la disette prochaine dont son camp étoit menacé.

Digitized by Google

CHANT VI.

LEs Infideles assiégés dans Jérusalem commençoient à revenir de la consternation où ils avoient été d'abord. Outre les vivres qui étoient déja dans la place, on leur en amenoit chaque nuit en abondance. Ils avoient fortifié le côté du Nord par d'épaisses murailles qui paroissoient à l'épreuve du bélier: ils avoient placé sur les remparts quantité de machines de guerre, afin d'en empêcher les approches. Le Roi faisoit travailler nuit & jour à tout ce qu'il jugoit nécessaire pour une vigoureuse défense: un grand nombre d'ouvriers étoient employés par son ordre à forger toutes sortes d'armes.

Pendant qu'ils étoient occupé de ces soins, Argant ne pouvant plus contenir en lui-même son courage impatient, le vint trouver, & lui parla de la sorte. Jusques à quand, Seigneur, nous retiendrez-vous prisonniers dans ces murs? J'entends de tout côté résonner l'enclume, je vois forger un nombre prodigieux d'épées, de casques, de boucliers: mais je ne vois point qu'on fasse aucun usage de ces armes. Cependant nos ennemis courent & désolent la campagne tout à leur aise, personne n'ose s'opposer à leur fureur. Le jour ils prennent leurs repas avec tranquillité, & la nuit il semble que le son de nos trompettes n'oseroit troubler leur repos. Avez-vous résolu d'attendre ici que la faim nous fasse périr, ou que nous soyons obligés de nous rendre avec honte, en cas que l'armée d'Egypte tarde à nous secourir? Pour moi je vous déclare que mon courage ne sauroit demeurer plus long-temps oisif, & que dès

demain le lever du soleil ne me trouvera point dans cette Ville. Quel que soit le sort qui m'attend hors de ces murs, il ne sera pas dit qu'Argant aura vécu sans gloire, ou sera mort sans vengeance. Mais, Seigneur, continua-t-il, ce n'est point à une mort honorable que nous devons courir : allons ensemble à la victoire. Si cette valeur dont vous avez donné tant de preuves n'est pas éteinte, qui nous empêche de sortir avec toutes nos forces, & d'aller nous-mêmes attaquer nos ennemis ? Dans le péril les conseils les plus hardis sont souvent les meilleurs. Mais enfin, si l'entreprise vous paroît téméraire, si vous ne jugez pas à propos d'exposer votre Empire au hasard d'une bataille, faites ensorte qu'un combat singulier décide du succès de cette guerre. Pour que le Général des Chrétiens accepte le defi, laissez-lui le choix des armes, qu'il soit maître des conditions du combat. Argant sera votre champion ; & si l'adversaire qu'on lui opposera n'est qu'un simple mortel, cette main que je vous présente, Seigneur, cette main qui combattra pour vous, regardez-la, s'il vous plaît, comme un gage assuré de la victoire.

Jeune homme plein d'ardeur, lui répondit Aladin, quoique je vous paroisse appesanti par les années, ne croyez pas que mon âge ait rendu languissante cette valeur que j'eus autrefois. Je me sens plus que jamais capable de préférer une mort glorieuse à la honte de me rendre, ou de céder à la famine. Mais nous n'avons pas lieu de craindre ces malheurs que vous me faites envisager. Je vais vous découvrir un secret que je cache à tous les autres. Soliman, ce vaillant Roi de Nicée, impatient de venger les injures qu'il a reçues des Chrétiens, a rassemblé les troupes vagabondes des

Arabes, & s'eſt mis à leur tête. Afin de jetter l'épouvante & la confuſion parmi nos ennemis, il doit attaquer leur camp pendant la nuit & entrer en cette Ville avec un puiſſant renfort d'hommes & de vivres. Je l'attends de jour en jour; inceſſamment nous le verrons arriver. Les Chrétiens, il eſt vrai, courent & déſolent ſans obſtacle toute la campagne; ils brûlent & ſaccagent tous les lieux des environs, mais le ſiege de mon Empire me reſte: ils paieront cher le repos dont nous les laiſſons jouir. Attendez, comme moi, l'occaſion qui va ſe préſenter d'acquérir de la gloire, & de ſignaler notre vengeance.

Le fier Circaſſien, jaloux depuis long-temps de la réputation de Soliman, ne peut voir ſans dépit qu'Aladin conçût de ſi hautes eſpérances ſur la valeur de ce Prince. Vous ferez ce qui vous conviendra, dit-il au Roi, je ne vous parlerai plus de ſortir à la campagne, attendez tranquillement dans ces murs que Soliman vienne à votre ſecours; mettez, puiſque vous le jugez à propos, votre confiance dans un Prince qui n'a pu défendre ſes propres Etats; regardez-le ſi vous voulez comme un libérateur que le Ciel réſerve à ſon peuple: pour moi, c'eſt de mon épée ſeule que j'attends ma liberté; je ſaurai me la procurer moi-même. Car, Seigneur, ajouta tout de ſuite Argant, puiſque vous me refuſez de confier votre querelle à mon bras, j'eſpere du moins qu'il me ſera permis de combattre pour ma propre cauſe; que vous ne me refuſerez pas de défier en mon nom les plus braves de nos ennemis. Vous feriez mieux, reprit Aladin, de réſerver votre valeur pour une meilleure occaſion; mais puiſque vous avez tant d'impatience de la faire éclater, je ne m'y oppoſe-

point. Auſſi-tôt Argant appella un Héraut. Allez de ce pas au camp des Chrétiens, lui dit-il, adreſſez-vous à leur Général, & lui déclarez, en préſence de tous ſes chefs, qu'un Guerrier de la Ville dédaignant l'avantage de combattre du haut des murailles, défie le plus vaillant de l'armée Chrétienne de l'attendre dans la plaine qui ſépare la Ville du camp. Ajoutez, pourſuit Argant, que ce Guerrier eſt prêt à combattre, non-ſeulement le premier qui ſe préſentera, mais le ſecond, le troiſieme & généralement tous ceux qui oſeront s'oppoſer à lui ſans diſtinction de rang ni de naiſſance; à condition que le vaincu reſtera au pouvoir du vainqueur, ainſi que le portent les loix de la guerre.

Le Héraut ſe revêtit incontinent de ſa cotte d'armes, il prit les marques extérieures de ſa charge, & s'en alla au camp. Ayant été admis à l'audience du Général : M'eſt-il permis, Seigneur, lui dit-il, de m'acquitter avec liberté de la commiſſion dont je ſuis chargé ? Parlez, lui répondit Godefroy, déclarez ſans crainte le ſujet qui vous amene. Alors le Héraut expoſa le défi d'Argant dans les mêmes termes de ce ſuperbe Guerrier. Tous les principaux de l'armée qui étoient préſents, ne purent s'empêcher de frémir d'indignation. Dès qu'il eut ceſſé de parler, Godefroy lui répondit : Celui qui vous envoie, a formé un deſſein dont il pourra bien ſe repentir; dites-lui qu'il vienne en toute aſſurance. Un Chevalier de mon armée le combattra ſans avantage, & je ne crois pas que nous ayons beſoin de lui en oppoſer un ſecond.

Après cette réponſe le Héraut s'en retourna dans la Ville. Auſſi-tôt qu'il apperçut Argant : Armez-vous promptement, Seigneur

lui dit-il, votre défi eſt accepté ; les Chrétiens brûlent d'impatience d'en venir aux mains avec vous : leur Général vous donne pleine & entiere aſſurance. Le ſuperbe Circaſſien ravi de joie demande à l'inſtant ſes armes. Comme il étoit prêt à partir, le Roi ſe tournant du côté de Clorinde qui étoit préſente, lui dit : Valeureuſe Guerriere, mettez-vous à la tête de mille hommes de nos troupes, & ſortez avec Argant. Si malgré la parole qu'ils ont donnée, nos ennemis entreprenoient d'uſer de perfidie à ſon égard, ou votre préſence les contiendra dans le devoir, ou du moins vous aurez une belle occaſion de ſignaler votre valeur. Perſonne n'eſt plus capable que vous d'aſſurer la liberté du combat. Clorinde prit ſes armes, elle monta à cheval avec ceux qui la devoient ſuivre, & ſortit de la Ville ; elle mit enſuite ſes gens en bataille ſur une hauteur à certaine diſtance du lieu où Argant devoit combattre. Pour ce Guerrier il avoit déjà pouſſé ſon cheval dans la plaine. Fier de ſon courage indomptable & de ſa force extraordinaire, on voyoit ce ſuperbe Sarrazin d'une taille giganteſque attendre avec un air de mépris quiconque auroit la hardieſſe de ſe préſenter à lui. Tel l'antiquité fabuleuſe nous dépeint Encelade ; tel parut aux yeux d'Iſraël l'orgueilleux Philiſtin dans la vallée de Térébinte.

Cependant les Chrétiens ne ſachant pas combien étoit redoutable l'ennemi qui les défioit, ne paroiſſoient nullement effrayés de ſes arrogantes menaces. Mais quoique tous ſe cruſſent aſſez vaillants pour le combattre & pour le vaincre, c'étoit néanmoins ſur Tancrede que chacun jettoit les yeux pour qu'il eût l'honneur de ce combat. Godefroy, dont l'intention étoit de nommer Tancrede, voyant

qu'on applaudiſſoit d'avance à ſon choix, appella ce Guerrier & lui dit : Partez, Prince, allez combattre l'arrogant Sarrazin qui nous brave ; allez humilier ſon orgueuil. Tancrede charmé de l'honneur que ſon Général & ſes compagnons faiſoient à ſon courage, demanda auſſitôt ſon cheval, & ſortit du camp, ſuivi d'un grand nombre d'autres Guerriers.

Comme il avançoit dans la plaine, il apperçut Clorinde qui avoit levé la viſiere de ſon caſque. La blancheur éclatante de ſes armes, jointe à l'avantage du lieu élevé où elle s'étoit placée, la lui fit aiſément reconnoître. Alors oubliant le deſſein qui l'avoit fait ſortir du camp, il ne ſongea plus qu'à jouir de la vue de cette belle Guerriere pour qui ſon cœur étoit enflammé. Il s'en approcha le plus près qu'il put, & demeura immobile à la contempler. Le Circaſſien de ſon côté impatient de ce que perſonne ne ſe préſentoit pour entrer en lice avec lui, c'eſt pour combattre, dit-il aux Chrétiens, que je ſuis ſorti de la Ville ; quel eſt donc celui d'entre vous qui veut accepter le combat que je lui préſente ? Tancrede plongé dans une profonde rêverie, ou n'entendit point ces paroles d'Argant, ou n'y fit aucune attention. Mais le jeune Othon, un de ceux qui l'avoient ſuivi, brûlant d'envie de s'éprouver contre le Sarrazin, quoique par déférence pour Tancrede il lui eût cédé l'honneur de combattre le premier, ne put laiſſer échapper une ſi belle occaſion de ſatisfaire ſon deſir. C'eſt pourquoi voyant que Tancrede ne branloit point, il marcha avec impétuoſité contre Argant, qui vint à ſa rencontre avec furie. Le bruit de leur courſe ayant enfin tiré Tancrede de ſon aſſoupiſſement : Arrêtez, cria-t-il à Othon, que faites-vous ? C'eſt moi

ſeul que ce combat regarde. Mais il s'aviſa trop tard de vouloir ſuſpendre l'ardeur de ce jeune Guerrier; Othon étoit trop avancé dans ſa courſe ; Tancrede s'arrêta donc honteux & piqué d'avoir été prévenu.

Dans le moment les deux champions ſe rencontrerent. La lance d'Othon ſe briſa contre le heaume de ſon adverſaire, & le fer d'Argant ayant percé de part en part l'écu d'Othon, lui fauſſa ſa cuiraſſe & l'atteignit ſi rudement que le jeune Chevalier fut contraint d'aller meſurer la terre. Argant, qui n'avoit pas ſeulement été ébranlé dans la ſelle, adreſſant alors la parole à ſon ennemi: rendez-vous, lui dit-il, vous êtes vaincu; il ſuffit pour votre gloire d'avoir oſé combattre contre moi. Mais Othon qui s'étoit déja relevé, & qui avoit mis l'épée à la main, lui répondit avec fierté: Ce n'eſt point l'ordinaire de mes pareils de ſe rendre ſi promptement; je n'entreprendrai pas de juſtifier ma chûte, mais je vais en tirer vengeance ou mourir ſur la place. Le Circaſſien frémiſſant à ces mots de dépit & de colere, lui repartit: Puiſque tu mépriſes la courtoiſie dont j'uſe à ton égard, éprouve donc ce que peut ma fureur. Auſſi-tôt oubliant toutes les loix de l'honneur & de la chevalerie, il pouſſa brutalement ſon cheval contre un ennemi qui étoit à pied. Othon évita ce premier choc & fut même aſſez heureux pour faire en paſſant au fougueux Sarrazin une bleſſure légere. Mais de quoi lui ſert cet avantage? Argant plus furieux qu'auparavant revient tout d'un coup ſur lui, & le heurte avec tant de violence que le jeune Guerrier tombe étendu ſur la pouſſiere preſque privé de ſentiment. Le Circaſſien féroce, non content de l'avoir renverſé, lui fit pluſieurs fois paſſer

ſon cheval ſur le corps. C'eſt ainſi, diſoit-il en inſultant à ſon malheur, c'eſt ainſi que je traite un téméraire qui a oſé m'irriter. Tancrede, ſpectateur d'un procédé ſi indigne, ne put l'endurer, il piqua droit à Argant, & lui dit : Homme brutal, qui te déshonores même dans la victoire, c'eſt ſans doute parmi les brigands d'Arabie que tu as appris le métier des armes. Indigne que tu es de vivre parmi les hommes, va-t-en dans les forêts habiter avec les animaux farouches à qui tu raſſembles. Le fier Argant peu accoutumé à s'entendre outrager de la ſorte, fut ſaiſi d'une telle rage que les paroles lui venant en foule à la bouche pour répondre à Tancrede, il ne put en articuler aucune ; mais il fit ſeulement entendre un ſon confus pareil au mugiſſement d'un taureau, ou au bruit du tonnerre qui gronde dans les nuées. Des outrages & des paroles ces deux Guerriers en vinrent bientôt aux effets. C'eſt ici, Muſe, que j'implore ton ſecours, afin que mes vers puiſſent exprimer avec force ce terrible combat.

Tancrede & ſon adverſaire fondirent à l'inſtant l'un ſur l'autre avec une impétuoſité comparable au vol le plus rapide, & une fureur que rien ne peut égaler. Leurs lances, quoique d'une groſſeur démeſurée, volerent en mille éclats : le fer dont ils s'atteignirent fit ſortir de leurs armes un nombre infini d'étincelles : le bruit du coup qu'ils ſe porterent fit retentir au loin les échos ; la terre qui les ſoutenoit frémit ſous leurs pas. L'un & l'autre cependant, plus inébranlables qu'un rocher, reſterent fermes dans la ſelle ; mais leurs chevaux moins vigoureux ne purent ſoutenir un ſi rude choc, ils furent tous deux renverſés. Ces Guerriers redoutables ſe débarraſſant promptement des étriers, vinrent auſſi-tôt ſe charger

ger l'épée à la main, avec une extrême furie. Tout ce que l'art & l'adreſſe, joints à la force & au courage peuvent employer, fut pratiqué dans ce combat. Les yeux toujours attachés l'un ſur l'autre, ſoit qu'ils combattiſſent de pied ferme, ſoit qu'ils fiſſent ſemblant de céder, chacun des deux régloit ſes regards, ſes mouvements, ſes coups ſur ceux de ſon adverſaire. Quelquefois feignant de ſe vouloir frapper en quelqu'endroit, ils ſe frappoient dans un autre. On les voyoit quelquefois laiſſer exprès une partie de leur corps découverte, afin d'y attirer l'épée de l'ennemi, & de le pouvoir frapper lui-même dans quelqu'autre partie qu'il laiſſoit ſans défenſe, oppoſant ainſi à la feinte & à l'art une autre feinte, une pratique du même art encore plus rafinée. Tancrede ſur-tout ſut employer heureuſement cet artifice : car ſe découvrant exprès pour tromper ſon adverſaire, tandis que celui-ci leve le bras pour le frapper, il le prévient, & lui fait à lui-même une bleſſure conſidérable au côté gauche, & ce coup fut preſqu'auſſi-tôt ſuivi d'un autre qu'il lui porta à l'endroit où le bras ſe joint à l'épaule. Un ours qui vient d'être bleſſé par des chaſſeurs, & qui ſe jette de rage au travers des épieux, n'eſt pas ſi terrible que le devint Argant, lorſque recevant ces deux bleſſures, il ſe vit en même-temps couvert d'une double honte. Tancrede eut beſoin de toute ſon adreſſe pour parer les coups redoublés que le furieux Circaſſien fit tomber ſur lui. Il ne ſongea aſſez longtemps qu'à ſe tenir ſur la défenſive, pour voir ſi la fureur du Sarrazin ne ſe ralentiroit point : mais à la fin ayant été bleſſé lui-même, & concevant le danger inévitable auquel il s'expoſoit, il ſe livra à la même fureur qui s'étoit em-

parée de ſon ennemi. L'adreſſe & les ruſes furent alors négligées, la rage & la plus extrême colere tinrent lieu de toutes les regles.

Les ſpectateurs de ce combat effroyable gardoient de part & d'autre un profond ſilence ; ſaiſis d'étonnement & d'horreur, il ne leur échappoit aucune parole, ils ne faiſoient aucun mouvement. Déja la terre autour des deux combattants étoit toute couverte des débris de leurs armes : déja l'un & l'autre de ces Guerriers trempé de ſueur & de ſang, commençoit à s'affoiblir, lorſque la nuit déployant ſes voiles ſombres vint interrompre leur combat. Les ténebres étant devenues ſi épaiſſes qu'à peine les objets les plus proches ſe pouvoient diſcerner, deux Hérauts s'avancerent en même-temps ſur le champ de bataille ; Aridée du côté des Chrétiens, & Pindore du côté des infideles : c'étoit le même qui étoit venu quelques heures auparavant annoncer le défi de l'orgueilleux Sarrazin. Ils eurent l'aſſurance de mettre leurs caducées pacifiques entre les épées deces furieux combattants. Pindore, homme ſage & d'une grande expérience dans ſon métier, leur adreſſant la parole : Vous vous êtes également couverts de gloire, leur dit-il, vous avez combattu l'un & l'autre avec un avantage égal ; il eſt temps de donner quelque relâche à vos héroïques efforts. Ceſſez, Guerriers, de pourſuivre un combat auquel les loix de la chevalerie s'oppoſeroient. La lumiere du jour eſt ſeule digne d'éclairer votre prodigieuſe valeur, les ténebres de la nuit ne la doivent point cacher.

Pour ſignaler mon courage, dit auſſi-tôt Argant, je préférerai toujours la lumiere aux ténebres ; mais la nuit n'empêchera point de continuer notre combat que nous avons commencé,

Digitized by Google

à moins que mon ennemi ne s'engage à le poursuivre dès que les ténebres seront dissipées. Mais toi-même, lui dit Tancrede, t'engages-tu à revenir ici demain matin avec ton prisonnier : à cette condition seule je veux bien suspendre la fureur qui m'anime. Les deux Guerriers ayant ensuite donné leur parole de se rejoindre au même lieu, les Hérauts, afin de leur donner le temps de faire panser les blessures qu'ils avoient reçues, leur assignerent le matin du dixieme jour suivant, pour se trouver ensemble sur le champ de bataille.

Après que ces deux illustres combattants se furent retirés, il ne fut mention, & dans la Ville & au camp, que de la valeur étonnante qu'ils avoient fait paroître l'un & l'autre. Incertain auquel des deux donner l'avantage, chacun remettoit son jugement au jour marqué pour la décision de cette grande querelle ; on devoit voir alors si le courage l'emporteroit sur la fureur, ou si l'intrépidité le céderoit à la férocité. Mais il n'y avoit personne qui fût plus occupé & plus inquiet du succès qu'auroit ce cruel combat que la belle Herminie, puisqu'il s'agissoit pour elle de voir exposer au caprice des armes ce qu'elle avoit de plus cher au monde. Cette Princesse, fille de Cassan, Roi d'Antioche, après la perte de ses Etats, étant tombée avec sa mere en la puissance de Tancrede, en avoit été traitée avec tous les égards & tous les respects dus à son sexe & à sa naissance royale ; son vainqueur plein de générosité, non-seulement lui laissa tous ses trésors ; mais même peu de temps après lui offrit la liberté. Herminie touchée d'un procédé si noble, & remarquant dans Tancrede les qualités les plus rares, jointes à tous les agrémens de la jeunesse, ne put défendre son cœur contre le mérite d'un Prince si accom-

pli. Elle conçut pour cet aimable ennemi les sentiments les plus tendres, & ressentit bientôt pour lui la passion la plus forte qui fût jamais. Un éternel esclavage auprès de son vainqueur eût été l'objet de ses vœux ; la raison cependant & les sévères loix de l'honneur lui firent accepter sans balancer la liberté qu'on lui offroit. Elle s'éloigna donc de Tancrede, mais ce fut en laissant son cœur dans les chaînes qu'elle ne quittoit qu'à regret. Elle se retira à la Cour d'Aladin, où la Reine sa mere, succombant sous le poids de ses disgraces, finit quelques jours après sa vie & ses malheurs.

Quoique la Princesse d'Antioche ne pût attribuer la perte d'une mere qu'elle aimoit tendrement qu'aux seules armes de Tancrede, cette mort ne diminua point son amour, il se conserva dans la même force. A la vérité, sa passion n'étoit point soutenue par l'espérance. Herminie ne se flattoit pas d'attendrir un jour son amant; elle ne comptoit pas même le revoir jamais: mais elle l'avoit vu, elle avoit vécu quelque temps avec lui, c'en étoit assez pour qu'elle l'aimât toujours. Enfin les Chrétiens étant venus mettre le siege devant Jérusalem, la fille de Cassan vit renaître l'espérance dans son cœur, & sentit redoubler son amour. L'approche de cette armée victorieuse, qui avoit jetté la consternation dans la Ville sainte, fut pour elle un sujet de joie; la vue de ces Guerriers redoutables, qui inspiroit la terreur aux Sarrazins, étoit à ses yeux un spectacle charmant.

Il y avoit au palais d'Aladin une haute tour, peu éloignée des murs de la Ville, d'où l'on découvroit le camp des Chrétiens, & tout l'espace qui étoit entre la Ville & le camp. C'est-là que la Princesse, dans l'espérance de voir paroître Tancrede, passoit ordinairement les jours entiers. Souvent son attente étoit vaine, elle ne découvroit point son amant; mais dès qu'il paroissoit, ses

yeux éclairés par l'amour le lui laiſſoient aiſément reconnoître. Ainſi, ou elle jouiſſoit de la vue d'un ennemi qui lui étoit infiniment cher, ou, ſoutenue par l'eſpérance, elle paſſoit les heures dans l'attente d'un plaiſir, le ſeul qui lui fût permis dans le triſte état de ſa fortune. Du haut de cette tour, Herminie avoit été ſpectatrice du combat de Tancrede & d'Argant : on peut juger quelles furent ſes alarmes tant que dura ce combat furieux. Le Sarrazin ne porta aucun coup à ſon adverſaire dont la Princeſſe ne reſſentît vivement les atteintes : les bleſſures de Tancrede furent autant de plaies mortelles pour ſon amante. Elle vit enfin les combattans ſe ſéparer ; mais cette joie ne fut pas de longue durée pour elle. Preſque auſſi-tôt le bruit parvint à ſes oreilles que le combat n'étoit que ſuſpendu, & que dans dix jours il devoit recommencer avec plus de fureur. A cette terrible nouvelle ſes ſens furent glacés, la crainte & la douleur s'emparerent de ſon ame, elle ſe livra entiérement aux ſoupirs & aux larmes.

Si l'excès de ſon abattement la contraignoit malgré elle à fermer quelques inſtants ſa paupiere, un doux ſommeil ne ſuſpendoit point ſes alarmes : l'image de ſon amant ſanglant & couvert de plaies ſe préſentoit alors à ſon eſprit, & ſembloit implorer ſon ſecours ; car l'événement du combat prochain n'étoit pas la ſeule cauſe de ſon inquiétude : elle ſavoit que Tancrede étoit bleſſé. La Renommée qui groſſit toujours les objets, avoit répandu le bruit dans la Ville que les bleſſures de ce Prince étoient conſidérables, & l'amour d'Herminie enchériſſant encore ſur l'opinion publique, lui faiſoit aiſément croire que les bleſſures de ſon amant étoit très-dangereuſes.

Comme la Princeſſe d'Antioche avoit été inſtruite par la Reine ſa mere dans la connoiſſance des ſimples, & qu'elle ſavoit parfaitement l'art de

guérir les plaies ; art merveilleux que dans l'Orient les Princeſſes de ſang royal ne dédaignent pas d'exercer : elle forma auſſitôt le deſſein d'aller elle-même panſer les bleſſures de Tancrede. Mais hélas ! que ſon ſort eſt déplorable ! Herminie veut partir pour ſecourir un ennemi qui lui eſt cher, tandis que la bienſéance exige d'elle qu'elle offre auparavant ſon ſecours à celui de tous les hommes qui lui eſt le plus odieux. Que les ſoins qu'elle ſe crut obligée de rendre au cruel Argant lui cauſerent d'amertume ! Si elle eût eu une ame moins généreuſe, au lieu d'appliquer ſur les plaies de ce barbare des herbes ſalutaires, elle n'en eût employé que de mortelles. Le cœur de cette belle Princeſſe étoit incapable de former un deſſein ſi lâche ; mais du moins en panſant les bleſſures du Sarrazin, elle ſe crût permis de ſouhaiter que la nature, d'accord avec ſon amour, dédaignât de ſeconder ſes ſoins, & refuſât aux remedes qu'elle employoit leur efficacité ordinaire.

Dans le deſſein d'aller ſecourir Tancrede, la crainte de ſe trouver ſeule au milieu d'une armée ennemie, n'étoit point capable d'arrêter la Princeſſe. Accoutumée depuis long-temps au tumulte des armes, une cruelle expérience lui avoit rendu les périls familiers. Son amour d'ailleurs étoit aſſez fort pour lui faire affronter hardiment les monſtres mêmes de la Lybie. Ce n'étoit donc point pour ſa vie qu'Herminie pouvoit être ſuſceptible de crainte : le riſque de perdre un bien qui lui étoit encore plus précieux que la vie, la faiſoit héſiter : elle craignoit pour ſon honneur, qu'elle avoit juſqu'alors conſervé ſans tache au milieu des plus grands dangers, & qu'elle ſembloit vouloir expoſer témérairement à l'inſolence du ſoldat. Deux ſentiment toujourss rivaux ſe diſputoient la victoire dans le cœur de cette infortunée Princeſſe. L'honneur lui repréſentoit

Digitized by Google

ſon entrepriſe comme dangereuſe pour la gloire, & même contraire à l'accompliſſement de ſes deſirs. Il lui dépeignoit Tancrede ſurpris de ſa hardieſſe, refuſant le ſecours qu'elle lui offroit, & dédaignant le cœur d'une aventuriere qui venoit d'elle-même le chercher dans le camp. Mais l'amour par des diſcours flatteurs & ſéduiſants la faiſoit bientôt revenir de ſa crainte. Vous êtes tendre, Herminie, lui diſoit-il, livrez-vous à votre tendreſſe : vous êtes belle & aimable, ne croyez pas que Tancrede ait pu réſiſter à vos charmes : ce Prince vous aime autant que vous l'aimez. Quelle cruauté, quelle injuſtice d'employer ici vos ſoins pour un barbare que vous devez haïr, tandis qu'un Héros qui vous eſt cher, eſt ſur le point de périr, faute d'un ſecours que vous lui refuſez ! Partez, Princeſſe, allez ſecourir un amant qui vous adore, la gloire & les plaiſirs couronneront votre généreuſe entrepriſe. En rendant la vie à Tancrede, vous le mettrez en état de ſignaler ſa valeur par de nouveaux exploits, & vous partagerez avec lui la gloire dont il va ſe couvrir. Unie enſuite avec cet aimable Prince par les nœuds les plus doux & les plus ſacrés, votre Epoux vous conduira dans la délicieuſe Italie. C'eſt-là que chérie & honorée des Dames du pays, vous vivrez à jamais avec lui dans ces climats fortunés, où la vraie valeur, la foi & la conſtance ont établi leur empire.

Séduite par un eſpoir trompeur, l'amante de Tancrede ſe promettoit déja le bonheur le plus charmant. Elle s'affermit donc dans le deſſein qu'elle avoit formé d'aller ſecourir ce Prince. Mais comme de nombreux corps-de-gardes veilloient ſur les remparts, & que les portes de la Ville toujours fermées ne s'ouvroient jamais ſans un ordre exprès du Roi, elle concevoit dans l'exécution de ſon deſſein une difficulté qui

lui cauſoit beaucoup d'inquiétude.

La Princeſſe d'Antioche étoit unie avec Clorinde d'une étroite amitié. Toutes deux logées près l'une de l'autre au palais d'Aladin, elles ſe voyoient toutes les heures du jour, & la nuit ſouvent un même lit les recevoit toutes deux. Elles n'avoient aucun ſecret l'une pour l'autre. L'amour ſeul dont Herminie brûloit pour Tancrede, étoit ignoré de ſon amie : & lorſque cette paſſion violente la jettoit dans une langueur dont Clorinde s'appercevoit, la Princeſſe ne manquoit pas de rejetter ſur ſes malheurs paſſés la cauſe de ſa triſteſſe. Elle vint un ſoir à l'appartement de Clorinde. La Guerriere étoit alors chez le Roi occupée à délibérer ſur les affaires de la guerre. Dès qu'Herminie parut, tous ceux qui étoient préſents ſe retirerent par reſpect, & la laiſſerent ſeule. Après avoir été quelque temps enſévelie dans une profonde rêverie, elle jetta les yeux vers un endroit de la chambre, & y vit ſuſpendues les armes brillantes de Clorinde. Valeureuſe Guerriere, dit auſſi-tôt la Princeſſe en ſoupirant, que votre ſort me paroît digne d'envie ! Ce n'eſt point de la beauté qui éclate en vous dont je ſuis jalouſe, vous ſemblez vous-même dédaigner ces attraits dont la nature vous a ſi libéralement pourvue : mais je porte envie à cette valeur héroïque, qui a rendu votre nom célebre. Le métier des armes que vous avez embraſſé & que vous exercez avec tant de gloire, vous met en état de ſortir quand il vous plaît de ces murs où ma foibleſſe me retient captive. Si le Ciel m'avoit donné un courage pareil au vôtre, je ne ſerois point à préſent dans la ſituation cruelle où je me trouve. Que dis-je ? Sans ceſſe à la campagne, on me verroit nuit & jour chercher un ennemi que j'adore. Le cruel Argant n'auroit point éprouvé ſa valeur contre Tancrede, Herminie.

l'auroit devancé dans ce combat. Peut-être que la fortune ſecondant mon amour, j'aurois eu le bonheur de faire priſonnier cet aimable Prince. Ah ! que j'aurois pris ſoin d'adoucir ſon eſclavage : que les chaînes dont ſon amante l'auroit chargé euſſent été légeres! Ou ſi le ſort m'eût été contraire, le fer de Tancrede, en me perçant le cœur, m'auroit du moins guérie de la bleſſure mortelle que l'amour m'a faite. Peut-être enfin que ce Guerrier généreux, touché de mon infortune, auroit honoré ma cendre de quelques larmes. Mais, ajouta Herminie, pourquoi m'occuper ainſi de vaines chimeres ? l'amour m'inſpire une penſée. Il faut que je me couvre des armes de Clorinde, & que ſous cet équipage j'entreprenne de ſortir de la ville. Toutes les portes me ſeront ouvertes, nul n'oſera s'oppoſer à mon paſſage. C'eſt-là le plus sûr & peut-être l'unique moyen de venir à bout de mon deſſein. O amour, qui ſais donner du courage aux moins hardis, toi qui m'as inſpiré cet artifice innocent, rends-moi la fortune propice !

La Princeſſe auſſi-tôt détache les armes, & ſans être apperçue de perſonne les emporte chez elle. La nuit toujours favorable aux larcins & aux amours, couvrit de ſes ſombres voiles l'action d'Herminie. Dès qu'elle fut dans ſon appartement, elle appella un de ſes Ecuyers dont la fidélité lui étoit connue, & celle de ſes femmes en qui elle avoit plus de confiance ; elle leur déclara le deſſein qu'elle avoit formé de ſortir de la Ville, cachée ſous les armes de Clorinde ; mais elle ne leur découvrit point la cauſe principale de ſon entrepriſe. L'Ecuyer alla incontinent préparer les chevaux néceſſaires pour le départ de ſa maîtreſſe. Herminie étant reſtée ſeule avec la femme qui la devoit ſuivre, ſe dépouilla promptement de ſes habits ordinaires,

& se revêtit des armes qu'elle avoit apportées. Elle enferma son sein délicat dans une dure cuirasse, elle cacha ses beaux cheveux blonds & son visage gracieux sous ce casque terrible qui jettoit par-tout l'épouvante; elle prit à son bras gauche le pesant bouclier, fardeau bien disproportionné à la foiblesse de son bras. Ainsi l'amoureuse Herminie, pour répondre à l'équipage militaire dont elle se couvroit, commença par se vaincre elle-même, en surmontant sa propre foiblesse. Amour auteur & témoin de son action, fit un souris, tel qu'il avoit fait autrefois lorsque par une métamorphose différente il contraignit le vaillant Alcide à prendre de ses mains nerveuses le quenouille & le fuseau, pour se rendre agréable à la belle Reine de Lydie.

Après que la Princesse fut armée, elle marcha d'un pas lent & mal assuré vers l'endroit où son Ecuyer l'attendoit avec des chevaux. Chancelante sous le poids de ses armes, elle ne se soutient qu'avec le secours de sa compagne qui marche devant elle; où plutôt l'amour & l'espérance lui donnoient du courage & augmentoient ses forces. Sans perdre de temps elle monta à cheval, & par un chemin peu fréquenté se rendit à la porte de la Ville. Ouvrez promptement, dit-elle aux Gardes, le Roi m'envoie pour une entreprise utile à son service. Les Gardes entendant une voix de femme, & reconnoissant les armes de Clorinde qui brilloient dans l'obscurité, ne douterent pas un moment que ce ne fût cette illustre Guerriere. Ils ouvrirent aussi-tôt la porte, & laisserent sortir la Princesse avec les deux personnes qui l'accompagnoient. Lorsque Herminie se vit échappée de ce premier danger, faisant de plus sérieuses réflexions sur son en-

treprise, elle crut qu'il étoit de sa prudence de prendre quelques mesures avant que de s'exposer la nuit au milieu d'un camp ennemi. Elle jugea qu'il y auroit plus de bienséance à ne se présenter aux yeux de Tancrede qu'après lui avoir fait annoncer son arrivée ; c'est pourquoi se détournant un peu dans la campagne, elle appella son Ecuyer, & lui parla de la sorte : allez au camp des Chrétiens, faites-vous conduire à la tente du Prince Tancrede, & lui dites qu'une Dame qui s'intéresse particuliérement à ses jours lui demande la permission de le venir trouver pour une affaire également importante au bonheur de l'un & de l'autre. Ajoutez que cette Dame n'exige de lui d'autre assurance que sa parole : telle est la haute opinion qu'elle a de lui, que sur ce gage seul elle croira sa vie & son honneur en sûreté au milieu même de ses ennemis. Au reste, continua Herminie, ne dites cela qu'au seul Tancrede, que tout autre ignore le sujet de votre arrivée. Partez & revenez avec une extrême diligence.

A l'instant l'Ecuyer partit. Il arriva bientôt au camp, & s'étant fait conduire à la tente de Tancrede, il s'acquitta parfaitement de sa commission. Tancrede l'écouta avec une joie mêlée de doute & d'inquiétude. Il fit la réponse la plus favorable à l'envoyé d'Herminie, qui repartit aussitôt pour aller porter à sa maîtresse cette agréable nouvelle. Cependant la Princesse à qui les moments paroissoient des heures, ne put demeurer long-temps aux lieux où elle avoit dit à son écuyer qu'elle l'attendroit. Guidée par une amoureuse impatience, elle s'avança vers le camp, afin de rejoindre plus promptement celui qu'elle y avoit envoyé. Si-tôt qu'elle découvrit les tentes des Chrétiens ; que cette vue me plaît, dit-elle, que je respire ici un air pur & délicieux qui récrée

mes ſens agités! Camp invincible, daignez me recevoir dans votre enceinte. Je ne viens point implorer ici le ſecours des Héros que vous renfermez, afin qu'ils me rétabliſſent dans mes Etats qu'ils m'ont enlevés, j'y viens chargé de leurs fers : mon eſclavage m'eſt trop cher pour vouloir m'en affranchir. Faſſe le Ciel que je rencontre chez vous ce doux repos que je ne puis trouver ailleurs. Herminie ignorant les nouveaux malheurs que lui préparoit la fortune, s'entretenoit ainſi de ſon amour avec le ſilence & les ombres de la nuit.

Il y avoit hors du camp une garde avancée que Godefroy avoit établie pour empêcher les convois d'entrer dans la Ville. Alcandre & Poliſerne, deux freres dont Clorinde avoit quelques jours auparavant tué le pere, étoient les Chefs de cette troupe. Par malheur pour Herminie la nuit étant fort ſereine, & les rayons de la lune donnant à plomb ſur ſes armes luiſantes, elle fut bientôt remarquée. A l'inſtant Poliſerne, le plus jeune & le plus bouillant des deux freres, ſuivi de pluſieurs de ſes gens, fondit ſur la Princeſſe qu'il prenoit pour Clorinde, & lui lança un javelot, en criant, tu n'échapperas pas à ma vengeance; barbare, tu vas périr. Le trait cependant n'atteignit point Herminie. Telle une biche outrée de ſoif & de laſſitude croit ſe rafraîchir dans une onde claire que le haſard offre ſous ſes pas; mais ſi les chiens ſurviennent, la peur lui faiſant alors oublier ſa laſſitude & ſa ſoif, elle ne ſonge plus qu'à s'enfuir. Ainſi l'infortunée Princeſſe croyoit toucher au moment favorable où ſon amour alloit recevoir quelque ſoulagement, elle ſe repaiſſoit déja de cette douce idée, mais le ſifflement du javelot, & les cris de ceux qui venoient ſur elle, ne lui permirent plus d'autre penſée que celle de ſe dérober par

la fuite au péril qui la menacoit. La suivante d'Herminie saisie de la même frayeur, s'enfuit d'un autre côté : & son Ecuyer arrivant sur ces entrefaites, prit le parti de suivre de loin les traces de sa maîtresse.

Quoiqu'Alcandre eût reconnu aussi-bien que son frere les armes de Clorinde, il ne voulut point branler. Plus sage que Poliserne, il crut qu'il étoit de son devoir de ne pas quitter pour un intérêt particulier le poste que son Général lui avoit confié. Mais il dépêcha dans le moment un de ses gens à Godefroy, pour l'informer que Clorinde ayant paru fort près de leur troupe, Piliferne & plusieurs autres étoient allés l'attaquer, qu'ils l'avoient mise en fuite & la poursuivoient vivement. Il ajouta que, selon toute apparence, une Guerriere si considérable n'étoit point sortis la nuit sans quelque important dessein, qu'il eût à lui marquer sur cela ce qu'il y avoit à faire. Le bruit se répandit bientôt dans l'armée que Clorinde avoit paru à la vue du camp. Tancrede en fut incontinent informé. N'en doutons point, dit-il aussi-tôt : c'étoit la belle Clorinde elle-même qui venoit consoler un amant dont elle ne peut ignorer la tendresse & la fidélité. C'est pour moi que cette généreuse fille n'a pas craint de s'exposer au danger : allons, volons à son secours. A l'instant il demande ses armes, il s'en couvre avec précipitation, & monte à cheval, il pique à toute bride vers l'endroit où il croit la pouvoir plus sûrement rencontrer.

CHANT VII.

CEPENDANT la Princeſſe d'Antioche, ſaiſie d'une mortelle frayeur, ſe laiſſoit emporter par ſon cheval à travers les campagnes. Elle entra enfin dans un bois qui la déroba entiérement aux yeux de ceux qui la pourſuivoient. Poliferne & ſes compagnons l'ayant perdue de vue, s'en retournerent au camp pleins de honte & de colere de ne l'avoir pu joindre. C'eſt ainſi qu'après avoir perdu la piſte de l'animal qu'ils ont en vain pourſuivi, on voit les chiens hors d'haleine revenir triſtement ſur leurs pas. Herminie courut tout le reſte de la nuit, ſans avoir même l'aſſurance de regarder derriere elle. La lumiere du ſoleil put à peine diſſiper ſa frayeur. Elle erra à l'aventure la plus grande partie du jour ſuivant, ſans rencontrer perſonne, & ſans ſavoir en quels lieux la conduiſoit le ſort impitoyable. Enfin le ſoleil étant prêt de finir ſa courſe, elle ſe trouva ſous les rives du Jourdain. C'eſt-là qu'épuiſée de fatigue, elle mit pied à terre pour prendre quelque repos. Sans autre nourriture que ſes ſanglots & ſes larmes, elle ſe coucha au bord du fleuve, & s'endormit bientôt d'un ſommeil ſouvent troublé par ſon amoureuſe inquiétude.

Au lever de l'aurore le chant des oiſeaux & le murmure des ondes qu'agitoit un zéphyr léger la réveillerent. Elle jetta les yeux autour d'elle, & découvrit des cabanes de bergers peu éloignées du lieu où elle avoit paſſé la nuit; quelques momens après elle crut entendre le ſon d'un inſtrument champêtre; elle

se leva aussi-tôt, & marcha vers l'endroit d'où lui paroissoit venir le son qui avoit frappé ses oreilles. Après avoir fait quelques pas, elle vit un vieillard assis à l'ombre, qui s'amusoit à faire des corbeilles d'ozier, & qui sembloit écouter avec plaisir le chant de trois jeunes garçons qui gardoient des troupeaux auprès de lui. La vue des armes dont la Princesse étoit couverte, effraya d'abord ces bergers; mais levant la visiere de son casque, elle fit briller à leurs yeux les charmes de son visage: elle s'approcha d'eux ensuite avec un air plein de douceur, & leur dit: Mortels chéris des Cieux, rassurez-vous, continuez vos jeux innocents; les armes qui vous effraient ne sont point faites pour troubler vos amusements. Puis adressant la parole au vieillard: mon pere, lui dit-elle, vous êtes entouré d'ennemis, tout le pays est ravagé; comment se peut-il faire qu'au milieu des horreurs de la guerre, vous meniez en ces lieux une vie si douce & si paisible? Mon fils, lui répondit le vieillard, ce n'est point sur les roseaux que tombe le tonnerre; ce sont les chênes superbes que la foudre menace. Nos ennemis n'en veulent qu'aux puissants de la terre, ils dédaignent notre bassesse. Soit que le Ciel protege notre innocence, soit que l'avidité du soldat ne trouve rien chez nous qui l'excite, au milieu même du tumulte des armes nous jouissons des douceurs d'une paix profonde. Ces jeunes garçons que vous voyez sont mes enfants; en eux consiste toute ma famille. Ils sont les gardiens d'un petit troupeau qui paît autour de nous. Comme nos desirs sont bornés, nos besoins le sont aussi. Le lait de nos chevres & quelques fruits que nous cultivons font notre nourriture, & sans crainte qu'une perfide main empoisonne notre boisson, une

onde toujours pure nous désaltere. Les chevreaux bondissants dans la prairie, les poissons s'égayant dans les eaux, les oiseaux étalant au soleil leur plumage émaillé de mille couleurs; voilà quels sont nos spectacles & nos plus doux plaisirs. Non, la fortune la plus brillante ne me fait point d'envie; la pauvreté si redoutable aux hommes, parce qu'ils en ignorent le prix, cette pauvreté fait mes plus cheres délices, puisque c'est elle qui assure le bonheur & la tranquillité de ma vie.

Hélas! poursuivit le vieux Pasteur, il s'en faut bien que j'aie toujours pensé comme je pense aujourd'hui; il a été pour moi un temps d'ignorance & d'illusion. Dans cet âge où les passions de l'homme sont plus vives & ses desirs plus inquiets, dégoûté du séjour champêtre, une folle ambition me transporta dans la grande Memphis; j'entrai au service du Soudan, il me confia le soin de ses jardins: mais, quoique dans cet obscur emploi, je remarquai parfaitement l'esprit qui regne à la Cour, j'en connus toute la corruption. Le chimérique espoir d'une fortune qui se refusoit à mes desirs, me retint à Memphis plusieurs années; enfin mes espérances s'étant évanouies avec ma jeunesse, le regret me prit d'avoir si légérement quitté les lieux qui m'avoient vu naître; je résolus d'y retourner, & dans cette résolution j'abandonnai pour jamais la Cour. Que je revis avec joie ces tranquilles campagnes! C'est de ce moment seul, mon fils, que j'ai commencé à connoître le bonheur, & à goûter les véritables plaisirs.

Pendant que le vieillard parloit, Herminie qui l'écoutoit avec attention, sentit ses inquiétudes se dissiper peu à peu, & le calme succéder dans son cœur au trouble dont il étoit agité.

La

La pensée lui vint aussi-tôt de passer le reste de ses jours avec ces bergers, ou d'y attendre du moins que la fortune daignât jetter sur elle un regard favorable. C'est pourquoi, dès que le Pasteur eut cessé de parler, elle lui dit : Vous êtes heureux, mon pere, de connoître par votre expérience combien une vie tranquille est préférable à toutes les grandeurs de la terre. Mais si vous n'êtes point jaloux du bonheur que vous possédez, je vous conjure de m'en faire part. Recevez-moi, je vous prie, dans votre maison. Souffrez qu'une malheureuse Princesse partage avec vous votre félicité. C'est un trésor qu'on ne sauroit trop payer : voici, ajouta-t-elle, en lui présentant de l'or & des pierreries, voici de quoi remplir les desirs d'un cœur en qui la raison n'auroit pas entiérement éteint l'amour des riches. Elle lui apprit ensuite qui elle étoit ; elle lui fit le récit de ses infortunes d'une maniere si touchante, que le bon vieillard ne put s'empêcher de mêler ses larmes à celles qui échappoient des yeux de la Princesse. Il la consola & lui offrit avec une affection paternelle tout ce qui dépendoit de lui, & la prenant par la main, il la conduisit dans sa maison. La Princesse y fut reçue avec bonté par une femme d'un âge déja avancé : c'étoit l'épouse du Pasteur, épouse que le Ciel lui avoit choisie d'un âge convenable, & d'un caractere parfaitement conforme au sien.

Herminie se dépouilla de ses armes, elle se revêtit du simple habit d'une Bergere. Dans cette demeure champêtre, les soins & les amusements de ses hôtes devinrent les siens. La houlette à la main, elle conduisoit les troupeaux ; de ses doigts délicats elle pressoit des laitages. Mais sous la simplicité de l'habit qui la couvroit, malgré la grossiéreté des soins

dont elle s'occupoit, elle conserva toujours un air noble & majestueux qui faisoit aisément sentir son rang & sa naissance. Souvent pendant la chaleur du jour, assise à l'ombre des hêtres elle écrivoit sur l'écorce des arbres le nom du Prince qu'elle adore: elle y joignoit le sien: elle y traçoit l'histoire de ses amours. Croissez, cheres plantes, disoit-elle ensuite, conservez précieusement le dépôt que je vous confie. Si jamais quelque fidele amant vient se reposer à votre ombre, apprenez-lui mes disgraces, faites-lui plaindre mon infortune. Qu'il dise en voyant mes malheurs, se peut-il que l'amour ait traité avec tant de rigueur une Princesse si tendre & si fidelle? Peut-être que le sort conduira quelque jour en ces lieux l'aimable Prince qui cause ma langueur; faites-lui connoître l'ardeur vive & constante dont j'ai brûlé pour lui; forcez son cœur insensible à s'attendrir sur les maux qu'il m'aura fait souffrir. Qu'il répande quelques larmes, qu'il lui échappe quelque soupir: doux, mais helas! trop tardif soulagement aux peines d'une infortunée, qu'un amour rigoureux aura privée de la lumiere du jour.

Tancrede alors étoit bien éloigné de songer à la tendre Herminie. Croyant voler au secours de Clorinde, cette belle Guerriere occupoit toutes ses pensées. Il courut pendant toute la nuit, traversant les bois & les plaines, & adressant toujours ses pas aux lieux où le moindre bruit se faisoit entendre. Enfin au lever de l'aurore le murmure d'une onde claire l'attira sur les bords d'un ruisseau, où l'amoureux Guerrier s'arrêta. Tancrede ne remarquant aucune trace autour de lui, s'écria plusieurs fois pour voir si quelqu'un répondroit à sa voix: mais dans ces lieux déserts l'écho seul lui répondit. Accablé de

Digitized by Google

douleur de n'avoir pu ſecourir ſa maîtreſſe, il ſe livra quelque temps aux ſoupirs & aux regrets; & comme le jour approchoit auquel il avoit donné ſa parole de combattre Argant, après avoir hautement juré qu'il vengeroit la généreuſe Clorinde, il prit le parti de s'en retourner au camp. Mais comme il ignoroit en quel lieu l'avoient conduit le haſard & les ténebres de la nuit, il commançoit déja à ſuivre une route incertaine, lorſqu'il entendit le bruit d'un cheval, & vit un moment après ſortir d'un vallon un homme qui avoit un fouet à la main, & un petit cor pendu derriere les épaules à la maniere des Couriers. Le Prince auſſi-tôt lui demanda le chemin qui conduiſoit au camp. C'eſt là où je vais, lui répondit en Italien ce Cavalier; c'eſt au camp que Boëmond m'envoie. A cette réponſe Tancrede ne doutant point que ce ne fût effectivement un Courier que ſon oncle dépêchoit à l'armée, s'abandonna imprudemment à la conduite de ce guide infidele. Il le ſuivit pendant tout le jour par des routes qui lui étoient inconnues, & ſur le ſoir ils arriverent à la vue d'un château environné d'eau de tous côtés, & qui paroiſſoit extraordinairement fort. Alors le feint Courier ſe tournant vers Tancrede, lui dit: Vous pouvez paſſer ici la nuit & ſi vous êtes Italien, je vous aſſure que vous y ſerez bien reçu. Le château que vous voyez appartient au Comte de Cozence; il y a fort peu de jours que ce Seigneur l'a conquis ſur les Sarrazins. Il ſonna enſuite de ſon cor, & on dreſſa auſſi-tôt un pont-levis par où le Courier entra dans la forteresſe.

Cependant Tancrede examinant la forme ſinguliere, la ſituation & la force de ce château, dont il n'avoit point entendu parler, commença à entrer en quelque défiance de

ſon guide ; il ne voulut point le ſuivre & reſta ſur le bord du foſſé. Ce n'eſt pas que ſon grand cœur fût ſuſceptible de crainte, il avoit ſans doute un courage à l'épreuve de toûs les dangers ; mais il appréhendoit de s'expoſer au haſard de quelque aventure nouvelle, qui pût le détourner du combat auquel ſon honneur étoit engagé. A peine eut-il pris la réſolution de ne point entrer, qu'il vît paroître ſur le pont un Guerrier armé de toutes pieces, qui s'avançant l'épée à la main, lui cria d'un ton menaçant : O toi que le ſort a conduit dans ce lieu fatal, apprends que tu es ſur les terres d'Armide : viens préſenter tes mains aux fers de cette incomparable Princeſſe, & réſous-toi à paſſer ici tes jours dans un éternel eſclavage, à moins que tu n'embraſſes ſa défenſe, & que tu ne conſentes à marcher avec ſes gens contre les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt.

A ſes armes & au ſon de ſa voix, Tancrede reconnut d'abord ce Guerrier ; c'étoit le perfide Raimbaud, qui ſeul de tous les amants d'Armide avoit eu la lâche foibleſſe de renoncer à la foi de ſes peres, pour ſe rendre l'indigne champion de cette dangereuſe enchantereſſe. Traître, répondit le Prince ſaiſi d'horreur & de colere, ſais-tu bien que je ſuis Tancrede ? Sais-tu que celui à qui tu propoſes d'abandonner Jeſus-Chriſt, ne s'eſt armé que pour ſa gloire ? c'eſt par la vertu toute-puiſſante de ſon bras que j'ai juſqu'ici ſurmonté ſes ennemis ; c'eſt par cette même vertu que je vais tout préſentement te punir de ton impiété. Au nom de Tancrede le perfide Raimbaud ſe troubla ; mais diſſimulant ſa crainte, il repartit : en vain tu crois m'épouvanter ; ſi ma valeur ne ſe dément point aujourd'hui, tu vas laiſſer ici la vie, & j'enverrai ta tête

altiere à ton Général, en ſigne de ta défaite & de ma victoire. Tancrede, au lieu de repliquer, voyant que ſon ennemi étoit à pied, ſauta promptement à bas de ſon cheval, & malgré ſa laſſitude & les bleſſures dont il n'étoit pas encore bien guéri, il fondit ſur Raimbaud avec ſon impétuoſité ordinaire.

Le ſoleil s'éroit précipité dans les ondes, d'épaiſſes ténebres commençoient à couvrir la terre; mais le château parut alors éclairé d'un nombre infini de lumieres, qui prirent la place du jour. Armide, curieuſe du ſuccès de ce combat, voulut en être ſpectatrice; elle ſe placa au haut de ſa forteresſe, dans un lieu où ſans être vue elle pouvoit tout entendre, & voir aiſément tout ce qui ſe paſſoit au dehors. Les deux Guerriers ſe chargerent avec la même furie, avec des forces bien inégales. Quelques efforts que fit Raimbaud pour parer les coups redoublés de ſon adverſaire, ſes armes fracaſſées en cent endroits furent bientôt toutes couvertes de ſon ſang. Tancrede lui portoit ſans ceſſe l'épée au viſage, il le menaçoit, & joignoit dans le moment les effets aux menaces; il le rempliſſoit de crainte & lui faiſoit éprouver en même temps la peur & le mal, par les coups terribles qu'il lui portoit. Le Chevalier d'Armide, plein de dépit & de rage, voulut faire un dernier effort afin de terminer un combat ſi honteux pour ſon amour. Il jetta ce qu'il lui reſtoit de ſon bouclier, & prenant ſon épée à deux mains il en déchargea un grand coup ſur le caſque de ſon ennemi. L'acier en étoit d'une trempe trop fine pour que le bras de Raimbaud pût l'entamer, mais il en ſortit un million d'étincelles, & le coup fut ſi peſant que Tancrede en chancella. Ce vaillant Guerrier ſe livrant alors à la plus extrême fureur, leva ſon bras redoutable, & auroit ſans doute fendu Raimbaud juſqu'à la ceinture,

si celui-ci n'avoit eu l'adresse ou le bonheur d'éviter le coup. Le fer de Tancrede ne l'atteignit point, il tomba avec un bruit effroyable sur un pillier de marbre qui étoit à l'extrêmité du pont, il le mit en pieces, & en fit voler les éclats jusqu'au ciel. A ce coup terrible la crainte de la mort s'empara tellement de Raimbaud que désespérant de pouvoir l'éviter en s'opiniâtrant au combat, il abandonna le champ de bataille & s'enfuit. L'enfer vint en ce moment au secours de l'impie qui combattoit pour lui : toutes les lumieres dont le château étoit éclairé s'éteignirent, afin de favoriser sa fuite. Tancrede environné d'une épaisse obscurité, perdit de vue son ennemi, mais il ne laissa pas de le poursuivre ; sa fureur lui servant de guide, il passa le pont, & sans s'en appercevoir, entra dans la forteresse. A peine eut-il mis le pied dans cette funeste demeure, qu'il entendit la porte se fermer derriere lui. Il se retourna aussi-tôt, & secouant cette porte d'un bras vigoureux, il fit tous ses efforts pour l'ouvrir, mais il ne put jamais l'ébranler. C'est ainsi qu'aux côtes de Ferrare on voit pendant la tempête les poissons effrayés se refugier dans les terres que les flots ont inondées ; mais dès que l'orage cesse, & que les eaux se sont retirées, ils restent pris dans les marais où ils se sont eux-mêmes renfermés. Une voix alors se faisant entendre dit à Tancrede ; en vain prétends-tu sortir de cette noire prison, tu passeras ici tes jours, privé à jamais de la lumiere du soleil. Ce n'est point la lumiere du soleil que je regrette, dit en lui-même l'amoureux Guerrier, il est bien plus cruel pour moi de perdre pour toujours la vue des beaux yeux que j'adore. La pensée du combat où il devoit incessamment se trouver contre Argant lui venant ensuite dans l'esprit, il se mit à déplorer son malheur, & à blâmer son impru-

dence qui le réduisoit à la triste nécessité de manquer en même temps & à son amour & à son devoir.

Pendant que l'infortuné Tancrede se plaignoit ainsi dans les prisons d'Armide, le féroce Argant ne respirant que sang & que vengeance, attendoit le jour du combat avec une extraordinaire impatience. Quoique ses blessures ne fussent point encore fermées, à peine voulut-il prendre un moment de repos la nuit qui précéda ce jour desiré. Il se leva avant l'aurore, & demanda ses armes. Son Ecuyer lui en présenta de magnifiques dont le Roi lui faisoit présent : Argant, sans daigner les considérer, s'en couvrit promptement; mais il retint son ancienne épée, dont la finesse & la bonté lui étoient connues. Sous ces armes éclatantes le terrible Circassien parut comme une fatale comete, présageant aux mortels effrayés les plus insignes malheurs. La fureur étoit peinte dans ses yeux : sa démarche menaçante inspiroit la terreur ; ses regards farouches & avides de sang faisoit trembler les plus hardis. Il tenoit son épée à la main, dont il frappoit les airs : Voici enfin le jour, disoit il, auquel je veux punir l'audace du Chrétien téméraire qui ose s'attaquer à moi. A la honte du Dieu qu'il adore, il va tomber sous mes coups ; je le dépouillerai de ses armes ; & quelques prieres qu'il me fasse en mourant, ses membres sanglants seront la pâture des chiens. Tel un taureau que l'amour & la jalousie ont rendu furieux, fait entendre ses mugissements, tel on le voit frapper vainement les airs de ses cornes terribles, ou contre le tronc des arbres exercer sa rage, en attendant qu'il puisse la faire sentir à son rival. L'impatient Sarrazin ayant donné ordre à un Héraut d'aller annoncer à son adversaire qu'il l'attendoit sur le champ de bataille, monta à

cheval auſſi-tôt, & faiſant conduire ſon priſonnier devant lui, il deſcendit dans la plaine. Dès qu'il y fut arrivé, du ſon effroyable de ſon cor il fit retentir les lieux des environs, & ce ſon, ſemblable au bruit du tonnerre, jettal'épouvante dans tous les cœurs.

Cependant le Héraut, étant arrivé à la tente de Godefroy, s'acquitta de ſon meſſage; il nomma Tancrede le premier, comme devant pourſuivre le combat qu'il avoit commencé contre Argant, mais ſans exclure les autres du défi que le Sarrazin faiſoit généralement à tous les Chrétiens. Quoique Godefroy fût alors environné d'un grand nombre de Guerriers, les plus fameux néanmoins étoient abſents: on ignoroit depuis deux jours ce qu'étoit devenu le vaillant Tancrede: l'illûſtre Boëmond ſon oncle ſe tenoit dans ſes nouveaux Etats d'Antioche; l'invincible Renaud s'étoit lui-même banni du camp; & outre les dix que le ſort avoit élus pour accompagner Armide, tous les plus braves de l'armée avoient volontairement ſuivi cette Princeſſe. Le Général remarquant ſur le viſage de ceux qui l'environnoient, combien le terrible Argant leur inſpiroit de crainte, ſe leva de ſa place, & s'avançant avec un air d'indignation contre ces timides Guerriers: C'eſt trop ſouffrir, dit-il, qu'un arrogant oſe ainſi nous braver; je veux moi-même le combattre. Raſſurez-vous, c'eſt moi qui ſoutiendrai l'honneur de notre nation. Je ſerois bien indigne de vivre ſi je craignois d'expoſer ma vie pour un ſi noble ſujet: qu'on me donne mes armes.

Ses armes lui furent incontinent apportées. Mais le Comte de Toulouſe qui étoit préſent, & qui dans un âge avancé joignoit à une grande expérience tout le courage & tout le feu de la jeuneſſe; le ſage Raimond s'adreſſant à Godefroy:

Seigneur

Seigneur, lui dit-il, vous êtes notre Général, & non-pas un ſimple Guerrier : de votre tête ſeule dépend le ſuccès de notre ſainte entrepriſe, de votre vie dépend le ſalut de toute l'armée, & votre perte ſeroit la perte commune de tous ceux qui marchent ſous vos ordres. Ce n'eſt point à vous de vous expoſer au haſard d'un combat ſingulier. Votre devoir eſt de commander ; vous obéir & combattre eſt le nôtre. Quoique le nombre des années ait bien diminué mes forces, je ne prétends pas néanmoins que mon âge me diſpenſe d'une occaſion qui ſe préſente d'acquérir de la gloire. J'irai, Seigneur, remplir la place que vous voulez occuper. Quelque danger qu'il y ait à courir dans ce combat, je ſens que mon cœur eſt inacceſſible à la crainte qui s'eſt emparée de mes compagnons. Ah ! que n'ai-je encore, continua le Comte, que n'ai-je cette vigueur dont je donnai autrefois de ſi éclatantes marques, lorſqu'en préſence de l'Empereur Conrad & de toute ſa Cour, j'ôtai la vie au ſuperbe Léopold, la terreur de ſon temps ! Cette victoire, que je remportai alors ſur un ſi formidable ennemi, fut ſans comparaiſon plus glorieuſe que ne ſeroit aujourd'hui celle qu'un homme ſeul & ſans armes remporteroit ſur un grand nombre de ces vils adverſaires que nous avons en tête. Si j'étois à préſent tel que je fus dans ma jeuneſſe, j'aurois déja réprimé l'audace de cet orgueilleux Sarrazin. Mais j'ai le même courage, & peut-être aſſez de force encore pour le combattre avec avantage ; ou ſi je ſuccombe dans le combat, du moins ferai-je acheter bien cher la victoire. Faſſe le Ciel que ce jour donne un nouvel éclat à ma gloire.

Le diſcours de ce généreux vieillard fut pour tous ceux qui étoient préſents un aiguillon qui réveilla leur courage : à la crainte qui les avoit

jusqu'alors retenus dans le silence on vit aussitôt succéder une noble ardeur. Tous à l'envi demanderent à combattre Argant. Mais il n'y en avoit aucun qui témoignât pour ce combat plus d'empressement que le sage & courageux Raimond. Déja il s'étoit couvert de ses armes ; il n'avoit plus que son casque à mettre, & il se disposoit à partir lorsque Godefroy lui adressa ces paroles: Vous êtes, sage Comte, l'honneur de notre nation, & le plus parfait modele de tous les Guerriers de l'univers ; c'est à votre école qu'il faut apprendre la discipline militaire, & tout ce qui concerne le grand art de la guerre. S'il y avoit dans l'armée dix jeunes hommes seulement d'une valeur égale à la vôtre, l'empire du Démon seroit bientôt renversé : du couchant à l'aurore nous ferions révérer le saint nom de Jesus-Christ. Mais cette valeur dont vous avez donné tant de preuves, est assez reconnue ; jouissez désormais de la gloire dont vous êtes couvert. Votre haute sagesse, & votre expérience consommée, vous ont rendu l'ame de nos conseils; conservez-vous pour diriger toutes nos entreprises, & souffrez aujourd'hui que quelqu'un de ces jeunes Guerriers qui nous environnent, s'expose au hasard que vous voulez courir. Vous voyez l'ardeur qu'ils font paroître à l'envi pour ce combat ; permettez que le sort décide lequel d'entr'eux en aura l'honneur, ou plutôt prions le Souverain Maître de tous les événements qu'il daigne nous déclarer par le sort sa suprême volonté.

Le généreux Comte ne se rendit pas entiérement aux desirs de son Général. Il consentit à la vérité que les noms des autres Guerriers fussent écrits sur des billets, afin que le sort en décidât, mais il voulut en même-temps que le sien y fût compris, & il refusa constamment d'être dispensé du péril honorable qu'alloient courir

ſes compagnons. Godefroy lui accorda enfin ce qu'il demandoit. Il fit écrire tous leurs noms, & après les avoir lui-même mêlés dans ſon caſque, le premier qu'il tira fut celui du Comte. Perſonne ne ſe plaignit de la déciſion du ſort: Godefroy ſur-tout en témoigna une joie extrême, il embraſſa Raimond, il l'aſſura de la victoire, & ôtant enſuite de ſon côté ſa propre épée, il la lui préſente, en diſant: Prenez cette épée, vaillant Comte, c'eſt la même que portoit jadis le fameux rebelle Sayon, dont la valeur & les crimes ont rendu le nom célebre; je l'ôtai avec la vie à ce terrible ennemi. Ce fer a toujours été victorieux dans mes mains, il n'aura pas de ſuccès moins glorieux dans les vôtres. Le courageux vieillard, au comble de ſes deſirs, fit alors briller dans ſes yeux une ardeur toute guerriere, il rappella ſon ancienne vigueur, il parut rajeunir, comme le ſerpent revêtu d'une nouvelle peau, ſemble renaître & reprendre une vigueur nouvelle.

Après que l'impatient Sarrazin eut attendu quelque temps ſon adverſaire dans la plaine où il s'étoit rendu, voyant que perſonne ne paroiſſoit: où eſt donc Tancrede, s'écria-t-il? Où eſt le téméraire qui a oſé me combattre? Qu'eſt devenue cette valeur dont il faiſoit tant de parade? le lâche differe ſans doute à ſe rendre ſur le champ de bataille, afin que la nuit venant encore à ſon ſecours, puiſſe une ſeconde fois faire interrompre notre combat. Mais ſi Tancrede n'oſe paroître, ajoutoit le fier Circaſſien, qu'un autre vienne remplir ſa place; ou ſi un ſeul craint de m'attaquer, qu'ils viennent en grand nombre: ſoit à pied, ſoit à cheval, je ſuis prêt à les recevoir. Venez, braves Chrétiens, qui vous vantiez d'aſſujettir l'Aſie, venez tous contre moi, j'ai le courage de vous défier tous. C'eſt dans cette Ville qu'eſt le tombeau du Dieu que vous adorez;

voici le chemin qui doit vous y conduire : qu'attendez-vous pour lui aller rendre vos respects, & vous acquitter de vos vœux ?

Par de semblables discours le féroce Argant insultoit à ses ennemis, lorsqu'on vit paroître le Comte de Toulouse, monté sur un cheval incomparable, à qui la rapidité de sa course avoit fait donner le nom d'Aquilin. Il étoit né sur les rives du Tage, dans ces climats où l'on assure que le vent rend les juments fécondes. A voir en effet la promptitude & la légéreté de ses mouvements, on eût dit que ce coursier merveilleux devoit le jour à l'air le plus subtil & le plus pur. Raimond entendit les dernieres paroles du Sarrazin, il en fut indigné, son indignation excita son zele & redoubla son courage ; il leva aussi-tôt les yeux au Ciel, & adressa au Seigneur cette courte priere ; Dieu des armées, dit-il, toi qui dans la vallée de Térébinte fis triompher le jeune David du terrible Philistin qui défioit ton peuple, livre en mes foibles mains l'impie qui ose outrager ta gloire, comme tu fis tomber autrefois ce formidable Géant sous les coups d'un enfant ; signale aujourd'hui ta puissance, en rendant un foible vieillard victorieux du superbe ennemi que l'enfer a suscité contre toi. Ainsi que la flamme s'éleve dans les airs, la priere du Comte, pleine d'ardeur, & soutenue d'une vive espérance, pénétra les Cieux. Le Seigneur l'exauça : il donna ordre à un de ces esprits immortels qui veillent autour de son Trône, de voler au secours de Raimond, & de lui faire remporter la victoire.

L'ange tutélaire du Comte se transporta à l'instant dans l'Arsenal céleste où sont gardées les armes du Très-Haut. C'est-là qu'on voit cette lance divine qui mit jadis hors de combat le Prince des démons. On y remarque le fameux trident dont Dieu fait ébranler la terre jusques dans ses fondements. Là sont en réserve les foudres ven-

Digitized by Google

geurs, soit visibles, soit invisibles, que l'Eternel lance dans sa fureur. Il y avoit entre autres armes un immense bouclier plus brillant & plus dur que le diamant : c'est sous ce bouclier impénétrable que les Princes pieux, que les Cités peuplées d'hommes justes, que les Provinces & les Empires favorisés du Ciel sont à couvert des traits de leurs ennemis. L'Ange le prit à son bras, & vola dans le moment au secours du Comte.

Les murailles de la Ville sainte étoient toutes couvertes de peuple. Clorinde d'un côté étoit sortie à la tête d'une troupe d'Infideles, & de l'autre un grand nombre de Chrétiens s'étoient avancés hors du camp. Au milieu étoit un espace vuide qu'on avoit laissé pour les deux combattants. Le fier Argant voyant venir à lui un adversaire inconnu, témoigna sa surprise de ne pas voir Tancrede. Celui que tu demandes n'est pas au camp, lui dit Raimond, & c'est un avantage pour toi de ce que tu n'auras pas aujourd'hui affaire à ce vaillant homme. Mais ne te flatte pas pour cela de remporter la victoire : je viens pour te combattre au lui de lieu, & tâcher de bien remplir sa place. Quoi ! répondit Argant, c'est ainsi que Tancrede tient sa parole ? Après ses vaines menaces & ses bravades, c'est ainsi qu'il se cache pour éviter le combat ? Il ne l'évitera point ; fût-il au centre de la terre, ou au plus profond des eaux, je saurai l'y forcer. Tancrede est sans comparaison plus brave que toi, repartit le Comte ; tu mens faussement lorsque tu avances qu'un Guerrier tel que lui est capable de te craindre. Prends du champ ce qu'il t'en faut, dit le Sarrazin, voyons de quelle maniere tu soutiendras l'impudence avec laquelle tu oses me parler. Les deux Guerriers ayant mis leurs lances en arrêt, coururent à l'instant l'un contre l'autre. Raimond atteignit son adversaire, mais il ne l'ébranla point,

Pour Argant il manqna ſon coup, l'Ange écarta le fer, & garantit le ſage Comte de cette rude atteinte. Le Circaſſien de dépit briſa ſa lance contre terre en blaſphémant; & mettant auſſi-tôt l'épée à la main, il fondit ſur ſon ennemi. Celui-ci monté ſur un cheval d'une adreſſe & d'une légéreté ſans pareille, évita la rencontre d'Argant. En vain le Sarrazin tâcha pluſieurs fois de le joindre & de le frapper, le léger Aquilin ſut toujours tirer ſon maître du péril qui le menaçoit, & toujours le Comte en paſſant portoit quelque coup au fougueux Sarrazin qui écumoit de rage.

Le combat dura aſſez long-temps de cette maniere, ſans que le Comte eût reçu la moindre bleſſure, au lieu qu'Argant étoit déja bleſſé en deux ou trois endroits. Mais quelque légéreté, quelque adreſſe qu'eût le cheval de Raimond, il ne put à la fin empêcher que ſon maître ne ſe vît expoſé au danger manifeſte de perdre la vie. Argant livré à la plus horrible fureur ne gardoit plus de meſures, il ſerroit de ſi près ſon ennemi, qu'il alloit enfin l'atteindre d'un coup terrible qui eût terminé le combat, ſi le Protecteur inviſible du Comte n'eût oppoſé promptement l'écu céleſte au fer du Sarrazin. Il n'y a point d'armes humaines qui puiſſent réſiſter aux armes divines. L'épée d'Argant, quoique d'une trempe excellente, eut le ſort d'un verre fragile; à la rencontre du bouclier immortel, elle ſe rompit en mille pieces. La ſurpriſe du Circaſſien fut extrême lorſqu'il vit ſa main déſarmée, le fier Argant ne pouvoit concevoir un effet ſi étrange & ſi nouveau pour lui; car il ne doutoit point que ce ne fût ſur l'écu de ſon adverſaire qu'il eût rompu ſon épée; & Raimond lui-même ignorant le ſecours céleſte qui lui étoit accordé, le croyoit pareillement. Ce généreux Comte héſita quelque temps s'il pourſuivroit un combat où il lui paroiſſoit peu de

gloire à acquérir. Il fut sur le point de dire au Sarrazin qu'il se munît d'une autre épée. Puis faisant réflexion qu'il ne combattoit point pour son honneur particulier, mais pour l'honneur de son parti, il ne savoit si dans cette occasion il n'étoit pas de son devoir de préférer la gloire publique à la sienne. Son féroce ennemi le tira bientôt de cette incertitude, car s'avançant avec furie, il lui lança d'une extrême roideur la poignée de son épée qui lui étoit restée dans la main. Raimond fut atteint à la visiere, il en eut le visage meurtri, mais ce coup ne le troubla point : il évita la rencontre d'Argant qui fit en vain tous ses efforts pour le joindre & le serrer de ses bras nerveux, afin de lui ôter par ce moyen l'avantage qu'il avoit conservé sur lui. Voltigeant continuellement autour du Sarrazin, le Comte le frappoit sans cesse, & ne s'en laissoit point approcher : & le Sarrazin furieux ne songeant qu'à saisir le Comte, comme un ours fait sa proie, s'exposoit audacieusement à ses coups. Tel au milieu des ondes un navire solidement construit, après avoir perdu par la violence de la tempête, ses mâts & son gouvernail, semble encore braver les vents & les flots dont il est le jouet.

Ce combat inégal auroit pourtant eu une fin désavantageuse au fier Argant, si l'enfer n'eût entrepris de le secourir. Un Démon ayant pris la ressemblance & la voix de Clorinde, s'approcha d'Oradin : c'étoit un Archer Sarrazin fameux par son adresse extraordinaire. Brave Oradin, lui dit l'Esprit infernal, souffrirons-nous que l'intrépide Argant tombe ainsi sous les coups de son ennemi ? Il est en votre pouvoir de sauver à ce vaillant homme l'honneur & la vie. Prenez un de ces traits dont l'atteinte est toujours sûre lorsque votre main les

dirige. Frappez ce lâche Chrétien qui ne doit qu'au hasard seul la victoire qu'il est prêt à remporter ; cette action vous couvrira de gloire, & le Roi vous en marquera sa reconnoissance par les dons les plus magnifiques. A ce discours de la fausse Clorinde, Oradin prit dans son carquois la plus forte & la meilleure de ses fleches ; il banda son arc, le trait partit à l'instant. Raimond en fut atteint au défaut de la cuirasse. Mais l'Ange qui le protégeoit affoiblit le coup, de maniere que le fer lui entama seulement la peau, & ne pénétra point plus avant.

Godefroy attentif au combat, remarqua aussi-tôt la perfidie des Sarrazins ; saisi d'indignation & touché de douleur en même-temps par rapport au Comte dont il croyoit la blessure dangereuse, il excita les Guerriers qui l'environnoient à en tirer une prompte vengeance, & à punir les lâches auteurs de cette action. Animés par la voix de leur Général, les Chrétiens courent vers le champ de bataille, où Raimond, après avoir arraché de ses armes cette fleche fatale, faisoit au Circassien des reproches menaçants sur son manque de foi. D'un autre côté les Sarrazins voyant leurs ennemis s'avancer, marchent fièrement à leur rencontre. Il y eut entr'eux un sanglant combat, la terre fut bientôt couverte de morts & de mourants. Le féroce Argant s'étant saisi d'une lourde masse de fer qu'il arracha des mains d'un soldat fit avec cette arme nouvelle des efforts prodigieux ; il se jetta au milieu des Chrétiens, frappant & renversant tout ce qui s'opposoit à lui. Mais celui à qui il en vouloit particuliérement étoit le Comte de Toulouse ; il ne cherchoit que lui seul. Semblable à un loup furieux qui se jette au travers des bergers, il paroissoit ne pouvoir assouvir sa rage que contre celui qui

l'avoit bleſſé. Ormant, Roger de Bernaville, & un des deux Guerriers qui portoient le nom de Gui, voulurent pour leur malheur s'oppoſer à ſa furie : il tua Ormant, bleſſa Gui dangereuſement, & renverſa Roger. Comme le feu n'eſt jamais plus violent que lorſqu'on veut le contraindre, de même la fougue indomptable du Circaſſien s'irritoit par les obſtacles : cependant à ceux qu'il abattoit en ſuccédoient d'autres en ſi grand nombre qu'il ne lui fut pas poſſible de forcer cette barriere.

Le Général de l'armée Chrétienne voyant alors que la valeur d'Argant tenoit ſeule la victoire en balance, ordonna à ſon frere d'aller avec ſa troupe attaquer les Infideles par le flanc gauche. Baudouin obéit dans le moment. Les Sarrazins ne purent tenir contre l'impétuoſité Françaiſe ; ils furent renverſés de ce côté-là, & leur déroute entraîna bientôt celle de l'aile droite où Argant combattoit. Il n'y eut que lui qui tint ferme ; tous ceux qui l'accompagnoient lâchant le pied, lui ſeul ſoutint le choc de mille chevaux, & les efforts de mille Guerriers, qui l'aſſailloient de toutes parts. Ainſi qu'un autre Briarée, le formidable Circaſſien ſembloit avoir cent bras pour parer les coups qu'on lui portoit, & pour en porter lui-même de terribles. Ses armes étoient en pieces, la ſueur & le ſang lui couloient de tous côtés ; il ne s'en appercevoit pas, on eût dit que la fureur lui ôtoit tout autre ſentiment. Par ſes diſcours, par ſon exemple, il fit ce qu'il put pour raſſurer ſes compagnons. Mais la crainte connoît-elle un frein qui puiſſe l'arrêter ? Les Sarrazins ſourds aux paroles d'Argant & inſenſibles à ſon exemple, abandonnerent le champ de bataille ; & lui-même enfin, quoique combattant toujours, fut obligé de céder au torrent des fuyards qui l'en-

traînerent avec eux. Godefroy ayant encore envoyé un nouveau renfort à ſes gens, les Infideles mis entiérement en déroute, furent pourſuivis avec un grand carnage juſqu'aux portes de la Ville. Jéruſalem ſeroit tombée ce jour même en la puiſſance du vainqueur, les Chrétiens auroient mis fin à leur glorieuſe entrepriſe, ſi par ſes décrets irrévocables l'Eternel n'en eût autrement ordonné. A la vue du péril qui menaçoit ſon Empire, le Prince des démons pâlit de crainte, mais lui ayant été accordé du Ciel de prolonger encore pour quelque temps la durée de ſon regne, il ſe diſpoſa à faire changer en un moment la face du combat.

Les Eſprits infernaux s'étant, par ſon ordre, répandus dans les airs, aſſemblerent de tous côtés les nuages les plus noirs & les plus épais : ils déchaînerent les vents en furie, firent tomber ſur la tête de leurs ennemis la plus effroyable tempête qu'ait jamais excité l'enfer en courroux. Le vent, la pluie, la grêle, les éclairs donnant avec violence dans les yeux des Chrétiens, leur ôterent la vue des Infideles qu'ils pourſuivoient ; les éclats redoublés du tonnerre les étourdirent : la foudre tombant ſans relâche autour d'eux les épouvanta : la terreur s'empara de leurs eſprits. Ils ne purent tenir contre cette tempête horrible, ils tournerent eux-mêmes le dos à ceux qu'ils avoient mis en fuite, & reprirent en déſordre le chemin de leur camp. Clorinde alors voyant l'effroi qui avoit ſaiſi les Chrétiens ; allons, mes amis, dit-elle aux Sarrazins, le Ciel combat pour nous, profitons d'une faveur ſi marquée ; arrachons des mains de nos adverſaires une victoire qu'ils ſe flattoient trop légérement d'avoir remportée. A ces mots elle attaqua avec furie des ennemis conſternés qui fuyoient devant elle, & dans le même temps

Argant revenant à la charge plus terrible qu'auparavant, les Sarrazins à leur tour couvrirent la campagne de morts ; ils vengerent leur défaite, & teignirent du sang de leurs vainqueurs les torrents qui couloient dans la plaine. Parmi le grand nombre de Chrétiens qui périrent en cette occasion, Pirrhus & Rodolphe furent les plus considérables ; celui-ci fut tué de la main de Clorinde, l'autre tomba sous les coups d'Argant.

L'intrépide Godefroy fut le seul que ni la tempête ni les armes des Infideles ne purent épouvanter. Après avoir fait en vain ses efforts pour bannir la crainte du cœur des soldats, il se plaça à l'entrée du camp, afin de faciliter par sa valeur la retraite à ses troupes. Deux fois il poussa son cheval contre le terrible Argant, & deux fois il écarta son redoutable ennemi qui serroit ses gens de trop près. Enfin toutes les troupes étant rentrées dans le camp, il y rentra lui-même le dernier. Les Sarrazins reprirent le chemin de la Ville, & le combat cessa, mais la tempête ne cessa point. Les Démons implacables poursuivirent les Chrétiens jusques dans leurs retranchements ; tout le camp fut inondé, les piquets des tentes arrachés, les pavillons renversés & mis en pieces : rien ne resta sur pied. Les plaintes des blessés, les cris de tant de milliers d'hommes effrayés se mêlant au sifflement des vents & au bruit du tonnerre, faisoient dans les airs un mêlange de sons confus qui inspiroient l'horreur.

Digitized by Google

CHANT VIII.

LE ciel avoit repris sa sérénité, les vents étoient tranquilles, le tonnerre ne se faisoit plus entendre, la tempête avoit enfin cessé, déja la brillante aurore annonçoit aux mortels rassurés un jour encore plus brillant qu'elle; lorsque les Démons, dont la rage n'étoit point assouvie, songerent à faire sentir aux Chrétiens de nouveaux effets de leur noire malice. Un des plus considérables entre les Esprits infernaux s'adressant donc au démon de la discorde, lui parla de cette sorte: Voyez-vous, lui dit-il, ce Chevalier qui s'avance vers le camp sans que nous puissions y mettre obstacle? Il est seul échappé de la sanglante défaite où son Prince & tous ses compagnons sont tombés sous les coups de l'illustre défenseur de notre parti. Ne doutez point que sur le récit qu'il va faire de cette funeste aventure, le Général de l'armée Chrétienne ne se détermine à rappeller l'invincible fils de Bertold. Vous savez de quelle conséquence il est pour nous de prévenir les malheurs dont son retour nous menace, & combien il est important d'employer en cette occasion tout l'artifice dont nous sommes capables. Allez au camp des Chrétiens, rempliſſez-le de vos plus malignes vapeurs. Que l'Italien, l'Anglais, l'Helvétien en soient infectés. Faites couler dans leurs veines vos flammes empoisonnées. Excitez parmi eux le trouble & la dissention, que toute cette armée malheureuse tourne contr'elle ses propres armes, & se détruise elle-même. L'entreprise est digne de vous, il est temps d'exécuter ce que vous avez promis à no-

tre ſouverain Monarque : partez, rempliſſez votre promeſſe. Ainſi parla l'eſprit infernal, & il n'en fallut pas davantage pour déterminer le monſtre auquel ce diſcours s'adreſſoit.

Cependant ce Chevalier que les démons avoient apperçu, arrive au camp : il ſe fait conduire à la tente de Godefroy ; tous les ſoldats curieux d'apprendre ce qu'il avoit à lui dire, l'y accompagnent. Il aborde le Général avec un air reſpectueux, & lui parle en ces termes : Illuſtre Chef, dont la gloire vole juſqu'aux extrêmités du monde, je voudrois pouvoir vous annoncer de plus heureuſes nouvelles. A ces mots il pouſſa un ſoupir, & puis il continua. Le brave Suenon, fils unique du Roi de Danemarck, brûloit d'envie, Seigneur, d'être compagnon de vos exploits ; il ſouhaitoit avec ardeur de venir apprendre de vous le noble métier de la guerre. Ni la crainte des dangers auxquels il alloit s'expoſer, ni les délices de la Cour qu'il abandonnoit, ni la tendreſſe d'un pere qui dans un âge avancé le regardant comme ſa plus douce conſolation, le voyoit partir à regret, rien n'avoit pu le détourner de ce généreux deſſein. La valeur de Renaud dont on racontoit parmi nous des choſes étonnantes, piquoit d'émulation ſon grand courage. Suenon ne pouvoit plus ſe réſoudre à mener plus longtemps une vie obſcure & oiſive à la Cour de ſon pere, tandis que le jeune Guerrier dont la renommée publioit tant de merveilles, s'étoit dans un âge pareil au ſien déja couvert d'une gloire immortelle. Mais ce qui le portoit ſurtout à cette illuſtre entrepriſe, étoit le zele pur & ardent qu'il ſe ſentoit pour conſacrer à Dieu ſes armes & ſa vie. Il ſe détermina donc à partir ; & ayant bientôt fait choix d'un nombre d'hommes courageux pour l'accompagner, il ſe mit à

leur tête, & prit le chemin de la Thrace.

Nous arrivâmes à cette Ville fameuſe où l'Empereur des Grecs tient ſa Cour. Notre Prince y fût reçu avec les honneurs dus à ſon rang & à ſa naiſſance royale ; & peu de jours après arriva dans la même Ville un Envoyé de votre part. Nous apprîmes de lui de quelle maniere les Chrétiens s'étoient emparés d'Antioche, & comment après la réduction de cette importante place ils avoient remporté une victoire complette ſur un nombre prodigieux d'Infideles. Cet homme nous parla enſuite de vous, Seigneur ; il nous entretint de ce rare mérite qui vous a fait unanimement déférer par tous les Chefs de l'armée le commandement ſuprême. Il nous dit après cela les noms & les exploits de ces illuſtres Guerriers qui marchent préſentement ſous vos ordres. Il s'étendit en particulier ſur le jeune Renaud, il nous raconta la maniere héroïque dont, à peine ſorti de l'enfance, il avoit abandonné ſa patrie pour paſſer en Orient, d'où le bruit de ſa valeur s'étoit répandu par toute la terre. Enfin il nous apprit le deſſein que vous aviez formé d'aller mettre le ſiege devant Jéruſalem ; & il exhorta mon Prince à ſe preſſer de vous venir joindre, afin que n'ayant pu juſqu'ici avoir part aux victoires que les Chrétiens avoient remportées ; il partageât du moins avec eux la gloire de cette derniere conquête, qui étoit le but unique de leur ſainte entrepriſe.

Ces paroles de votre Envoyé, Seigneur, exciterent de telle ſorte le bouillant courage de Suenon, qu'il ne ſongea plus qu'à précipiter ſon départ. Quelques artifices que les Grecs employaſſent pour l'en détourner, quelque péril qu'on lui fît enviſager, il ne voulut rien entendre. Sa ſeule crainte étoit de ne pouvoir

vous joindre assez tôt. Dès le lendemain, à la pointe du jour, nous quittâmes Constantinople, & sans égard aux difficultés de la route, nous prîmes le chemin le plus court pour nous rendre à votre armée. Nous eûmes à essuyer dans cette route tantôt la disette de vivres, tantôt les embûches que les barbares nous dressèrent : quelquefois nous fûmes attaqués à force ouverte, mais nous surmontâmes tout. En ces petits combats les avantages que nous remportions sans cesse nous faisoient croire que nous étions invincibles. Enfin nous étions prêts d'entrer dans la Palestine, lorsqu'un jour quelques-uns de nos Coureurs nous vinrent annoncer qu'ils avoient entendu un grand bruit d'armes & de chevaux, & qu'ils avoient reconnu à des indices certains, qu'une armée considérable étoit dans notre voisinage. A cette nouvelle il y en eut peu d'entre nous qui ne fussent effrayés. Mais l'intrépide Suenon, sans changer de visage : eh bien, mes amis, nous dit-il, c'est donc ici que nous allons être couronnés des mains de la victoire, ou que nous recevrons l'inestimable couronne du martyre. L'un & l'autre nous sera également glorieux, quoique l'un soit sans comparaison préférable à l'autre. Il faut que le lieu où nous sommes, rende notre mémoire immortelle : soit que nous y élevions des trophées à notre gloire, soit que nous y trouvions une honorable sépulture. Aussitôt il disposa tout pour n'être point surpris, il ordonna que tout le monde couchât sous les armes, & lui-même en donna l'exemple.

A l'heure de la nuit où le sommeil répand d'ordinaire sur les yeux des mortels ses pavots les plus assoupissants, nous fûmes réveillés par des cris & des hurlemens qu'une multitude de barbares poussoient jusqu'au Ciel. Notre vail-

lant Prince fut le premier sur pied ; & comme nous nous attendions à être attaqués, nous fûmes d'abord en état de recevoir l'ennemi. Un moment après nous sentîmes tomber sur nous une nuée effroyable de fleches, & presque aussitôt nous nous trouvâmes environnés de tous côtés par une haie impénétrable de piques, de lances & d'épées. Quoique la partie fût fort inégale, ceux qui nous attaquoient étant vingt contre un, nous combattîmes néanmoins pendant la nuit sans nous appercevoir de cette inégalité. Plusieurs milliers de barbares tomberent sous nos coups. Mais les efforts de notre courage étoient cachés sous d'épaisses ténebres : la valeur étonnante de Suenon pouvoit seule percer cette obscurité. Il portoit par-tout une mort certaine ; environné d'un nombre prodigieux d'ennemis qu'il avoit abattus de sa main, des flots de leur sang couloient autour de lui. Mais enfin, lorsque la lumiere naissante du jour commença d'éclairer le champ de bataille, nous connûmes clairement notre désavantage. Quoique la terre fût couverte des corps de nos ennemis, nous vîmes en même-temps combien leur défaite nous avoit coûté cher. Presque tous nos gens étoient péris dans ce combat nocturne : de deux mille que nous étions, à peine en restoit-il cent en état de combattre. Il ne parut point que ce triste spectacle troublât le cœur de notre illustre Prince. Au contraire, haussant la voix, suivons, mes chers amis, nous dit-il, suivons l'exemple glorieux que nous ont donné nos compagnons. C'est au ciel qu'ils viennent de monter ; c'est au ciel que nous devons les joindre.

A ces mots, qu'il prononça avec une joie que l'espérance prochaine du martyre peignoit sur son visage, il se précipita au milieu des barbares, & en fit à nos yeux un effroyable carnage ;

nage : casque, ni cuirasse, de quelque finesse qu'en fût la trempe, ne pouvoit résister au tranchant de sa redoutable épée. Assailli de toutes parts, il donnoit encore plus de coups qu'il n'en recevoit. Couvert de blessures, ses forces s'écoulant avec son sang, il combattoit toujours : son grand courage seul le soutenoit. Il repoussoit ainsi les atteintes d'une multitude d'ennemis, lorsqu'un Sarrazin, d'une taille extraordinaire & d'un regard terrible, le vint attaquer avec furie. Le brave Suenon, épuisé de sang & de force se défendit encore long-temps contre ce nouvel adversaire. A la fin il succomba. Nous vîmes tomber notre Prince, & pour comble de disgrace nous le vîmes tomber sans qu'aucun d'entre nous pût se flatter d'en tirer une juste vengeance. Mais ne pouvant le venger, quels efforts du moins ne fis-je point pour mourir glorieusement avec lui ? C'est toi que j'en atteste, cher & illustre Héros, dont je vis alors terminer la vie. Le Ciel m'est témoin qu'en cette occasion je n'oubliai rien pour mêler avec ton sang jusqu'à la derniere goutte dumien. Mais Dieu qui avoit ses desseins sur moi, ne permit point que mes desirs s'accomplissent ; tous mes compagnons ayant été tués, je tombai moi-même avec eux percé de coups & privé de sentiment.

Comme je passai tout le jour étendu sans connoissance, j'ignore ce que devinrent nos ennemis après leur victoire. Lorsque la nuit fut venue, la fraîcheur de la terre me fit un peu revenir à moi ; je commençai à ressentir la douleur de mes blessures, & puis mes yeux s'ouvrirent à moitié. Je crus voir ensuite comme une foible lumiere, qui s'approchant de moi peu à peu, me fit enfin distinguer, quoique confusément, deux hommes vêtus de longues

robes, & d'un aſpect vénérable ; ils avoient à la main chacun un flambeau pour guider leurs pas dans l'obſcurité. Alors il me parut que l'un des deux m'adreſſa ces mots : Mon fils, ayez confiance en celui qui prévient même par ſa grace les prieres des juſtes. Ce ſaint homme après cela étendant la main ſur moi, me donna ſa bénédiction, & me dit, levez-vous : auſſi-tôt mes plaies s'étant refermées, ma foibleſſe ayant diſparu, je me levai plein de vigueur & de ſanté. Surpris & hors de moi, je regardois avec étonnement ces hommes divins ; je ne pouvois en croire mes yeux ; ce que je venois d'éprouver me paroiſſoit un ſonge, & je gardois un profond ſilence, lorſque l'auteur de ce miracle reprenant la parole, me dit: Homme de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? Quelles vaines penſées vous viennent préſentement dans l'eſprit ? Ceux que vous voyez ici ſont de ſimples mortels auſſi bien que vous : nous ſommes des ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, qui nous retirant dans ces lieux déſerts, avons renoncé à tout, afin de nous donner plus parfaitement à lui. Dieu qui ſe ſert des inſtruments les plus vils pour opérer ſes merveilles, nous a choiſis pour vous conſerver la vie que vous alliez perdre. Le même Dieu ne permettra point que le corps du jeune Prince, en qui habitoit une ame ſi héroïque, demeure en cette terre étrangere privé d'une honorable ſépulture. Il eſt juſte qu'un monument digne lui rende à jamais ſa mémoire célebre. Levez les yeux, mon fils, continua le Solitaire, voyez cette lumiere éclatante qui deſcend exprès des Cieux pour nous guider au lieu où eſt étendu le corps de l'illuſtre Suenon.

Alors levant les yeux, je vis un rayon lumineux, qui ſe détachant de l'aſtre de la nuit, vin-

ſe poſer préciſément à l'endroit où étoit le corps de mon Prince. Cette lumiere vive & brillante me fit d'abord reconnoître le vaillant Suenon parmi la foule des morts. Il étoit étendu les yeux tournés vers le Ciel, comme un homme qui remet avec confiance ſon ame entre les mains du Seigneur. Dans ſa main droite il tenoit encore cette épée redoutable, dont il ſembloit vouloir continuer de frapper ſes ennemis. Sa gauche humblement poſée ſur ſa poitrine, faiſoit voir qu'il étoit mort en implorant la miſéricorde de ſon Dieu. Pendant que touché d'un objet ſi attendriſſant, j'embraſſois le corps de mon Prince, & lavois ſes bleſſures avec les larmes qui couloient en abondance de mes yeux, le ſaint Solitaire lui ouvrant doucement la main, en tira le fer dont elle étoit encore armée. Cette épée, me dit-il, que vous voyez teinte du ſang des Infideles n'a pas ſa pareille en bonté. Dieu ne veut pas qu'elle demeure inutile, il la deſtine à venger un jour la mort de ſon maître. Il faut qu'au ſortir des vaillantes mains qui la portoient, elle paſſe en d'autres mains auſſi vaillantes, mais plus heureuſes, qui vengeront la mort de Suenon. C'eſt Soliman qui a terminé la vie de votre brave Prince: ce fer tranchera les jours du fier Soliman. Je vous la confie pour que vous la portiez au camp des Chrétiens. Ne craignez rien, quoique ſeul & environné d'ennemis, vous arriverez ſans obſtacles; le Ciel y conduira vos pas. Dès que vous aurez joint l'armée, ne manquez pas de publier la piété, la haute valeur & la mort glorieuſe du fils de votre Roi. Que ſon exemple réveille le courage des Chrétiens d'aujourd'hui, qu'il excite ceux qui viendront après à marcher ſur ſes traces. Il ne me reſte plus qu'à vous dire quel eſt celui entre les mains de qui vous devez remettre cette épée, c'eſt l'invincible Renaud, la fleur

des Guerriers de l'Univers : le Ciel deſtine ce jeune Héros à venger le ſang de Suenon : c'eſt de lui que la terre attend cette juſte vengeance.

Le ſaint Solitaire eut à peine ceſſé de parler, que mes yeux furent ſoudain frappés d'un nouveau prodige. Je vis un tombeau magnifique, qui s'étoit miraculeuſement élevé au lieu même où le corps de mon Prince étoit un inſtant auparavant étendu ſans honneur. Son nom, ſa naiſſance, ſa vertu, ſes exploits y étoient gravés ſur le marbre. Je ne pouvois détourner ma vue d'un objet ſi conſolant & ſi merveilleux. C'eſt ici, me dit le Solitaire, que le corps de votre Maître va repoſer en paix, au milieu de ſes fideles compagnons, tandis que dans le céleſte ſéjour leurs ames jouiront enſemble d'une ineffable félicité. Mais, ajouta-t-il, voilà les derniers devoirs rendus à ce vaillant Prince, il eſt temps de quitter ces lieux. Faites déſormais treve à vos pleurs : ſuivez-nous, mon fils : vous paſſerez avec nous le reſte de la nuit ; demain, au lever de l'aurore, vous vous mettrez en devoir d'exécuter ce que le Ciel vous ordonne. A ces mots ils partirent l'un & l'autre : je les ſuivis. Nous marchâmes par des chemins difficiles juſqu'à une grotte taillée dans un roc eſcarpé : c'étoit la demeure de ces divins Solitaires ; c'étoit-là que parmi les loups & les ours ils paſſoient des jours tranquilles : la ſainteté de leur vie les mettoit à l'abri de tous les dangers. Ils me ſervirent un repas frugal & groſſier ; le lit où je repoſai quelques heures n'eut pas plus de délicateſſe. A la pointe du jour mes hôtes s'étant levés pour rendre à Dieu leurs hommages, je les accompagnai dans ce pieux exercice ; & enſuite après avoir pris congé d'eux, je me ſuis mis en chemin vers votre camp, Seigneur, où je ſuis heureuſement arrivé.

Digitized by Google

Le Danois ayant ceſſé de parler, Godefroy lui répondit de cette ſorte : le triſte récit que vous venez de nous faire, livre avec raiſon nos cœurs à la douleur la plus amere. Il eſt malheureux pour nous que la mort nous ait en un ſeul jour enlevé tant de vaillants hommes qui venoient partager nos travaux. Que ne devions-nous point attendre de l'héroïque valeur du Prince qui marchoit à leur tête ! il eſt diſparu d'ici-bas comme un éclair, le Ciel n'a fait que nous le montrer. Leur mort cependant eſt préférable aux plus éclatantes victoires, elle leur a acquis une couronne précieuſe dans le ſéjour de l'éternelle félicité : les plaies mortelles qu'ils ont reçues en combattant pour leur Dieu, ſont devenues pour eux une ſource intariſſable de gloire. Et vous, brave Chevalier, à qui la vie a été miraculeuſement conſervée pour rendre un digne témoignage à la piété & à la valeur de vos compagnons, loin de vous affliger de leur perte, vous devez au contraire vous réjouir de leur triomphe. Quant à celui entre les mains de qui le Ciel vous ordonne de remettre l'épée de votre Prince, il n'eſt point au camp, nous ignorons même en quels lieux il a porté ſes pas ; je vous conſeille d'attendre parmi nous juſqu'à ce qu'on en aprenne des nouvelles certaines. Le diſcours du Chevalier Danois réveilla dans tous les cœurs l'amour de Renaud : il renouvella les regrets qu'on faiſoit ſur ſon abſence. Hélas ! diſoit-on, ce jeune & incomparable Guerrier erre préſentement ſeul au milieu des barbares. Chacun entretenoit l'étranger de la prodigieuſe valeur du fils de Bertold, chacun à l'envi lui racontoit les actions étonnantes qu'avoit fait ce jeune Héros.

Pendant que les eſprits étoient ainſi échauffés, un parti de l'armée Chrétienne qui venoit

de courir la campagne, rentra dans le camp. Ils emmenoient des bestiaux qu'ils avoient enlevés, & quelque fourrage pour la nourriture des chevaux. Mais ils apportoient en même-temps avec eux des marques apparentes d'un étrange malheur: c'étoient les armes de Renaud qu'ils avoient trouvées toutes sanglantes, & percées en plusieurs endroits. Cette triste nouvelle se répandit en un moment par tout le camp: tout le monde accourt pour voir & pour considérer ces armes, il n'y eut personne qui ne les reconnût. La cuirasse étoit remarquable par sa grandeur & par son poids. Le casque l'étoit encore davantage par l'oiseau célebre qui porte son vol au dessus des nues, & qui, sans s'arrêter au plumage de ses petits, ne reconnoît pour légitimes que ceux dont les yeux encore tendres peuvent soutenir le vif éclat du soleil. Les soldats avoient vu trop souvent le vaillant Renaud affronter seul ou à leur tête les plus grands périls, pour méconnoître les armes que portoit un Guerrier si fameux. La vue de ces mêmes armes qui leur avoient tant de fois frayé le chemin de la victoire, & qu'on leur présentoit alors souillées de sang & si défigurées, leur inspire à tous une compassion mêlée de plaintes & d'aigreur; ce fut bientôt un murmure universel dans toute l'armée, chacun raisonnant à sa maniere sur cette funeste aventure.

Cependant Godefroy fit venir le Chef de ce parti qui avoit apporté les armes de Renaud: il se nommoit Aliprand: c'étoit un homme d'honneur & incapable d'imposture. Racontez-moi, lui dit le Général, de quelle maniere ces armes sont tombées entre vos mains: quelque fâcheux qu'en soit le récit, ne me déguisez point la vérité. Seigneur, lui répondit Aliprand, vous saurez qu'à deux journées d'ici,

Digitized by Google

tirant vers la ville de Gaza, il y a un petit vallon assez écarté du grand chemin. Les collines qui l'environnent sont couvertes de bois : il descend de ces collines un ruisseau qui, humectant le vallon, y fait croître de l'herbe en abondance. Ce lieu détourné paroît très-propre à y dresser une embuscade : nous venions de nous y poster, en intention d'enlever les bestiaux qu'on conduisoit au pâturage, lorsque nous apperçûmes le corps d'un Guerrier étendu au bord d'un ruisseau. Nous nous approchons de ce corps : quoique les armes de ce Guerrier fussent sanglantes & délabrées, nous croyons d'abord le reconnoître. Chacun s'écrie, c'est Renaud. Aussi-tôt voulant m'éclaircir de la vérité, je m'avance, afin de voir ce Guerrier au visage : mais, Seigneur, la tête manquoit au tronc, je vis le casque vuide qui étoit par terre auprès du corps ; la main droite y manquoit aussi ; l'une & l'autre avoient été coupées, & ce corps étoit percé de plusieurs coups par derriere. Dans le moment nous découvrons à quelques pas de nous un Payſan, qui dès qu'il nous apperçut voulut se cacher. Nous courons à lui pour en tirer quelques lumieres ; on l'arrête, on l'interroge : il répond que le jour d'auparavant il avoit vu sortir du bois une troupe de gens de guerre, que l'un d'eux tenoit par de longs cheveux blonds une tête sanglante, dont le visage, autant qu'il avoit pu remarquer, lui paroissoit être d'un jeune homme parfaitement beau. Il ajouta qu'à en juger par les armes & par l'air de ces Guerriers, il y avoit toute apparence qu'ils étoient de notre armée. Ces paroles du Payſan ne firent qu'augmenter notre inquiétude. Je donnai ordre ensuite qu'on dépouillât ce corps, & qu'on eût soin de lui donner la sépulture. Mais si c'est celui que nous soupçonnons, il est bien juste, Seigneur, qu'on

lui rende d'autres honneurs funebres. Au récit d'Aliprand, Godefroy fut touché de compassion. Ne trouvant pas néanmoins en ce qu'il venoit d'entendre sur quoi fonder un jugement bien certain, il résolut d'approfondir le fait & de découvrir, s'il étoit possible, & la mort & les auteurs d'un assassinat si odieux.

La nuit avoit étendu sur la terre ses voiles ténébreux. Tous les Guerriers de l'armée goûtoient la douceur du repos. Toi seul, Argillan, ne pus te résoudre à fermer les yeux: ton esprit inquiet & agité de pensées violentes ne te permit pas de céder aux charmes du sommeil. Argillan étoit un homme emporté, impétueux, hardi dans ses discours, plus hardi encore à entreprendre & à exécuter. Il étoit né sur les rivages du Tronte: nourri dès son enfance dans les dissentions civiles, son esprit factieux le fit bannir de sa patrie. A la tête d'une troupe de bandits, il avoit long-temps désolé le pays de sa naissance par des brigandages & par des meurtres. Enfin il étoit passé dans l'Orient, où exerçant plus légitimement son courage, il s'étoit acquis la réputation d'un vaillant homme, & s'étoit fait un nom plus honorable. Au lever de l'aurore il s'endormit, mais ce ne fut pas d'un sommeil naturel: le démon de la discorde répandit sur ses yeux des pavots empoisonnés, qui, assoupissant ses sens, ne firent qu'augmenter le trouble & l'agitation de son esprit.

Dès qu'il eut les yeux fermés, cette furie infernale se présenta à lui sous une forme qu'il reconnut aussi-tôt. Il vit un Guerrier de haute taille, dont la tête & la main droite étoient coupées. L'ombre tenoit de la main gauche sa tête sanglante, le visage tourné vers Argillan, afin qu'il pût le voir & le reconnoître. Fuis, mon cher ami, lui dit le fantôme, sors d'un camp où re-

gne

gne la déloyauté, fuis un Général inique & barbare. Le tyran qui m'a ôté la vie a réſolu de perdre tous mes amis après moi, la fuite ſeule peut les garantir de ſon artificieuſe cruauté. Mais non, brave Argillan, demeurez plutôt pour me venger ; que Godefroy expie dans ſon ſang ſa déteſtable perfidie. Suivez les mouvements de votre courage ; mes manes irrités ſeconderont vos généreux efforts. Argillan ſe réveilla le ſang allumé d'un feu ſéditieux, que l'eſprit infernal avoit fait couler dans ſes veines. Il s'arma promptement, & alla trouver les Italiens ſes compagnons : il les aſſembla tous au lieu où les armes de Renaud étoient expoſées, & leur parla enſuite de cette maniere :

Juſques à quand ſerons-nous eſclaves d'un peuple barbare & ſans foi ? Ne ſecouerons-nous jamais le joug que nous nous laiſſons impoſer par une nation également inſatiable de ſang & de richeſſes ? Les affronts que depuis ſix années nous avons lâchement ſoufferts de la part des François, feront éternellement la honte de notre patrie. Je ne vous parlerai point de l'injure qu'ils ont faite au vaillant Tancrede. Vous ſavez de quelle maniere ce Prince ayant ſu par ſa conduite & par ſon courage ſe rendre maître de la Cilicie, l'ambitieux Baudouin s'eſt injuſtement approprié ſa conquête. Vous n'ignorez pasqu'étant toujours les premiers à ſignaler notre valeur dans les occaſions, nous n'avons encore combattu que pour faire triompher nos tyrans, ſans avoir juſqu'à préſent eu de part aux dépouilles : le péril a été pour nous, la gloire & l'utilité entiérement pour eux. Mais tous les outrages que nous en avons reçus ne ſont rien en comparaiſon de celui qu'ils viennent de nous faire. L'incomparable Renaud, l'honneur de l'Italie, le plus ferme rempart de notre armée, la

fleur des Guerriers du monde, vient d'être cruellement massacré. Son corps percé de coups & indignement mutilé, est resté sur la poussiere, privé des honneurs de la sépulture ; & après un tel attentat le Ciel retient ses foudres, & la terre n'ouvre point ses abymes pour engloutir les auteurs d'une trahison si noire ! Vous les connoissez comme moi. L'envie que Godefroy & son frere portent depuis long-temps à la valeur Italienne, n'a que trop éclaté. A qui l'affront qu'ils ont voulu faire à Renaud n'est-il pas connu ?

Mais pourquoi en chercher d'autres preuves ? Renaud, mes chers amis, Renaud lui-même m'a nommé ses assassins. Cette nuit son ombre sanglante s'est montrée à moi ; ce n'étoit point un songe ; il me semble que je le vois encore, & j'atteste le Ciel de la vérité de mon récit. Ce jeune & infortuné Guerrier m'a tout révélé ; il m'a découvert la perfidie de Godefroy, & les desseins pervers que cet artificieux Général a formés contre nous. Quel est donc le parti que nous devons prendre ? Continuerons-nous de suivre les loix du tyran ? Abandonnerons-nous son camp pour marcher vers l'Euphrate, & faire le long de ce fleuve de nouvelles conquêtes, où les François n'auront point de part ? Partons, si vous le jugez à propos : laissons ici sans vengeance le sang illustre qu'un lâche a inhumainement versé. Mais je vois que votre courage ne peut consentir à laisser un tel crime impuni. Vous brulez de venger Renaud. Eh bien ! mes amis, que le traître qui l'a fait mourir étonne par son supplice les scélérats qui lui ressemblent. Suivez-moi, ma main portera les premiers coups dans le cœur du barbare qui nous opprime.

Il dit, & son discours inspira à tous ses compagnons la même fureur qui l'animoit : ils coururent tumultueusement aux armes. Le Démon qui

Digitized by Google

préſidoit à cette aſſemblée, après avoir ſecoué parmi les Italiens ſon flambeau empoiſonné, vole au quartier des Helvétiens, & enſuite à celui des Anglois. Il y répand ſes noires flammes. L'eſprit de révolte ſe communique en un moment chez ces étrangers, également jaloux de la domination Françoiſe, également admirateurs du mérite de Renaud. Tancrede & Camille n'étoient point alors au camp; Guillaume & les autres Chefs, dont l'autorité auroit pu retenir les mutins, étoient abſents de leurs quartiers; & ceux que leur ſageſſe empêcha de prendre part à la révolte ſe trouverent en trop petit nombre pour pouvoir arrêter la fougue de leurs camarades. On n'entend par-tout que menaces & que voix ſéditieuſes. Comme une liqueur bouillante ſurmonte les bords du vaſe, & ſe répand impétueuſement au-dehors, ainſi ces forcenés, ne pouvant contenir en eux-mêmes le feu qui les embraſe, viennent en foule joindre Argillan, prêts à ſeconder les efforts de ce rebelle furieux.

Godefroy fut incontinent averti de ce qui ſe paſſoit. Tous ſes amis ſe rangerent auprès de lui: Baudouin fut le premier qui, s'étant armé, vint ſe mettre courageuſement à côté de ſon frere. Lorſque le Général eut appris de quoi ces révoltés l'accuſoient: Seigneur, dit-il en s'adreſſant à Dieu, vous qui ſavez combien j'ai horreur du ſang que les ſéditions font répandre, faites rentrer ces rebelles dans leur devoir. Otez le bandeau qui leur couvre les yeux, afin qu'ils connoiſſent mon innocence comme vous la connoiſſez. Dieu lui inſpira dans le moment un courage ſurnaturel, il répandit ſur ſon viſage une majeſté capable d'imprimer dans tous les cœurs le reſpect & la crainte. Environné de ſes amis, Godefroy marche auſſi-tôt au-devant des ſéditieux qui s'avançoient; leurs vaines menaces

& leurs cris tumultueux ne l'intimident point. Il avoit mis sur sa cuirasse une cotte d'armes plus magnifique qu'à l'ordinaire, sa tête étoit désarmée & sa main nue. Pour réduire ces mutins, il ne vouloit employer contr'eux que l'autorité suprême dont il étoit revêtu.

Dès qu'il fut à portée de se faire entendre : Quel est donc ce désordre ? Quel est l'audacieux qui a osé l'exciter ? Qu'est-ce que j'entends ? On ose soupçonner Godefroy d'un lâche assassinat ? Après tant d'années je ne vous suis point encore connu ? Un furieux a l'audace de m'imputer une noire perfidie, & vous êtes assez insensés pour y ajouter foi ? N'attendez pas ici de moi que je daigne me justifier : je ne ternirai point ma gloire par cette indigne bassesse. C'est ma réputation établie par toute la terre, c'est ma conduite passée, c'est le choix que vous avez fait de moi pour vous commander, qui me justifieront. Votre rebellion mériteroit d'être punie du dernier supplice ; mais je veux bien en cette occasion ne consulter que ma clémence. Je vous pardonne en faveur du Héros que vous m'accusez d'avoir fait périr : c'est au mérite de Renaud seul que j'accorde votre grace. Pour Argillan qui vous a séduits, il est indigne de pardon, je veux que par son châtiment il serve à jamais d'exemple aux rebelles.

Les paroles de Godefroy, ainsi qu'un coup de foudre, répandirent la terreur dans l'ame de ces mutins. Argillan lui-même, le furieux Argillan fut si saisi de crainte, qu'il n'osoit lever les yeux sur son Général. Quoiqu'environné de cette troupe séditieuse, les ministres des ordres de Godefroy l'arrêtent & le chargent de fers ; aucun n'osa branler, aucun même n'en eut la pensée. Tel un lion féroce répand l'effroi par ses regards terribles & ses rugissements ; mais dès

Digitized by Google

que paroît celui qui l'a su dompter, oubliant alors sa férocité, il tend un coup docile à la chaîne dont son maître le charge, & tremble à l'aspect de la verge dont il le menace. On dit que les rebelles effrayés virent, pendant que Godefroy leur parloit, un Guerrier aîlé, tenant d'une main un bouclier lumineux dont il couvroit le Général, & de l'autre une épée dégouttante encore du sang des criminels qui avoient attiré sur leur tête la colere céleste.

La sédition ayant été ainsi étouffée, tous ces mutins se retirerent dans leurs quartiers, & il n'y en eut presque pas un seul qui ne dépouillât avec ses armes son esprit factieux. Le courageux Godefroy s'en retourna dans sa tente, ne songeant plus qu'à exécuter le dessein où il étoit de faire donner dans peu de jours un assaut général à la Ville. Il alla ensuite visiter les machines qu'il faisoit construire, & vit avec joie qu'incessamment il en pourroit faire usage.

CHANT IX.

LE démon de la discorde voyant avec dépit la sédition appaisée, & qu'il n'étoit pas en son pouvoir de lutter contre les décrets célestes, sortit du camp en intention de chercher ailleurs à susciter de nouveaux maux aux Chrétiens. Par-tout où passa ce monstre, les campagnes se sécherent, la lumiere du soleil fut obscurcie. Comme l'esprit infernal n'ignoroit pas que Renaud, Tancrede & tous les plus vaillants de l'armée étoient absents; qu'attends-je, dit-il, pour aller exciter Soliman à venir attaquer un camp mal d'accord avec lui-même, & privé du secours de ses plus braves défenseurs? A ces mots il vole vers les lieux où campoit alors le fier Soliman, au milieu d'un grand nombre d'Arabes qui l'avoient élu pour leur Chef.

Ce Prince étoit le plus irréconciliable ennemi des Chrétiens; & quand même la terre eût armé contre le Ciel encore de nouveaux géants, il eût été difficile de trouver un mortel plus rebelle à Dieu. Il avoit régné sur les Turcs; ses Etats s'étendirent le long du Sangar & du Méandre, dans ces pays que les Phrygiens & les Lydiens avoient jadis occupés. Il tenoit outre cela sous sa puissance la Bythinie & le pont, & c'étoit dans la ville de Nicée qu'il avoit établi le siege de son empire. Lorsque les Chrétiens passerent dans l'Orient, il fut le premier contre qui se tourna l'effort de leurs armes: ils le défirent en deux batailles rangées; & malgré son courage & sa vigoureuse résistance, ils le chasserent de sa capitale & de tous ses Etats. Après

Digitized by Google

avoir fait en vain ſes efforts pour y rentrer, il ſe retira en Egypte, où il fut parfaitement bien reçu. Le Soudan, qui dès-lors ſongeoit à déclarer la guerre aux Chrétiens, fut ravi de ce qu'un Guerrier ſi fameux ſe vint joindre à lui. Cependant comme les troupes nombreuſes qu'il faiſoit lever en Aſie & en Afrique n'étoient pas encore aſſemblées, il jugea à propos d'engager les Arabes à entrer dans cette guerre. Il donna pour cet effet des ſommes conſidérables à Soliman, & l'envoya vers ces Peuples. Les Arabes naturellement avides de richeſſes, & amateurs du pillage, n'eurent pas de peine à ſe laiſſer perſuader. Ils formerent un corps conſidérable de leurs troupes diſperſées, ils mirent le Prince Turc à leur tête : & c'étoit ſous la conduite de ce vaillant Chef, qu'ils faiſoient avec ſuccès de continuelles courſes dans la Paleſtine, & qu'ils avoient ôté toute communication entre le camp des Chrétiens & la mer.

Soliman rêvoit profondément aux outrages qu'il avoit reçus de ſes ennemis, & aux moyens d'en tirer vengeance, lorſque l'eſprit de ténebres vint s'offrir à ſes yeux ſous la figure d'un homme qu'il connoiſſoit depuis long-temps. Il vit entrer dans ſa tente un vieillard vêtu d'une longue veſte à la façon des Turcs ; ſa tête étoit couverte d'un turban, une épaiſſe mouſtache lui deſcendoit ſur le menton. A ſon côté pendoit un cimeterre, il avoit derriere les épaules un carquois, & tenoit un arc à la main. Sous cette forme familiere à Soliman, le démon s'avançant lui adreſſa ces paroles : tandis que dans un pays déſert & ravagé nous nous amuſons à faire de vaines courſes qui nous rapportent peu d'utilité & encore moins de gloire, Jéruſalem eſt prête à tomber ſous la puiſſance de notre ſuperbe ennemi. Nous verrons bientôt d'ici la flamme qui

va consumer cette Ville célebre ; & cependant sans y mettre d'obstacles, nous bornons nos efforts à enlever quelque bétail, ou à réduire en cendres quelques misérables hameaux. Est-ce ainsi que le grand Soliman doit venger ses injures ? Est-ce par de semblables exploits qu'il prétend reconquérir ses Etats ? Ah ! Seigneur, croyez-en votre cher Araspe : croyez un serviteur dont vous avez éprouvé la fidélité dans l'une & l'autre fortune. Osez attaquer un ennemi affoibli par ses pertes, & que vous surprendrez pendant la nuit. Portez la terreur & la mort dans son camp effrayé, je vous réponds de la victoire. Les Arabes seroient par eux-mêmes peu propres à l'exécution d'un dessein si hardi ; mais quand vous marcherez à leur tête, animés par votre grand courage, ils oseront tout entreprendre ; secondés par votre héroïque valeur, ils seront capables de tout exécuter.

Le démon ayant parlé de cette maniere, souffla dans l'ame de Soliman ses plus noires fureurs, & puis disparut. Ce Prince étendant les bras aussi-tôt vers le lieu où étoit le fantôme : O toi, s'écria-t-il, qui sous une figure humaine viens de m'inspirer une ardeur qu'aucun mortel ne peut inspirer, je te suis, n'en doute point, me voilà prêt à t'obéir. Je vais dans cette plaine élever des montagnes de morts : j'y ferai couler des fleuves de sang : songe seulement à seconder mes efforts. Sans perdre un moment il assemble toutes ses troupes, il leur déclare son dessein, & donnant du courage aux moins hardis, il les dispose tous à le suivre. L'esprit infernal donne lui-même le signal du départ, il déploie de sa main l'étendard général. Les Arabes décampent, & la promptitude de leur marche prévient tous les avis qu'en auroient pu recevoir leurs ennemis. Après que le démon les eut

accompagnés quelque temps, il vola vers la Ville, & y entra vers le soir, sous la figure d'un homme qui apportoit au Roi d'importantes nouvelles. Il instruisit Aladin de la marche de Soliman : il l'assura que cette nuit même les Arabes attaqueroient le camp des Chrétiens. Une affreuse obscurité prit bientôt la place du jour ; les plus épaisses ténebres, dont les sombres Royaumes sont couverts, se répandirent sur la terre ; au lieu de la rosée ordinaire, on vit tomber une rosée de sang : l'air fut rempli de spectres horribles, tous les démons prêts à déployer leur rage sortirent du noir abyme.

Ce fut à la faveur de cette nuit effroyable que marcha le fier Sultan des Turcs. Vers le milieu de la nuit il arriva à un mille du camp. En cet endroit il fit faire halte à ses troupes, afin de leur donner le temps de prendre quelque repos, ensuite il leur parla de cette maniere : nous voici à la vue d'un camp rempli de richesses, c'est-là que sont renfermées les dépouilles de toute l'Asie ; les armes dorées, les harnois superbes, les trésors accumulés ; tous ces biens, mes amis, vont être votre partage, & la fortune ne pouvoit vous offrir une occasion plus favorable, ni un moyen plus aisé pour vous en rendre maîtres. Nous sommes en présence d'une armée plus fameuse qu'elle n'est redoutable. Nos adversaires sont bien moins à craindre aujourd'hui qu'ils ne l'étoient au commencement de la guerre. Car enfin ne croyez pas que nous ayions affaire à cette armée victorieuse des Persans & des Turcs affoiblie par une infinité de combats, à peine en reste-t-il la moitié. Mais quand même elle seroit entiere, des ennemis que vous allez surprendre désarmés & endormis pourront-ils vous résister ? Avant que de se reconnoître ils seront opprimés, & des bras du sommeil ils

paſſeront tout de ſuite entre les bras de la mort. Allons, mes amis, ſuivez-moi : votre Général va vous montrer l'exemple. Détruiſons aujourd'hui la tyrannie des Chrétiens. Faiſons diſparoître de ces climats le culte de leur Dieu. Rendons à l'Aſie la liberté, & couvrons-nous d'une gloire immortelle.

A ces mots qui redoublent le courage des Arabes, Soliman marche à leur tête, & les dévance de bien loin. Il apperçut bientôt les ſentinelles d'une garde avancée qui veilloit au-dehors du camp, & comprit par-là qu'il ne lui ſeroit pas ſi aiſé qu'il avoit cru de ſurprendre le Général des Chrétiens. Les ſentinelles ayant reconnu les ennemis qui s'avançoient, crierent aux armes, & ſe retirerent promptement à leur troupe, qui montant à cheval à la hâte, ſe mit en devoir de ſoutenir cette attaque imprévue. Alors les Arabes voyant qu'ils étoient découverts, pouſſerent de grands cris, & firent retentir les vallons du ſon de tous leurs inſtruments de guerre. Et dans le même moment le monſtre ténébreux, qui avoit guidé l'entrepriſe, élevant dans les airs ſon infernal flambeau, donna aux aſſiégés le ſignal du combat. Ainſi qu'un furieux ouragan déracine les pins & les chênes, ou que la foudre renverſe les tours, & les réduit en poudre ; tout de même & plus terrible encore, le redoutable Sultan tombant ſur cette garde effrayée & mal en ordre, renverſe les uns, & fait ſentir aux autres la peſanteur de ſon bras. Il ne porte pas un ſeul coup qu'il ne bleſſe, & toutes les bleſſures qu'il fait ſont mortelles. Il défit ſeul cette premiere troupe ; ceux qui échapperent au tranchant de ſon épée s'enfuirent à toute bride, & les Arabes qui arrivoient en grand nombre, trouvant déja leurs ennemis en fuite, les pourſuivirent

Digitized by Google

& entrerent pêle-mêle avec les Chrétiens dans leurs retranchements.

Soliman y entra le premier. Il avoit pour timbre ſur ſon caſque un effroyable Dragon, qui déployant ſes aîles & ſe roidiſſant ſur ſes griffes, ſembloit vouloir s'élancer contre tous ceux qui étoient devant lui. On croyoit entendre ſes affreux ſifflements. Il étoit fait avec tant d'art, que pendant le combat le mouvement & l'agitation du caſque faiſoient ſortir de ſa gueule béante une noire flamme. Et c'étoit à la ſombre lueur de cette flamme que le Sultan ſe faiſant remarquer, jettoit par-tout l'épouvante. C'eſt ainſi que pendant la tempête les malheureux Nochers appercevant à la lueur des éclairs les vagues prêtes à les engloutir, ſentent leur cœur glacé d'effroi. Les ténebres de la nuit qui cachoient le péril aux yeux des Chrétiens, le leur faiſoit croire en même-temps encore plus grand qu'il n'étoit. Partie ne ſonge qu'à s'enfuir : partie, témoignant plus de courage, ſe couvre de ſes armes pour s'oppoſer à l'ennemi.

Entre ces derniers, il y avoit un vaillant homme né dans ces climats qu'arroſe le Tibre ; il ſe nommoit Latin. Quoiqu'il fut dans un âge avancé, perſonne ne ſupportoit avec tant de vigueur toutes les fatigues de la guerre. Il avoit mené en Orient cinq de ſes fils d'un âge preſque pareil, & dans la premiere fleur de leur jeuneſſe. Dans toutes les occaſions ſes enfants combattoient autour de lui ; ce généreux pere leur montroit l'exemple, il leur apprenoit à affronter le danger, & à endurcir leurs membres encore tendres aux travaux les plus pénibles. Tel on voit la courageuſe lionne inſtruire ſes jeunes lionceaux à chercher eux-

Digitized by Google

mêmes leur proie, & à braver les armes du chaſſeur, qui ne peuvent inſpirer l'effroi qu'aux ſeuls animaux timides. Dès que Latin eut apperçu le fier Soliman, allons, dit-il à ſes enfants, marchons à ce terrible Sarrazin, que la fuite de nos compagnons rend ſuperbe : attaquons ſans crainte ce formidable ennemi. Songez, mes enfants, que c'eſt dans les occaſions périlleuſes qu'on moiſſonne la véritable gloire.

Les lances des ſix Guerriers furent dans le moment baiſſées contre le redoutable Sultan. Il n'en fut pas plus ébranlé que ne l'eſt au milieu de la mer un rocher contre qui ſe viennent briſer les vagues en courroux. L'aîné de ſes freres mit l'épée à la main le premier, & s'avança avec une ardeur inconſidérée pour attaquer de près Soliman. Mais le Sultan lui déchargeant auſſi-tôt un peſant coup ſur ſon caſque, lui fendit la tête juſqu'au deſſous des yeux ; & comme Aramant tendoit à ſon frere une main ſecourable, afin de le ſoutenir, le cruel Sarrazin d'un ſecond coup ſépara à celui-ci le bras du reſte du corps. Les deux freres tombent enſemble, l'un déja privé de la vie, l'autre la perdant avec ſon ſang. Le jeune Sabin, ſans approcher d'un ennemi qu'il n'avoit pas encore la force de combattre de pied ferme, ne ſongeoit qu'à le harceler ; il tachoit avec ſa lance de bleſſer le cheval de Soliman, lorſque le Sarrazin fondant impétueuſement ſur lui, le heurte avec tant de violence, qu'il le renverſe, & ſans pitié pour ſa tendre jeuneſſe, le fait inhumainement expirer ſous les pieds de ſon cheval. Il ne reſtoit plus que Pie & Laurent, deux jumeaux d'une ſi parfaite reſſemblance, qu'elle avoit à leurs parents mêmes ſouvent cauſé d'agréables & douces mépriſes. La mort impitoyable mit

alors entr'eux une funeſte différence ; car le furieux Sultan paſſa ſon épée au travers du corps de l'un, & d'un revers coupa la tête à l'autre.

Mais que devient le pere déplorable de cinq enfants dont le ſort cruel vient de le priver à ſes yeux ? Reſte-t-il aſſez de courage au malheureux Latin pour continuer de combattre ? Après un coup ſi terrible peut-il même reſpirer encore ? Il ne vit point à la vérité les horreurs de la mort peintes ſur le viſage de ſes fils expirants, les ténebres favorables lui épargnerent cet horrible ſpectacle. Mais enfin il les a vus tomber : ce pere infortuné ne doute point de ſon malheur, & c'eſt pour venger ſes enfants qu'il reſpire encore ; c'eſt pour périr avec eux qu'il continue de combattre : la vengeance & la mort ſont également l'objet de ſes deſirs. Barbare, dit-il au Sarrazin, me mépriſes-tu donc au point de ne pas daigner tourner tes coups contre moi ? A ces mots il ſe jette avec furie ſur le Sultan, & malgré la bonté de ſes armes, il lui fait au côté une profonde & dangereuſe plaie. Soliman qui ſe ſent bleſſé, tourne auſſi-tôt ſon épée redoutable contre ce pere malheureux ; il lui perce ſon bouclier, quoique couvert de ſept cuirs, il lui plonge dans les entrailles le fer homicide de ſes enfants, & le laiſſe enſuite baigné dans ſon ſang. Latin eſt bleſſé à mort, mais ſa fureur le ſoutient quelque temps, & avant que de tomber, il immole un grand nombre de barbares à ſon reſſentiment. Telle fut la fin de ce vaillant homme. C'eſt ainſi que ſur l'Apennin on voit un chêne ſuperbe, qui après avoir long-temps réſiſté à la violence des vents, ſuccombe enfin : mais il briſe en tombant les arbres qui l'environnent, & dans ſa chûte il les entraîne avec lui.

Pendant que Soliman faiſoit ſentir aux Chrétiens les effets d'une haine cruelle, que de-

puis long-temps il n'avoit eu occaſion d'exercer contr'eux, les Arabes, à ſon exemple, en faiſoient un horrible maſſacre. L'Anglois Henri & Oliferne de Baviere meurent de la main de Dragut. Gilbert & Philippe tombent ſous les coups d'Ariadene. La maſſe d'Albazar renverſe le courageux Erneſt, l'épée d'Algazel ôte la vie au brave Enguerrand. Il ſeroit difficile de dire les noms & le genre de mort d'une infinité d'autres moins conſidérables qui périrent en cette occaſion. Au premier bruit de l'attaque, Godefroy s'étoit promptement armé. Il ſavoit que les Arabes étoient dans le voiſinage de ſon camp ; & quoiqu'il leur eût cru juſqu'alors trop peu de courage pour oſer l'attaquer, il ne doutoit plus néanmoins qu'ils ne fuſſent les auteurs de cette alarme. Ayant donc raſſemblé autour de lui un bon nombre de Guerriers, il marchoit à leur tête vers le lieu du combat, lorſque ſur la droite il entendit tout d'un coup un grand bruit mêlé de cris barbares. C'étoit Argant & Clorinde, qui avec la plus grande partie des troupes de la Ville, deſcendoient la colline, afin de donner aux retranchements un aſſaut par ce côté là. Le Général auſſi-tôt ſe tournant vers Guelfe qui l'accompagnoit: prenez, lui dit-il, la moitié des Guerriers qui nous ſuivent, allez avec eux ſoutenir cette nouvelle attaque, tandis qu'avec le reſte j'irai repouſſer l'autre. Guelfe obéit, & Godefroy pourſuit ſon chemin. La fortune les conduit l'un & l'autre à la gloire par des routes différentes. La petite troupe du Général ſe groſſit, de maniere qu'elle devint très-nombreuſe avant qu'il fût parvenu au lieu où combattoient les Arabes. Tel le Pô ſortant de ſa ſource peut à peine remplir un lit étroit, mais bientôt ſe groſſiſſant dans ſon cours des eaux qui viennent ſe joindre à lui, il devient un

Digitized by Google

fleuve majeſtueux, & ſemble en avançant vers la mer devoir lui porter la guerre, & non le tribut de ſes ondes.

Dès que Godefroy fut arrivé ſur le champ de bataille : quelle terreur vous ſaiſit, dit-il aux Chrétiens ? Se peut-il que de vils ennemis, ſans courage, ſans valeur, ſans art dans la guerre, ſoient capables de vous effrayer ? Connoiſſez ceux à qui vous avez affaire : oſez les regarder, ils ne pourront ſeulement pas ſoutenir vos regards. Auſſi-tôt au travers des armes & des corps morts dont la terre ſanglante étoit couverte, il pouſſe ſon cheval droit à Soliman. L'intrépide Sarrazin voyant l'orage fondre ſur lui, n'en détourne point la tête ; il s'avance audacieuſement au-devant de ſon ennemi. Quels redoutables Guerriers ? Quels illuſtres rivaux la fortune oppoſa-t-elle alors l'un à l'autre, pour ſe diſputer l'empire de l'Aſie ? Les ténebres de la nuit ont caché les circonſtances d'un combat qui méritoit d'être éclairé de la plus brillante lumiere du ſoleil, & d'avoir pour témoins tous les hommes de l'Univers. Les Chrétiens revenus de leur conſternation, & animés par l'exemple de leur Général, ſe rangent autour de lui, & chargent les Infideles avec une extrême vigueur. Ceux-ci ſecondés par leur vaillant Chef, ſoutiennent ſans plier cette rude attaque. Comme lorſque l'impétueux Aquilon & le furieux vent du midi ſont déchaînés dans les airs, on voit les nuées ſe heurter avec violence, & les flots de la mer agitée ſe briſer les uns contre les autres, de même les Chrétiens & leurs adverſaires ſe joignent avec une égale furie ; les épées ſe croiſent, le bouclier s'oppoſe au bouclier ; tous combattent de pied ferme.

Digitized by Google

Du côté de la Ville le combat n'étoit pas moins opiniâtre ni moins ſanglant. Le cruel Argant, excité par le flambeau des Démons, & plus encore par ſa propre fureur, avoit pénétré ſans peine dans les retranchements: la fiere Clorinde, dédaignant de marcher la ſeconde, étoit à ſes côtés; & les Sarrazins trouvant d'abord peu de réſiſtance, avoient taillé en pieces ou mis en fuite ceux de leurs ennemis qui avoient eu le courage de s'oppoſer à cette attaque. Mais Guelfe étant arrivé avec ſa troupe, avoit raillé les fuyards, ranimé leur courage & rétabli le combat; de ſorte que, malgré tous les efforts des eſprits de ténebres qui obſcurciſſoient les airs, & qui ſoufflant ſans ceſſe leur rage dans l'ame des Sarrazins, avoient entrepris de leur faire remporter la victoire, on combattoit néanmoins de toutes parts avec un avantage égal. Ce fut alors que le Monarque du monde jetta les yeux ſur le camp des Chrétiens.

Il étoit aſſis au plus haut des Cieux ſur un trône reſplendiſſant de gloire, où l'on voit briller une lumiere éternelle, triple, unique, ineffable. L'œil de la plus parfaite créature n'en peut ſoutenir l'éclat. Au pied du trône ſont comme Miniſtres ſoumis du Très-Haut, la Nature & le deſtin, l'étendue, l'eſpace, le mouvement & la meſure; la fortune enfin, qui ſans égard aux vœux des mortels, donne & ôte à ſon gré les richeſſes & les grandeurs. C'eſt de ce trône auguſte que l'Eternel diſpenſe ſes loix à l'Univers, qu'il gouverne & qu'il embellit. C'eſt de-là qu'émanent la vérité, l'équité, la raiſon, qu'on ne trouve point ici-bas. Les divers ordres d'Eſprits bienheureux dont le nombre eſt innombrable, environnent leur Souverain Maître, & la céleſte Cour retentit ſans

ſans ceſſe des Hymnes qu'ils chantent à ſa gloire.

Dieu ayant alors fait venir à lui l'Archange Michel, Prince de la milice céleſte: voyez-vous, lui dit-il, de quelle maniere les eſprits infernaux, déſertant leurs noirs abymes, ont inondé les airs, & ſe ſont déchaînés contre mes fideles ſerviteurs. Allez, & leur dites de ma part, que ſans troubler davantage le ſéjour des vivants, ils rentrent ſans différer dans les obſcures priſons dont ils ſe ſont échappés; & contents d'exercer leur rage contre les malheureux compagnons de leurs ſupplices, ils laiſſent aux Guerriers le ſoin de la guerre, & ceſſent d'inſpirer aux mortels leurs fureurs envenimées. Telle eſt ma volonté ſuprême. Le Seigneur dit, & l'Archange, après s'être proſterné au pied de ſon trône, part à l'inſtant pour exécuter ſes ordres.

Armé de la toute-puiſſance du Dieu vivant, Michel tient en ſa main cette lance redoutable dont l'aſpect ſeul fait trembler les démons. Il déploie ſes aîles dorées, & d'un vol plus rapide encore que la penſée, traverſe en un moment le Ciel empirée, celui des étoiles fixes, celui des planetes, & tous ces eſpaces immenſes qui ſont entre les Cieux & la terre; & dans tous les lieux qu'il parcourt, il répand une lumiere qui efface l'éclat du ſoleil. Parvenu au camp des Chrétiens, il ſuſpend ſon vol au milieu des airs, & branlant ſa lance d'un air terrible, il adreſſe aux démons ces paroles: race maudite, que, dans la plus affreuſe miſere, l'orgueil ne peut abandonner, vous connoiſſez les foudres du Dieu vengeur, vous avez éprouvé ſa colere, & vous oſez l'irriter! Voici ce que dit l'Eternel: la ſainte Sion ouvrira ſes portes à ceux qui ſe ſont armés pour ma gloire. L'étendart où l'on voit briller ce ſigne reſpectable devant qui tout

genou fléchit, entrera triomphant dans ſes murs. Ceſſez de vous oppoſer à mes décrets irrévocables. Retirez-vous, malheureux eſprits de ténebres; rentrez dans les enfers, digne ſéjour de votre impiété. Allez dans ces abymes profonds où regne une horreur éternelle, exercer vos noires fureurs contre les criminels que vous a livrés ma juſtice. A ces mots l'Ange frappant de ſa lance les moins diligents, les précipite tous au fond des enfers. Les démons, forcés d'obéir, en frémiſſent de rage. On les voit tomber en plus grand nombre que ne ſont en automne les feuilles dont la terre ſe couvre, ou les oiſeaux que l'approche des frimats contraint de paſſer les mers. Le Ciel, que ces eſprits ténébreux avoient obſcurci, reprend à leur départ ſa premiere ſérénité.

Mais leur fuite ne ralentit point la fureur d'Argant; ce terrible Sarrazin s'étant mêlé dans le plus épais des Chrétiens, faiſoit paſſer indifféremment par le tranchant de ſon épée le ſoldat & le Capitaine, les plus braves & les moins courageux. Clorinde qui combattoit fort près de lui, ne ſignaloit pas moins ſa valeur. Elle porta à Bérenger un coup dans la poitrine qui lui ſortoit par les épaules; elle perça le goſier à Albin, fendit la tête à Gallus, coupa la main droite à Garnier qui venoit de la bleſſer. Cette main tombe à terre, tenant encore l'épée dont elle étoit armée: les doigts à demi-vivants tremblent & ſe remuent comme s'ils vouloient ſe rejoindre au bras dont ils viennent d'être ſéparés. La Guerriere enſuite envoie la tête d'Achille rouler ſur la pouſſiere, tandis que le corps de cet infortuné devient un objet d'horreur & de pitié; car étant reſté dans la ſelle, on voit ſon cheval l'emporter quelque temps avant que de pouvoir s'en débarraſſer.

Pendant que la fiere Clorinde faiſoit ſentir aux

Chrétiens la force de ſon bras, une autre Guerriere ne ſe rendoit pas moins formidable aux Sarrazins. C'étoit la courageuſe Gildippe : elle étoit de même âge que Clorinde, & avoit une valeur égale à la ſienne. Toutes deux ſouhaitoient ardemment de ſe rencontrer, afin d'éprouver leurs forces ; mais le ſort qui leur réſervoit à l'une & à l'autre un adverſaire plus redoutable, ne leur permit pas de ſe joindre. Guelfe eut l'avantage après lequel ſoupiroit Gildippe, il joignit Clorinde, & auſſi-tôt il lui porta un coup au défaut de la cuiraſſe. La Guerriere répartit à l'inſtant par un autre coup dont elle le bleſſa au côté. Guelfe voulut redoubler, mais la mêlée étoit ſi forte, que le coup qu'il deſtinoit à Clorinde, tomba ſur le Sarrazin Oſmine, & lui fendit la tête ; après quoi il ne fut plus poſſible, ni à Clorinde, ni à Guelfe, de ſe rejoindre.

Déja l'Aurore naiſſante commençoit à diſſiper les ténebres de la nuit, lorſque le rebelle Argillan, profitant du déſordre qui régnoit dans le camp, rompit ſes fers, & s'échappa de la priſon où il étoit mal gardé. Il prit à la hâte & ſans choix les premieres armes qu'il rencontra, & accourut au lieu où combattoient les Arabes, en intention d'expier ſa faute par des actions d'une valeur éclatante. L'ardeur qui le poſſede le fait courir au combat avec tant de légéreté, qu'à peine ſes pas s'impriment ſur la pouſſiere. Jamais ce Guerrier fougueux ne fit paroître tant de courage ni d'intrépidité. Tel un courſier ſuperbe qu'on éleve pour la guerre dans un célebre haras s'échappe quelquefois de l'écurie, & vole aux pâturages qu'il a coutume de fréquenter ; ſon œil eſt plein de feu, ſa tête élevée, & dans ſa courſe rapide la terre qu'il ſemble à peine toucher, raiſonne ſous ſes pas.

Dès qu'Argillan eut joint les Arabes : lâches, leur dit-il, d'un ton & d'un air à les glacer d'effroi, c'eſt bien à vous qu'il appartient de prendre le caſque & le bouclier ; vous qui ſans oſer jamais approcher de vos ennemis, portez vainement tous vos coups dans les airs, & prenez auſſi-tôt la fuite. Vous choiſiſſez la nuit pour le temps de vos exploits ; ſes ténebres favoriſent votre lâcheté ; mais le jour va paroître ; retirez-vous, vile canaille ; ſa lumiere vous eſt auſſi contraire que les ténebres de la nuit vous ſont favorables.

En achevant ces mots, il porte à Algazel, qui s'avançoit pour lui répondre, un coup dans la gorge, & lui ôte par ce coup l'uſage de la parole & celui de la reſpiration : le Sarrazin, bleſſé à mort, tombe ſur le viſage, & rendant les derniers ſoupirs, il mord de rage la terre ſur laquelle ſon ennemi vient de l'étendre. Après cela le furieux Argillan prive de la vie Saladin, Agricalte, Muleaſſen ; d'un revers il coupe Aldiazil en deux par le milieu du corps. Il terraſſe Ariadin, & lui plongeant ſon épée dans le cœur, il joint encore l'inſulte au coup mortel dont il le frappe. Celui-ci leva vers Argillan les yeux qu'il alloit fermer pour toujours, & lui adreſſa ces mots : tu ne te vanteras pas long-temps de ta victoire : un pareil ſort t'attend. Succombant ſous les coups d'un bras plus redoutable que le mien, tu ſeras bientôt étendu ſur la pouſſiere à côté de moi. Quel que ſoit le ſort qui m'attende, lui répond Argillan avec un ſouris amer, il eſt encore plus ſûr que tu vas expirer ici, & y reſter pour être la proie des chiens & des vautours. Et dans le moment ce Guerrier féroce lui mettant le pied ſur l'eſtomac, en retire ſon épée ſanglante. L'ame du malheureux Ariadin s'enfuit avec ſon ſang.

Il y avoit parmi les Sarrazins un jeune Page de Soliman, nommé Lesbin, d'une beauté

ſinguliere, & que ſon maître aimoit paſſionnément. Ce jeune homme, charmé d'avoir occaſion de ſignaler ſon courage, combattoit avec les Arabes, entre leſquels il ſe faiſoit diſtinguer par la magnificence de ſes armes, par la blancheur éclatante de ſon cheval, & encore plus par ſon extrême valeur. Il tenoit, à la façon des Turcs, un javelot à la main, dont il ſe ſervoit avec beaucoup d'adreſſe, & s'étant mêlé audacieuſement au milieu des Chrétiens, il en avoit déja mis hors de combat un grand nombre. Argillan le remarqua: il jugea cet ennemi digne de ſa colere. Pour l'attaquer il prit le moment où le jeune Turc venoit de lancer ſon javelot: il commença par tuer ſon cheval, & avant qu'il fût débarraſſé des étriers, il ſe jetta promptement ſur lui, afin de lui couper la tête. Le fier Argillan ne fut ému ni de la beauté de ſon adverſaire, ni de l'air gracieux & touchant avec lequel il lui demandoit la vie. Le fer dont ſon bras cruel étoit armé parut alors plus ſenſible, car il tourna dans ſa main, & n'atteignit que du plat. Mais l'inflexible Guerrier préſentant auſſi-tôt la pointe de ſon épée au même endroit où avoit failli le tranchant, il l'enfonça impitoyablement dans la gorge de cet infortuné jeune homme, & détruiſit ainſi ce rare ouvrage de la nature.

Soliman, qui combattoit près de-là, reconnut le péril où étoit ſon Page chéri. A l'inſtant, malgré les efforts des Chrétiens qui l'environnoient, il renverſe hommes & chevaux, & s'ouvre un paſſage juſqu'à lui; mais hélas! il n'arrive que pour le venger. L'objet de ſa tendreſſe avoit déja reçu le coup mortel. Il trouve ſon cher Lesbin la tête languiſſamment penchée ſur ſes épaules, prêt à rendre le dernier ſoupir. Il voit ſes beaux yeux qu'un nuage éternel commen-

çoit à couvrir, & les roſes de ſon teint dont la pâleur de la mort faiſoit déja diſparoître l'éclat. Ce cruel ſpectacle pénetre le Sultan de la plus vive douleur, ſon cœur farouche eſt attendri. Toi qui d'un courage inébranlable avois ſoutenu les plus affreux revers de la fortune, tu pleures, fier Soliman, tu ne peux retenir tes larmes! mais la colere & la rage ſuccéderent bientôt dans ſon ame à ces tendres ſentiments. Il apperçoit dans le moment le cruel meurtrier de ſon ami, dont l'épée dégouttoit encore du ſang qui lui étoit ſi cher. Auſſi-tôt il leve ſon bras redoutable, & fond avec furie ſur ce barbare. En vain Argillan veut expoſer ſon bouclier au coup terrible qui le menace. Le fer du Sultan, guidé par l'amour & par la fureur, lui coupe en deux ſon écu, lui ouvre ſon caſque, & le fend depuis le haut de la tête juſqu'à la ceinture: non-content de lui avoir ôté la vie, Soliman ſaute à bas de ſon cheval, & ſe jette ſur le corps de ſon odieux ennemi; il le foule à ſes pieds, il le perce de mille coups: & ſemblable à un dogue furieux qui s'en prend aux pierres qu'on lui lance, & les briſe entre ſes dents, le Sarrazin, tranſporté de la plus aveugle colere, exerce en vain ſa rage contre un corps déſormais inſenſible à tous les outrages qu'il lui peut faire.

Cependant le Général des Chrétiens ne ſignaloit pas en vain ſon courage. Il y avoit à la ſuite de Soliman un corps de mille Turcs, vieux ſoldats, qui avoient ſervi ce Prince depuis le commencement de ſon regne, & qui après la perte de ſes Etats, l'ayant ſuivi dans ſa diſgrace, continuoient encore à lui rendre d'importants ſervices. Ils étoient armés de pied en cap; ils combattoient toujours ſerrés & en ordre, & ne le cédoient point aux Chrétiens, ni en valeur, ni en expérience dans la guerre. Comme ils fai-

Digitized by Google

ſoient la principale force de l'armée du Sultan, c'étoit particuliérement à eux que s'étoit attaché Godefroy. Ce vaillant Général avoit abattu de ſa main le fier Corcut, coupa la tête à Selim, & les deux bras à Roſſan. Un grand nombre d'autres étoient tombés ſous ſes coups de différentes manieres; néanmoins cette troupe aguerrie, ſe défendant avec vigueur, auroit empêché la victoire de ſe déclarer encore de long-temps en faveur de leurs ennemis, lorſqu'au travers d'une nuée de pouſſiere, on vit accourir au ſecours des Chrétiens cinquante Guerriers invincibles. Une croix triomphante brilloit dans leur étendard. L'éclat de leurs armes & l'intrépidité avec laquelle ils avançoient, remplirent d'abord de crainte l'ame des Sarrazins. Quand j'aurois cent bouches & cent voix, il me ſeroit impoſſible d'exprimer les exploits prodigieux que fit à ſon arrivée cette troupe de Héros. L'Arabe timide, le Turc audacieux cedent également à leurs efforts: les uns fuient, les autres tombent en ſe défendant, rien ne leur réſiſte. L'horreur & l'effroi marchent à leur tête, la mort impitoyable les accompagne, & des rivieres de ſang coulent autour d'eux.

Dès le commencement du combat, Aladin étoit ſorti de la ville, & s'étoit placé avec un corps de troupes ſur une hauteur, d'où il obſervoit tout ce qui ſe paſſoit dans la plaine. Il vit avec douleur que les Sarrazins plioient de tous côtés: il reconnut le déſavantage de ſes gens, & fit auſſi-tôt ſonner la retraite. Argant & Clorinde étoient trop animés l'un & l'autre, & trop acharnés au combat, pour ſe ſoumettre aux ordres réitérés que le Roi leur envoya de rentrer dans la place: mais ils furent bientôt contraints d'obéir. Les troupes qu'ils commandoient ayant été miſes entiérement en déroute, il fallut mal-

gré eux qu'ils suivissent la fortune de leur parti: il ne fut pas même en leur pouvoir de faire retraite avec ordre. La terreur s'étoit tellement emparée des Sarrazins, que la plupart jettoient leurs armes, qu'ils regardoient alors comme un obstacle à leur fuite : les Chrétiens les poursuivirent jusqu'au bas de la colline, en firent un terrible carnage. Mais Guelfe ayant apperçu le Roi qui s'avançoit pour soutenir les fuyards, ne jugea pas à propos qu'on poursuivît les Infideles plus avant. Aladin recueillit les débris de son armée, il rentra ensuite dans la Ville, peu satisfait d'une expédition si malheureuse; & les Chrétiens victorieux reprirent le chemin de leur camp.

Soliman dans cette journée avoit fait au-delà de ce qu'on pouvoit attendre d'un simple mortel. Il étoit trempé de sueur & de sang; son épée, devenue comme une masse de fer informe, n'avoit plus ni taillant ni pointe; ses armes étoient fracassées, & à peine lui restoit-il assez de force pour les soutenir. Lorsqu'il se vit en cet état, & que tous ses gens étoient ou morts ou mis en fuite, il hésita quelque temps s'il survivroit à son malheur, ou s'il s'ôteroit la vie de sa propre main. Enfin se déterminant au parti le plus courageux; vivons, dit-il, cédons encore une fois à mes destins contraires. Que les Chrétiens se glorifient de nouveau de m'avoir vu fuir devant eux; mais qu'ils sachent que je les fuis sans les craindre, & qu'ils me verront bientôt plus terrible qu'auparavant. Les outrages qu'ils m'ont faits ne sortiront jamais de ma mémoire. En quelqu'état que me réduise la fortune, ils auront éternellement en moi le plus cruel & le plus implacable de leurs ennemis.

Fin du premier Tome.

Digitized by Google